avec la collaboration de:

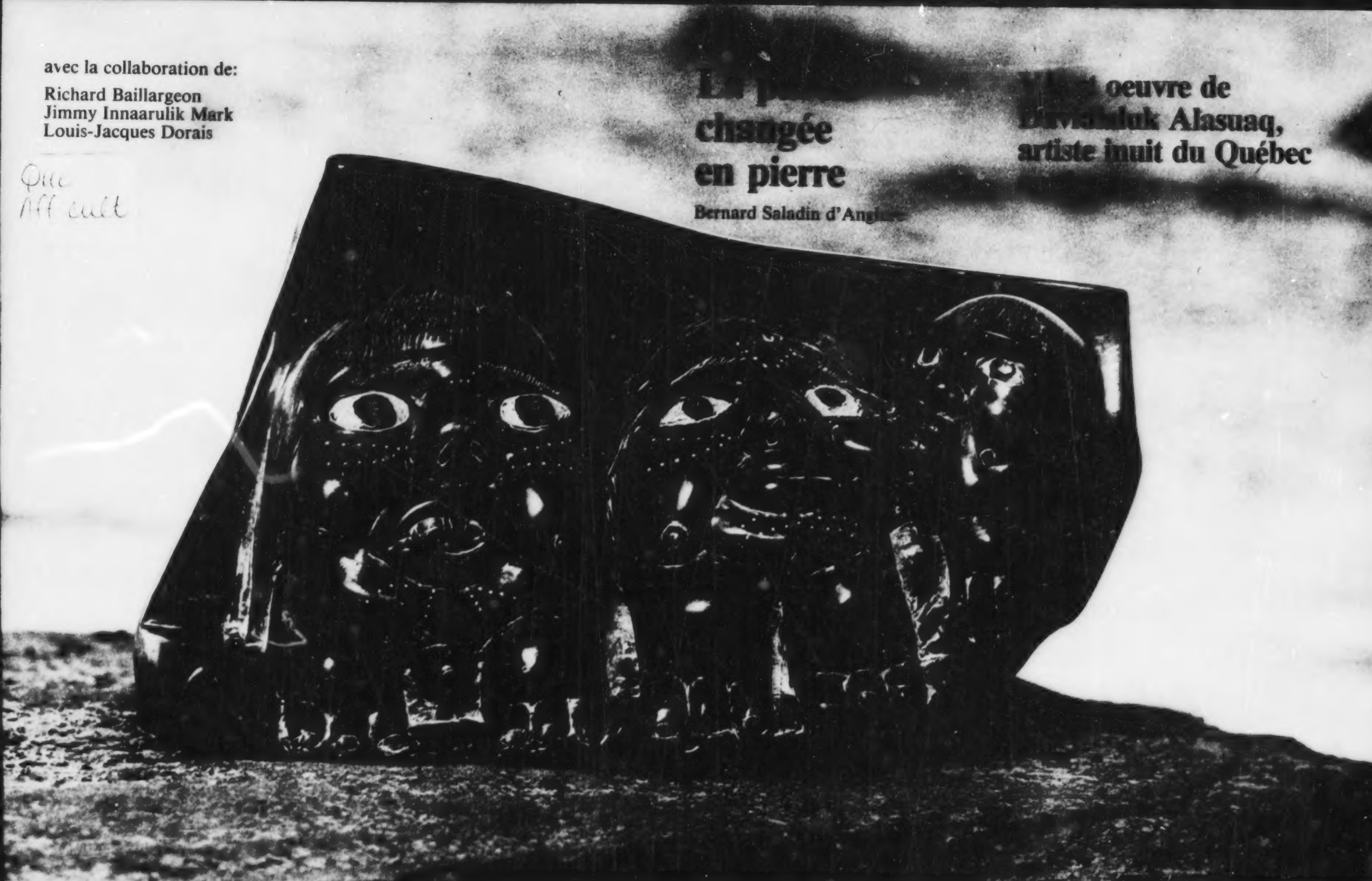
Richard Baillargeon
Jimmy Innaarulik Mark
Louis-Jacques Dorais

Que
Aff cult

La parole changée en pierre

Vie et oeuvre de Davidialuk Alasuaq, artiste inuit du Québec

Bernard Saladin d'Anglure



11 les cahiers du patrimoine

Gouvernement du Québec
Ministère des Affaires culturelles
Direction générale du patrimoine

avec la collaboration de:

Richard Baillargeon
Jimmy Innaarulik Mark
Louis-Jacques Dorais

La parole changée en pierre

Vie et oeuvre de Davidialuk Alasuaq, artiste inuit du Québec arctique.

Bernard Saladin d'Anglure

101-06721/

À *Davidialuk Alasuaq* le très grand artiste inuit mort à l'été 1976. Au maître qui pendant plus de sept ans nous transmit une partie de son immense savoir.
À l'ami patient et attentionné; que ce travail contribue à le faire revivre comme son oeuvre a fait revivre l'histoire et les mythes des Inuit.

Bernard Saladin d'Anglure

ISBN 0-7754-3270-9

Production
Vigneault, Pichette et associés

Design et photographie
Couthuran, Québec

Publication du centre de documentation de la Direction de l'inventaire des biens culturels.

Table des matières

7 Introduction

11 Chapitre 1: Davidialuk et son histoire de vie

12 Table des dessins et des cartes du chapitre 1

53 Chapitre 2: Histoire d'une sculpture: Tunnituarruk

54 Table des photographies et des illustrations du chapitre 2

67 Chapitre 3: Principaux thèmes sculptés par Davidialuk

68 Table des photographies du chapitre 3

121 Conclusion

122 Références

123 Numéros d'enregistrement des sculptures et leurs dimensions

Introduction

Bernard Saladin d'Anglure
Département d'Anthropologie
Université Laval

Lorsqu'en 1971 le ministère des Affaires culturelles de Québec nous proposa d'étudier l'importante collection de sculptures inuit que ses services venaient d'acquérir nous acceptâmes avec enthousiasme. Cette collection était en particulier constituée par près de quatre-vingts sculptures de Davidialuk Alasuaq.

Davidialuk était un ami et collaborateur avec qui nous travaillions depuis 1965 - et le projet très vite se centra sur son oeuvre sculptée, l'une des plus originales du Québec arctique.

Par la suite nous passâmes un mois auprès de Davidialuk avec Jimmy Innaarulik Mark, à l'automne 1971. Davidialuk identifia avec précision les thèmes de ses sculptures dont nous lui soumettions les photographies, il les commenta et nous livra les principaux éléments de son histoire de vie.

La transcription en langue inuit et la traduction des entrevues fut un long travail qui se poursuivit dans les années suivantes avec l'aide de Jimmy Mark et de Louis-Jacques Dorais. Puis en 1974 à notre demande, Richard Baillargeon se rendit à Povungnituk pour étudier la pratique de Davidialuk comme sculpteur. Il en rapporta d'intéressantes observations sur la chaîne de production d'une sculpture, sur l'outillage original du sculpteur et sur les idées qu'il se faisait de son oeuvre.

À toutes ces informations nous ajoutâmes enfin des textes et des dessins que nous avait transmis Davidialuk au cours des années précédentes.

Davidialuk devait venir à Québec compléter cette étude sur son art et préparer une exposition de son oeuvre. Il est mort à l'été 1976 avant que ce projet ne se réalise.

Les recherches qui aboutirent à ce travail bénéficièrent d'une subvention du ministère des Affaires culturelles du Québec (1971 et 1974), du ministère de l'Éducation du Québec, programme FCAC (équipe Saladin / Dorais), du Conseil des Arts du Canada (subventions ordinaires et bourse Killam (1975) et du Centre National de la recherche scientifique (Paris 1966-71).

N.B. L'orthographe utilisée pour transcrire les termes inuit est celle qui a récemment été adoptée par Inuit Tapirisat of Canada (cf. Dorais 1977). Les termes inuit cités dans le texte sont toujours cités au singulier sauf lorsqu'il s'agit de toponymes ou de noms propres désignant des groupes humains. Inuit est utilisé comme pluriel de inuk et comme adjectif.

Davidialuk n'a pas cessé de raconter pierre après pierre les légendes et les aventures de son peuple. Ce faisant, il illustrait de façon exemplaire l'adaptation réalisée par les Inuit du Québec arctique aux conditions nouvelles de leur existence créées par une présence accrue du monde extérieur.

Confrontés au problème de leur survie culturelle et du renouvellement nécessaire de leur base économique, les Inuit ont trouvé, aidés par une conjoncture favorable, un modèle de développement économique original. Par l'art sculpté et graphique, ils assurent l'expression de leur culture propre et conservent une certaine indépendance économique dans leurs rapports avec le monde extérieur. L'art inuit est un art moderne d'adaptation et il contribue à la présentation de la culture inuit.

Dans leurs sculptures et leurs gravures, les Inuit nous parlent d'eux-mêmes, de leur histoire, de leur environnement. Ce renvoi constant à leur identité culturelle comme témoignage et comme projet n'est pas étranger à la remarquable réussite qu'ils ont connue.

Continuité culturelle et adaptation rapide aux conditions changeantes de leur environnement ont toujours caractérisé l'histoire des Inuit. Cela est encore vrai de la démarche actuelle entreprise par les Inuit du Québec arctique.

Davidialuk était sûrement le meilleur guide pour introduire à l'art inuit contemporain et au-delà de l'expression artistique à la culture inuit.

Camil Guy, directeur
Direction de l'archéologie et de l'ethnologie.

L'art inuit fait partie intégrante du patrimoine du Québec et exprime, dans une originalité esthétique indéniable, l'interprétation de l'homme et du monde qui prévaut sur notre territoire nordique.

Pendant trop longtemps, il convient de le reconnaître, un fossé d'incompréhension et d'ignorance mutuelles a tenu éloignés les uns des autres les gens du Nord et du Sud dans ce pays. Malgré l'entrée flamboyante de la sculpture et des gravures inuit dans les musées, salles d'exposition et galeries d'art de nos villes «méridionales» puis dans ceux des grandes métropoles étrangères, malgré la haute valeur artistique rapidement donnée à ces oeuvres jusque là méconnues, nous ne pouvons encore aujourd'hui affirmer, cependant, que l'art aura rempli tout à fait sa mission de médiateur privilégié entre deux collectivités toujours si éloignées l'une de l'autre. Par la publication de ce onzième Cahier du Patrimoine, nous poursuivons donc une intention de diffusion qui va bien au-delà de la seule présentation photographique de quelques pièces majeures de la sculpture inuit. Une telle réduction ne ferait en effet que perpétuer nos attitudes trop souvent superficielles et s'avérerait par ailleurs malhonnête envers l'artiste lui-même et sa création. L'univers de Davidialuk, qui nous est ici restitué dans un réel effort d'intégrité, nous autorise donc à entrer intimement en contact avec un des grands maîtres de la sculpture contemporaine, à mieux comprendre ses sources d'inspiration et l'intention de son oeuvre ainsi qu'à porter un regard sur sa technique artistique et les conditions matérielles de son travail.

«La parole changée en pierre» qui sera édité à la fois en français et en inuktituk adresse son discours à l'ensemble de la collectivité qui, soit y retrouvera l'expression de valeurs proches de la vie quotidienne, soit y puisera une connaissance nouvelle et approfondie de la vie telle qu'elle se fait et s'exprime aux marches nordiques de la terre québécoise. Elle est également parole commune en ce qu'elle rend compte du dialogue tenu entre l'artiste inuit et ses biographes du Sud, appliqués les uns les autres à rendre compte d'une expérience humaine autant que du mode spécifique de son expression.

Ce type de complicité doit faire exemple car il illustre, par son résultat, toute la richesse à tirer d'un dialogue mieux soutenu et plus constant entre Québécois du Nord et du Sud qui s'interrogent ensemble sur la vie en ce pays.

Denis Vaugeois,
Ministre des Affaires culturelles.

Chapitre 1

Davidialuk et son histoire de vie

Le contenu de ce chapitre provient essentiellement des documents suivants: les cahiers de textes que Davidialuk écrivit pour nous entre 1966 et 1974; la série d'entrevues sur la reproduction de la vie que nous avons conduites avec lui en 1971 en même temps que l'enregistrement de son histoire de vie réalisé cette même année avec l'aide de Jimmy Innaarulik Mark; les entrevues sur son histoire résidentielle menées auprès de lui par Michel Audet en 1970; les enquêtes généalogiques conduites par Louis-Jacques Dorais et nous-même en 1969 et enfin les entrevues enregistrées par Richard Baillargeon en 1974. Les dessins sont extraits de notre collection déposée à l'Université Laval, laboratoire d'anthropologie. Jimmy Mark et Louis-Jacques Dorais nous apportèrent un précieux concours pour la traduction des textes ou des entrevues.

Table des dessins

13 Portrait de Davidialuk par lui-même

15 Visiteur en route vers Nunagiirniraq

17 Rescapés à la dérive sur la banquise

19 Légende de Lumaajuq: le fils aveugle tue un ours blanc

20 Légende de Lumaajuq: harponage d'un béluga

21 Légende de Lumaajuq: la mère indigne entraînée dans les flots

23 Les rescapés de la banquise rament dans leur umiaq

25 Arrivée de visiteurs au camp du meurtrier Aukkautialuk

27 Aullalualuk blessé au bras par Aukkautialuk

29 Meurtre de Angutialuguluk par son beau-frère

31 Départ pour la chasse intérieure au caribou

33 Entraînement au saut à la corde par un jeune garçon

35 L'embuscade tendue à Igaujaq

37 L'exécution d'Igaujaq

39 Ginngataaq se métamorphose en loup

41 Imialuk attaquée par un ours blanc

43 Le comptoir de Révillon Frère à Inujjuaq

Table des cartes

45 Tableau généalogique A
La descendance de Davidialuk et de Maina sa femme

46 Tableau généalogique B
Les frères et soeurs de Davidialuk

47 Tableau généalogique C
La parenté paternelle et maternelle de Davidialuk Alasuaq

48 Le Québec

49 Povungnituk au Québec arctique

50 Povungnituk et le territoire où vécut Davidialuk

51 Povungnituk

Portrait de Davidialuk par lui-même

Au coeur de l'hiver 1910, en pleine lunaison d'*Avunnit*[1] celle où les phoques avortent parfois, - la plus froide de l'année - une grande agitation règne dans le camp de chasse de Nunagiirniraq. Sur cette petite île de la baie d'Hudson à laquelle semble s'accrocher la banquise côtière qui ceinture le Québec arctique[2], trois iglous de neige tournés vers le large, vers l'eau libre, les glaces flottantes et le gibier marin, laissent échapper en fumée blanche l'air chaud de leur cheminée d'aération.

Les chasseurs sont partis ce matin chasser le phoque annelé malgré le temps couvert. Les femmes s'affairent, dans l'iglou d'Aqpatuq, la femme d'Amittuq[3], qui est en train d'accoucher, accroupie sur une peau de caribou à la manière inuit. Sur le conseil de sa mère, Arnataaq, elle a suivi scrupuleusement les prescriptions des femmes enceintes se levant la première et sortant dehors tous les matins pour inciter le foetus à naître vite et bien. Elle a dénoué ses cheveux et les lacets de ses bottes - pour éviter tout nouage du cordon ombilical autour du cou de l'enfant - et voilà que le moment approche. On fait sortir en courant ceux qui n'aident pas directement à l'accouchement afin d'influencer le futur bébé à sortir de sa petite maison utérine. La mère et les belle-soeurs de la parturiente l'entourent et l'aident; on lui tient les mains, on enserre son ventre pour faciliter l'expulsion et voilà qu'apparaît le nouveau-né, son premier fils. La principale aide, celle qui était placée derrière elle prend l'enfant par le bras droit pour qu'il soit droitier. Puis elle saisit son pénis pour empêcher qu'il ne se résorbe, pour l'empêcher de se fendre. On pensait en effet qu'un garçon pouvait facilement se fendre en fille et devenir ainsi une *arnaruqtuq* (garçon manqué)[4].

Dehors le temps est toujours couvert, c'est un bon temps pour la chasse et plus tard lorsque l'enfant sera grand il sera un «compagnon de temps couvert» il influencera le temps dans ce sens lorsqu'il ira chasser. On noue rapidement le cordon ombilical avec une tresse de tendon, on le coupe et puis après avoir recueilli les annexes et le placenta on essuie la peau du nouveau-né avec les dépouilles d'oiseaux[5]. Aqpatuq est heureuse et fière, elle a hâte de lire la joie sur les visages d'Amittuq son mari et d'Alasuaq son vieux père.

Et voilà qu'entre le vieillard, tout le monde s'écarte avec une déférence quasi religieuse, l'émotion est intense car il a demandé que son nom soit donné à l'enfant. Leurs vies ne feront plus qu'un maintenant, il peut disparaître, toute son expérience, toutes ses connaissances et son habileté, toute sa force et sa longévité vont être communiquées au nouveau-né comme lui-même les a reçues autrefois d'un aïeul homonyme et ainsi de suite en remontant jusqu'au temps des origines[6]. Tout le monde s'adressera maintenant au nouveau-né comme s'il était le vieillard. Le petit Alasuaq est devenu le père de sa propre mère, le beau-père de son père, etc., il sera respecté et aimé[6]. Ainsi protégé par un statut d'adulte et une affection éprouvée, il pourra passer à travers tous les dangers qui entourent les premières années d'un enfant; symbole vivant de la tradition inuit il participera dorénavant au maintien de l'ordre culturel et à la continuité du groupe si souvent menacés par la rigueur du milieu, par la folie des hommes, par la force des esprits.

On lui donnera comme protection supplémentaire un autre nom de son grand-père: Davidialuk. «Le grand David» reçu il y a plusieurs décades, du Qallunaaq («grand sourcil», Blanc...) à longue barbe, d'Uqammaq, l'homme à la parole magique, qui le premier vint apporter aux Inuit le grand «Livre» des Blancs contenant leurs croyances et sans doute aussi les secrets de leur puissance[7].

1. Les Inuit découpent le temps en utilisant les lunaisons; le soleil leur sert aussi pour la détermination des saisons et ils savaient traditionnellement repérer avec précision solstices et équinoxes (cf. Saladin d'Anglure 1978a).

2. Nous utilisons le régionyme «Québec arctique» pour ce territoire qui ne fut cependant rattaché au Québec que deux ans plus tard.

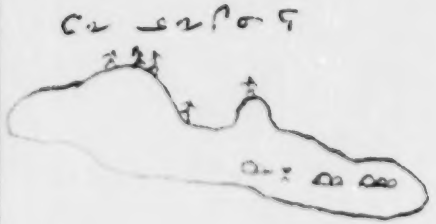
3. Voir le tableau généalogique B de Davidialuk p. 46.

4. Une fille pouvait inversement se transformer en garçon à la naissance (cf. Dufour 1975 et 1977, et Saladin d'Anglure 1977a, 1977b et 1978a).

5. Dépouilles de lagopedes, de corbeaux ou de goélands qui étaient souvent conservées par la suite pour servir d'amulette protectrice à l'enfant.

6. cf. Saladin d'Anglure 1970 et 1977a.

7. Il s'agit du Révérant Peck qui passa une partie de sa vie à évangéliser les Inuit et traduisit la Bible dans leur langue. Il séjourna longtemps dans la région de la Petite rivière à la Baleine (Little Whale River) puis fut envoyé sur l'île de Baffin.



Dessin de Davidialuk:

A gauche, l'île de Nunagiirniraq lieu de naissance de Davidialuk; on distingue trois iglous de neige et les habitants du camp qui du sommet de l'île observent un visiteur venant du continent, à pied sur le pont de glace. Il apporte comme provision une morue de grande taille.

Jusqu'alors on voyait arriver les Blancs comme les grandes espèces migratrices, à chaque été, passant au large des côtes inuit dans leurs étonnants bateaux et repartant aussi mystérieusement à l'automne[8].

Ces Blancs qui fascinaient les Inuit depuis des générations en raison des biens précieux qu'ils possédaient: le métal et les armes à feu. Ces Blancs que l'on redoutait aussi, eux qui s'étaient alliés aux Allait (Indiens) du Sud et les envoyaient parfois décimer les bandes inuit. Ces Blancs si puissants dans leurs bateaux ou leurs établissements mais si faibles lorsqu'ils se perdaient ou échouaient en pays inuit, qu'on n'hésitait pas alors à les massacrer pour s'emparer de leurs biens. À Kuuvik, d'où provenait Alasuaq, un équipage de Blancs rescapé d'un naufrage avait été tué il n'y a pas si longtemps[9].

Avant la venue d'Uqammaq on avait appris à se méfier des «Blancs», de leur avidité pour les produits du pays inuit, les fourrures, l'ivoire, les femmes aussi. Depuis les choses allaient mieux, et quelques Inuit de la côte allaient maintenant régulièrement visiter la mission lors de voyages annuels de traite au comptoir de Kuujjuaraapik (Grande rivière à la Baleine) à cinq cents kilomètres au sud[10].

On était cependant loin des Blancs à Nunagiirniraq; quelques mois auparavant la Compagnie de la Baie d'Hudson avait bien installé un nouveau comptoir à Nuvuk (Cap Wolstenholme), à cinq cents kilomètres au nord mais les Inuit n'en avaient pas encore entendu parler et la Compagnie française Revillon, les nouveaux Blancs du Sud, gardait encore le secret sur ses projets d'installation à Inujjuaq (Port Harrison) l'été prochain[11].

En ce début d'année 1910 bien des gens s'intéressaient pourtant dans le Sud à ces lointaines terres du Nord. La compétition commerciale s'organisait à grande échelle entre les Compagnies anglaise et française. Et tant l'Ontario que le Québec et le Manitoba négociaient avec le gouvernement fédéral l'accession aux territoires qui les séparaient de la baie d'Hudson, cette nouvelle voie commerciale vers l'Europe. On était à la recherche aussi de nouveaux gisements de fer après les inventaires prometteurs des premiers géologues[12]. Dans un petit village du nord de l'Ontario un jeune prospecteur, Robert H. Flaherty, préparait pour l'été une expédition de prospection minière dans le district d'Ungava et les îles adjacentes[13].

Le soleil ne s'est montré que quelques heures au-dessus de l'horizon de cette journée d'hiver. La pénombre a déjà envahi le camp, lorsqu'Amittuq et Aupaluktaaluk son beau-frère reviennent de la chasse, chacun tirant le phoque qu'il a tué.

En entrant sous l'iglou, l'heureux père a du mal à cacher sa joie d'avoir enfin un fils, un futur chasseur qui pourra le seconder un jour, puis le remplacer comme pourvoyeur de gibier, qui pourra aussi, à travers la vie des enfants qu'il procréera à son tour, perpétuer celle de ses ascendants.

Amittuq a encore présent à l'esprit la séparation tragique d'avec sa première femme quand avec tout son groupe il fut emporté par les glaces de dérive poussées par un violent vent d'Est.

C'était il y a trois ans[14], au début du printemps; ils revenaient avec leurs six attelages de chiens d'un voyage de traite au comptoir de Kuujjuaraapik (Grande rivière à la Baleine) à la limite des arbres. Ils y avaient échangé leurs pelleteries contre divers produits importés et en chemin avaient coupé une importante provision de bois dont

8. Depuis la fin du XVIIe siècle, chaque année plusieurs bateaux marchands ou navires de guerre passaient près des côtes, en route pour les comptoirs de la Baie James et du sud de la Baie d'Hudson.

9. Ce massacre attesté par plusieurs informateurs âgés de la région ne semble pas avoir fait l'objet d'enquête ou de recherches exhaustives. Price en parle comme étant celui de l'équipage de la «Kitty» navire d'approvisionnement de la Compagnie de la Baie d'Hudson disparu dans le détroit d'Hudson en 1859, mais des informations plus précises situent le massacre de l'équipage de la Kitty dans la région de Wakeham. Nous pensons pour notre part qu'il s'agit ici du navire «Graham» appartenant aussi à la Compagnie de la Baie d'Hudson et qui coula le 3 août 1849 près de l'île Mansel; son équipage se sépara en deux groupes: le premier conduit par le capitaine parvint au Labrador où il fut secouru; le deuxième ne fut jamais retrouvé. cf. carte 2.

10. La Compagnie de la Baie d'Hudson avait installé un magasin dans ce lieu en 1857 après des essais infructueux un peu plus au nord. C'est l'actuel Poste de la Baleine.

11. Selon certaines sources, Révillon aurait opéré un comptoir dans ce camps dès 1908; nous pensons qu'il ne s'agissait alors que d'un dépôt de marchandises sous la responsabilité d'un autochtone.

12. En particulier ceux de la Commission géologique du Canada qui dès 1877 envoyait Robert Bell explorer les côtes orientales de la Baie d'Hudson, puis à partir de 1892, Albert Low.

13. Il s'agit du même Flaherty devenu mondialement célèbre comme inventeur du cinéma direct; son film «Nanook of the North» fut tourné dans la région d'Inujjuaq avec l'aide de la Compagnie Révillon. Il est fort probable que Davidialuk et ses parents le rencontrèrent vers 1918-20.

14. La date de cette aventure est incertaine; les informations à son sujet son parfois contradictoires, en particulier celles qui proviennent du cousin de Davidialuk, Juu Talirurnilik qui y prit part. Nous pensons que 1906 est une date vraisemblable avec une marge d'erreur possible d'un à deux ans.

Dessin de Davidialuk:

Des rescapés à la dérive sur leur îlot de glace fixent une couverture de peau sur la structure de l'embarcation collective qu'ils viennent de construire.

ils avaient besoin pour construire des qajaq. Son vieux père Talirurnilik était mort en chemin près d'Inujjuaq et c'était à sa mère Aullaq que l'on s'adressait maintenant pour les décisions importantes. Elle était entourée de ses quatre enfants et de leurs familles qui constituaient le noyau du groupe. Putuguq son fils aîné dont la femme Paaluk portait dans son dos leur petit Juu Talirurnilik âgé d'à peine un an[15]; Arnasualuk aussi et sa soeur Angutausugiq. Il y avait aussi un ami de la famille Surniq, le frère d'Alasuaraaluk, et Nuvalingaq avec son frère Qumaq. Miggamiq aussi et tous les autres... ils étaient environ quarante, les traîneaux avançaient lentement sur la banquise. On approchait de Kuugaaluk et déjà on apercevait au loin les tentes du campement. Iqqumiaq la jeune femme d'Amittuq qui avait pris un peu d'avance en marchant y était déjà parvenue lorsque, derrière elle, la banquise se détacha soudain entraînant au large son mari et les siens; ils ne devaient plus se revoir.

Après le moment d'affolement qui suivit la rupture de la glace on organisa sous la direction d'Aullaq, la vie des rescapés et durant tout le printemps on dériva vers le large sur une centaine de kilomètres. Mais l'îlot de glace commençait à fondre, il fallait de toute urgence prévoir des embarcations. Les hommes décidèrent de construire des qajaq avec le bois rapporté du Sud mais cela signifiait l'abandon des vieillards, des infirmes et de quelques enfants[16]. Amittuq s'opposa fermement à cette idée et fit prévaloir une autre solution: on construirait un grand *umiaq* collectif[17]; tous se mirent à la tâche. On démonta les traîneaux pour faire la carcasse et avec les peaux des phoques tués en route, les femmes assemblèrent une couverture imperméable. On installa un mât et une voile de peau et on s'embarqua pour une nouvelle aventure tout aussi risquée: la navigation au jugé dans les étroits chenaux d'eau libre entre les champs mouvants de glace. Des îles apparurent enfin à l'horizon, Aullaq les identifia, c'était les Arviliit (les îles Ottawa), un haut lieu de la tradition Inuit.

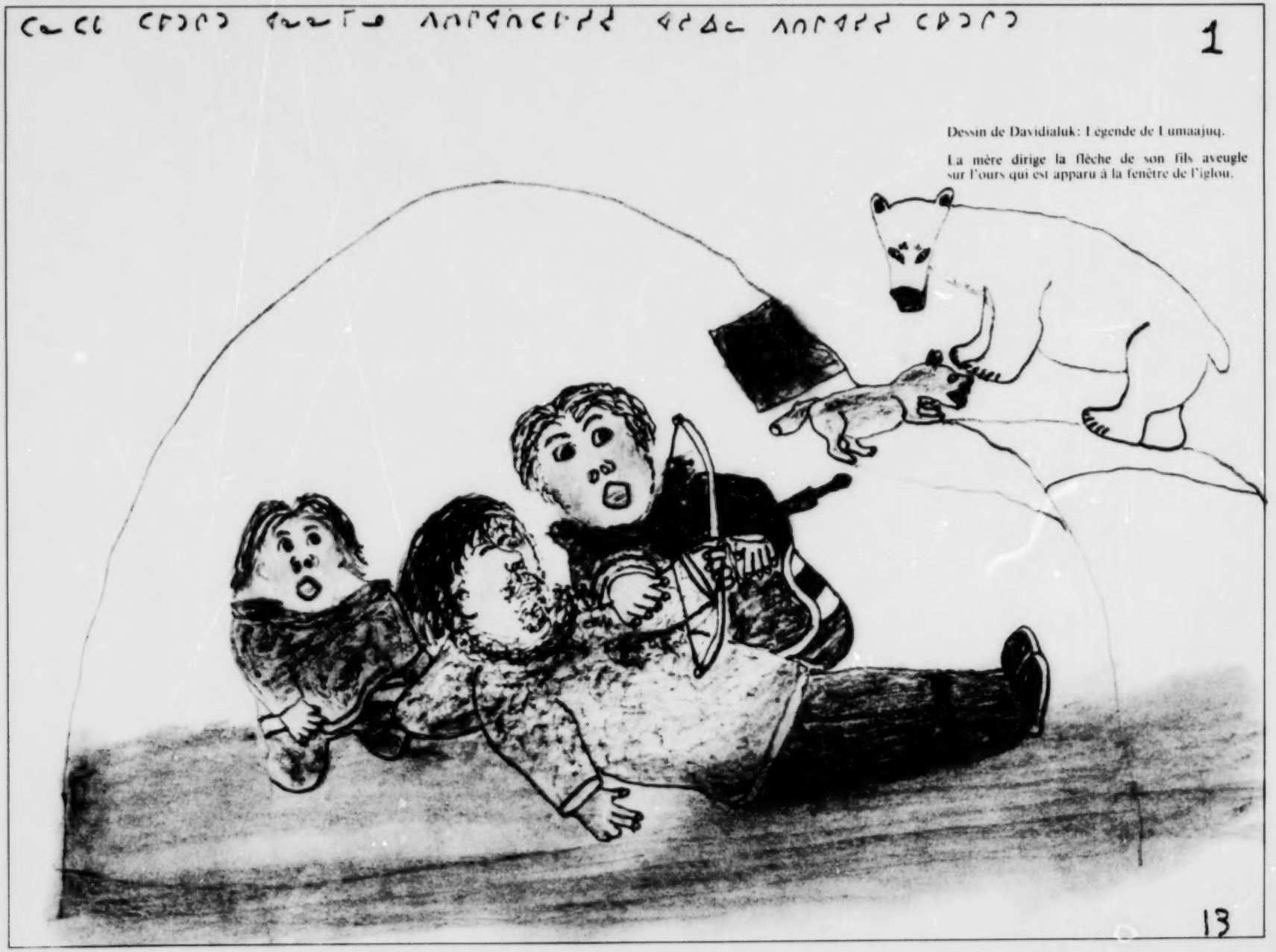
C'est là que vécurent il y a bien longtemps la famille de Lumaajuq cette mère infâme qui profita de l'ophtalmie des neiges dont souffrait son fils pour le dépouiller du premier ours polaire qu'il venait de tuer en lui faisant croire que c'était leur chien qu'il avait atteint. Ils avaient été délaissés par leurs compagnons de camp et manquaient de nourriture. La mère égoïste ne voulait partager l'ours qu'avec sa fille. Mais des *tuulliq* (grands huarts) bienveillants rendirent la vue au jeune homme qui, constatant l'infamie de sa mère, décida de se venger. Il lui demanda de s'attacher à l'extrémité de la lanière de son harpon pour l'aider à hisser son gibier sur le rivage lorsqu'il chasserait les bélugas qui arrivaient en troupeaux dans les eaux de l'île. La mère accepta en espérant recevoir en retour une part importante mais au lieu de harponner un jeune béluga, comme c'était l'habitude lors de ce type de chasse, il planta son harpon dans le corps du plus gros béluga du troupeau et la mère indigne fut entraînée dans les flots où il arrive encore qu'on l'aperçoive attachée au béluga. Quand elle fait surface avec l'animal on entend son cri *Lumaaq Lumaaq*[18]...

15. C'est le cousin de Davidialuk, devenu lui aussi très célèbre comme artiste et disparu presqu'en même temps; voir à son sujet le livre publié par la Fédération des coopératives du Nouveau-Québec.

16. À l'époque traditionnelle il n'était pas rare qu'en cas de famine on abandonna vieillards, infirmes ou enfants au profit des producteurs d'un groupe menacé dans sa survie. Ce type de mort, comme le suicide altruiste d'ailleurs, était considéré comme une belle mort.

17. *L'umiaq* est une embarcation collective recouverte de peaux de mammifères marins comme le *qajaq* et qui servait au transport des femmes, des enfants et des bagages domestiques; sa présence est attestée dans le Québec arctique jusque vers les années 1920.

18. C'est un des mythes les plus répandus dans l'aire inuit; selon plusieurs informateurs il arrive encore que l'on rencontre ce béluga mythique traînant derrière lui la mère indigne qui à chaque fois qu'elle émerge continue de crier *Lumaaq*.



Dessin de Davidialuk: Légende de Umaajuq.

La mère dirige la flèche de son fils aveugle sur l'ours qui est apparu à la fenêtre de l'iglou.

Dessin de Davidialuk: légende de Lumaajuq.

Le fils harponne le plus gros béluga du troupeau qui entraîne sa mère dans les flots.

Dessin de Davidialuk: légende de Lumaajuq

La mère indigne, entraînée dans la mer au large des îles Arviliit, réapparaît à la surface en criant Lumaaq.

Tout le monde dans le bateau connaissait la légende mais c'était la première fois que l'on voyait cette terre mythique. Pendant longtemps des Inuit y vécurent, peut-être y en avait-il encore. Un bateau de baleiniers s'y était fracassé[19], l'épave et les restes d'une habitation de fortune s'y trouvaient encore paraît-il et l'ombre de ce mystère qui entourait l'île se renforça lorsqu'on eut soudain l'impression que malgré l'effort des rameurs on restait sur place. On rama toute la journée mais vers le soir on n'avait pas progressé d'une brasse. Aullaq se souvint alors avoir entendu dans sa jeunesse que lorsqu'on arrivait pour la première fois en vue d'une terre nouvelle celle-ci était gênée comme une femme à l'approche de visiteurs étrangers et les tenait à distance, les empêchant d'accoster[20]. Il fallait vaincre sa résistance en lui lançant un projectile. Ce que fit Amittuq qui tira un coup de feu en direction de la haute falaise qui barrait l'horizon. Aussitôt, le charme qui retenait le bateau disparut et l'on accosta au pied de la falaise au milieu des cris de colonies de *pitsiulaaq* (pigeons de mer) nichant en grand nombre à cet endroit. Il était temps.

On avait profité des derniers moments de calme de la mer, grâce aux champs de glace qui contenaient les vagues. Une tempête commençait: on tira l'umiaq sur le rivage, on le retourna et on s'y abrita pendant sept jours, avec pour toute nourriture quelques restes de viande, d'os et de peaux de gibiers tués avant de débarquer. Les enfants hurlaient de faim, les adultes étaient affamés, ils n'avaient plus que la peau sur les os, une peau d'ailleurs toute brûlée par le soleil du début de l'été que l'on subissait jour et nuit. L'atmosphère était tendue. Aullaq convint que si la tempête devait continuer on n'aurait plus d'autre solution pour survivre que de manger les plus faibles du groupe[21]. C'est alors que le vent tomba.

En toute hâte et malgré la grande faiblesse de tous on reprit la mer pour chercher un lieu mieux abrité et un accès vers l'intérieur de l'île. On longeait lentement la côte méridionale de l'île principale des Arviliit lorsque soudain on aperçut trois tentes sur le rivage et des formes humaines qui bougeaient. Un grand espoir remplit les occupants du bateau. Les rameurs accélérèrent leurs mouvements et Aullaq, debout sur un escabeau improvisé

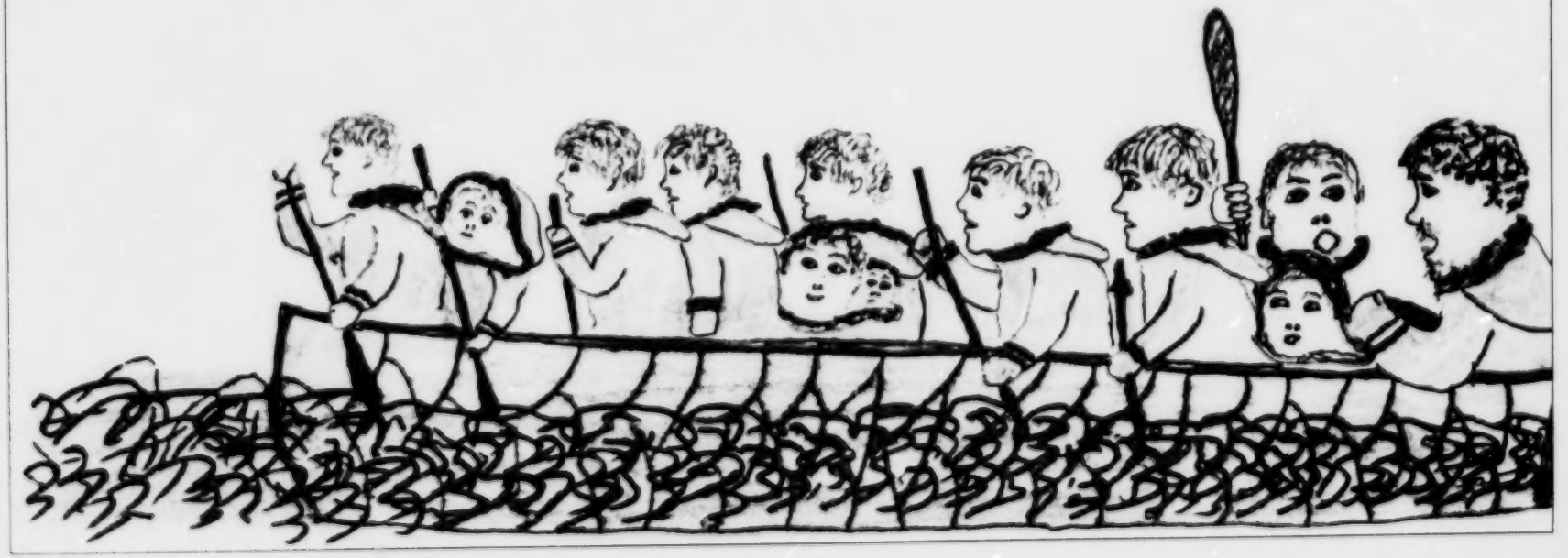
19. Cette épave y serait encore paraît-il ainsi que les restes d'une cabane de planches. Nous n'avons cependant pas réussi à identifier ce bateau.

20. La terre comme les accidents géographiques et les éléments du relief étaient considérés comme animés par des esprits, d'où la réaction de l'esprit de l'île à la venue d'étrangers.

21. Plusieurs cas de cannibalisme sont connus et racontés par les Inuit de la région. Mais dans presque tous les cas il s'agissait d'une situation de famine aigüe.

Dessin de Davidialuk:

Les rescapés de la banquise rament dans leur umiaq vers les îles Arviliit



se mit à agiter les bras. Mais loin de susciter de l'enthousiasme, l'arrivée des rescapés semblait provoquer un grand émoi; femmes et enfants couraient se réfugier dans les tentes. Trois hommes armés de leurs lances et de leurs couteaux s'étaient avancés sur la berge surveillant les moindres mouvements du groupe prêts à défendre chèrement leur vie et celle des leurs[22]. Jamais aux Arviliit on n'avait vu accoster un bateau au début de juillet. On n'attendait personne et tremblant encore au souvenir du drame qui avait si cruellement frappé leurs familles les trois hommes essayaient de comprendre ce qui se passait. Était-ce des Allait (Indiens cris) à la recherche de trophées de guerre qui venaient les attaquer par surprise comme cela était arrivé souvent le long des côtes de la Baie d'Hudson, à en croire les récits des vieux; en particulier à chaque fois qu'un bateau de Blancs était porté disparu et que la nouvelle se colportait jusqu'au Sud que des membres de son équipage avaient été massacrés par les Inuit[23]. Était-ce des Qallunaat (Blancs) naufragés cherchant à être secourus? On savait alors leur avidité et la force qu'ils représentaient face à trois familles inuit; était-ce des esprits?

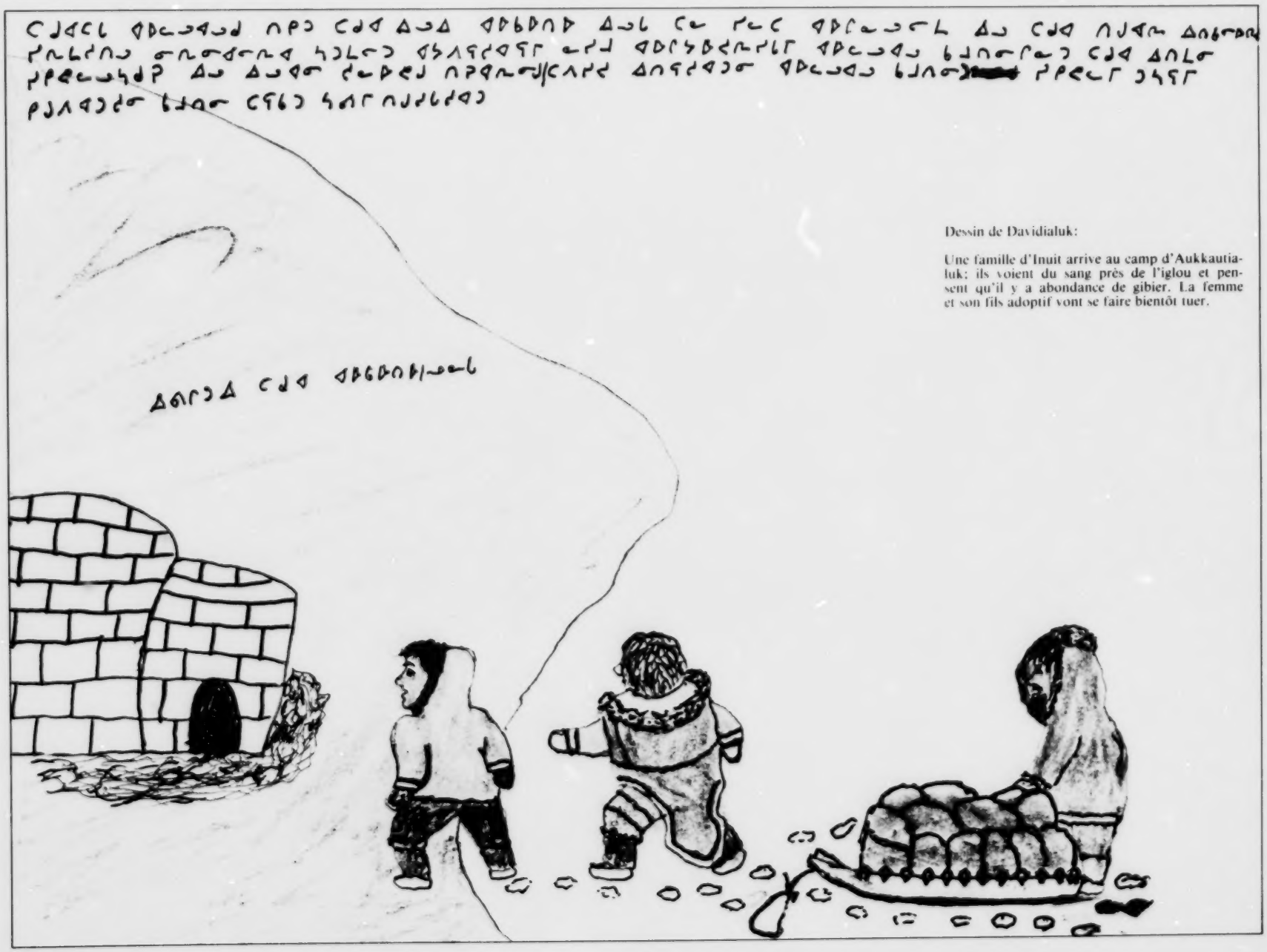
Pendant ce temps, dans l'umiaq on pensait reconnaître les trois hommes; Surniq croyait distinguer Kanarvalik son ancien compagnon de camp, à Kuuvik, avant le drame qui avait bouleversé la population de Saniraq (région située entre le cap Wolstenholme et le cap Smith). Les deux autres étaient peut-être Takkataq son beau-fils, et Qinnuajuaq qui s'étaient enfuis avec lui en plein hiver sur le pont de glace qui séparait le continent des îles. Alors de sa puissante voix Aullaq se mit à crier: «Nous sommes des Inuit aie! Nous ne sommes pas des Allait, nous ne sommes pas des Qallunaat, nous avons dérivé avec la banquise» puis comme on était tout près du bord et que plusieurs étaient apparentés aux trois familles de l'île, elle nomma par leur nom tous les occupants du bateau. Sur le rivage les trois hommes faisaient visiblement des efforts pour reconnaître leurs parents dans ces cadavres ambulants, amaigris et noircis par le soleil. Enfin la crainte se dissipa on appela ceux qui étaient restés sous la tente et ce fut un débordement de joie. On pleurait en se racontant les aventures qui de part et d'autre avaient été vécues. Et d'abord on restaura les arrivants avec de la nourriture fraîche ou séchée qui abondait. Puis on s'occupa d'organiser le mieux possible leurs installation dans le camp. On fabriqua des tentes avec la couverture du bateau, avec aussi des peaux de béluga. À l'imitation des insulaires on fit des soubassements de pierres aux tentes afin d'économiser les peaux. Peu à peu la vie reprit son cours.

Niviarsi faisait de son mieux pour leur faciliter l'adaptation. Avec Aullaq elle organisa la couture d'une literie improvisée et de vêtements appropriés. Faute de peaux de caribou on utilisa des peaux d'ours polaire pour les chasseurs et des peaux de phoque pour les femmes[24]. Au cours de ces parties de couture, elle put elle aussi raconter les malheurs de sa vie. Kanarvalik était son second mari. Le père de ses enfants était mort tué par un ours il y a plusieurs années. Ils vivaient paisiblement à Kuuvik jusqu'à il y a environ deux ans; sa fille Quiksaq était mariée à Qupirrualuk et vivait dans l'iglou de ses beaux-parents; son fils Takkataq était marié à la nièce d'Aukkauti, Arngajuq. Et voilà qu'un jour accidentellement, à la chasse, Aukkauti tua le fils de Kumainnaq, une dispute s'en suivit et il assassina les parents du jeune homme, puis sa propre femme;

22. La venue d'étrangers que l'on n'attendait pas suscitait souvent de la méfiance. Avant l'installation des Blancs en effet se perpétuaient des sortes de vendettas entre les groupes inuit qui laissaient peu de gens à l'abris de la vengeance du sang.

23. Les archives de la compagnie de la Baie d'Hudson pour les XVII et XVIIIe siècles contiennent plusieurs mentions d'expéditions punitives d'Indiens cris de la Baie James envoyés par les Blancs pour venger le meurtre d'employés de cette compagnie.

24. Ce détail ressort du témoignage de Juu Talirurnilik, qui était de la partie et qui nous a fourni un récit écrit de l'aventure (cf. aussi la publication posthume qui lui a été consacrée, Montréal 1978).



Dessin de Davidialuk:

Une famille d'Inuit arrive au camp d'Aukkautialuk; ils voient du sang près de l'iglou et pensent qu'il y a abondance de gibier. La femme et son fils adoptif vont se faire bientôt tuer.

devenu fou furieux il exécuta ensuite une dizaine de personnes, hommes, femmes et enfants. On dit même qu'il en mangea plusieurs. Ce fut la panique dans le camp. Les gens s'enfuyaient des iglous, à peine habillés, sans prendre le temps d'emporter des bagages, cherchant à atteler leurs chiens au plus vite. Certains partirent vers le nord dont le propre fils d'Aukkauti, d'autres vers l'est s'efforçant de gagner le détroit d'Hudson par l'intérieur des terres, d'autres vers le sud vers Inujjuaq, Kuujjuaraapik et même Qikiqtait (les îles Belcher). Leurs trois familles enfin, durement éprouvées par le meurtre du gendre de Niviaqsi et des parents de ce dernier, partirent avec leurs traîneaux vers le large, sur la banquise et après un périlleux voyage rejoignirent les îles Arviliit où ils espéraient être à l'abri.

Là, Quiksaq se remaria avec Qinnuajuaq qui les avait accompagnés et déjà un enfant était né de leur union qui leur faisait un peu oublier les terribles souvenirs[25]. Nombreuses étaient les familles qui sur le continent avaient été atteintes à travers un de leurs parents par la folie meurtrière d'Aukkauti[26].

Ainsi réunies par le hasard sur cette île lointaine les familles se préparèrent à hiverner retrouvant un mode de vie très proche de celui des ancêtres. Les rescapés de la banquise passèrent toute une année sur l'île voisine et c'est lors du second hiver, devant la raréfaction du gibier qu'ils décidèrent de retourner sur le continent, de traverser le pont de glace. Ils avaient tué tous leurs chiens en embarquant dans l'umiaq; peu importe, on tirerait soi-même les traîneaux qu'il fallut reconstruire avec la carcasse du bateau et c'est ainsi qu'on retraversa à pied et qu'au terme d'un périlleux voyage on parvint au camp d'Uviluqtuuq, à la terre ferme. On était heureux de ce retour et on avait hâte de se rendre à Kuujjuaraapik (Poste de la Baleine) pour y échanger les précieuses peaux d'ours rapportées des Arviliit en échange de produits des Blancs qu'on avait presqu'oubliés, pour revoir aussi tous les parents vivant dans les divers camps, sur le chemin du sud.

25. Les épreuves rencontrées par Quiksaq tout au long de sa vie sont assez typiques de la vie traditionnelle des Inuit du Québec arctique: son père fut tué par un ours, son premier mari et ses beau-parents assassinés par Aukkauti, son gendre, enfin fut exécuté par ses compagnons de camp. Il est cependant probable que les effets perturbateurs de la pénétration du capitalisme marchand et de la lutte ouverte que les missionnaires engagèrent à l'encontre des chamanes entraînèrent une recrudescence de la violence.

26. La série d'accidents mortels et de meurtres qui sont liés à l'histoire d'Aukkauti sont tous reliés à l'usage du fusil qui dans le contexte traditionnel de la violence devint une arme beaucoup plus meurtrière que l'arc, le couteau ou le harpon. Il permit surtout le meurtre en série et à distance, sans parades pour les victimes. La carabine à répétition en particulier devint une arme très dangereuse à cause de la rapidité de son maniement et de sa portée.

ᓯᓚᑲᓪᓚᒃ ᐊᑐᐊᑎᒃ ᐃᓕᓴᕐᓂᒃ ᐊᑐᓚᓐᓇᑐᑦ ᑲᑎ ᐊᑐᓚᓐᓇᑐᓂ ᓕᒫᓂ ᑲᔪᓯᑎᒃ ᕿᒪᓐᓇᒃᓂ ᐃᓚᖏᓐ ᐃᓕᓴᕐᓂᒃ ᐅᓂᒃᓴᓂ ᐊᑐᐊᑎᒃ ᐃᓕᓴᕐᓂᒃ ᐊᑐᓚᓐᓇᑐᓂ ᐃᓕᓴᕐᓂᒃ ᐅᕙᓪᓕᐊᓗᒃᑐᑦ ᐊᓚᒃ ᐃᓕᓴᕐᓂᒃ ᐅᕙᓪᓕᐊᓗᒃᑐᑦ ᐊᑐᓚᓐᓇᑐᓂ ᓄᓇᕗᒻᒥᐅᑦ ᑲᓇᑕ ᐃᓗᐊᓂᒃᑐᒥ ᕿᒪᓐᓇᒃᓂ ᐊᑐᓚᓐᓇᑐᓂ ᐊᑐᐃᓐᓇᖅᑐᒥ ᐊᑐᓚᓐᓇᑐᓂ ᐃᓄᐃᑦᑐᒥ ᐊᑐᓚᓐᓇᑐᓂ ᐃᓄᐃᑦᑐᒥ ᑲᑎ ᐊᑐᐊ

Dessin de Davidialuk:

Aullalualuk est blessé au bras par Aukkautialuk et prend la fuite après le meurtre de sa femme et de son fils adoptif.

Au comptoir on accueillit les revenants comme des héros. Leurs vêtements de peaux d'ours se vendirent très chers ainsi que ce qu'ils rapportaient des îles. C'est alors qu'on apprit un nouveau drame: Naujaaluk le beau-frère de Putuguq, aîné d'Amittuq, venait d'assassiner sept personnes dans un camp de pêche à Niaqunnguut, en commençant par sa femme et ses enfants. Puis il tua sa belle-soeur Angutialuguluk et l'enfant qu'elle venait de mettre au monde et d'autres enfants. Il avait ensuite pris la fuite, emmenant avec lui Ningiurvilaaq, une adolescente. À nouveau la panique s'empara d'un certain nombre de familles. Plusieurs partirent aux Qikiqtait (îles Belcher) ou vinrent chercher protection près des établissements des Blancs [27], Putuguq, malade, décida de rester près du comptoir. Amittuq quant à lui se cherchait une femme; il remonta alors avec Suurniq jusqu'à Kuuvik le camp du frère aîné de ce dernier, Alasuaraaluk, qui lui donna sa fille, Aqpajuq, en mariage. Il passa l'été là-bas chez ses beaux-parents puis ils redescendirent ensemble au comptoir pendant l'hiver qui suivit, avant de s'intaller à Nunagiirniraq.

La naissance du petit Alasuaq vient sceller définitivement l'alliance entre les deux familles et la relation d'homonymie y ajoute toute sa force. À travers cette alliance une relation très vive s'établira entre le vieillard et l'enfant. Elle apportera à ce dernier pendant les vingt années qu'elle durera, en plus d'une grande affection, la transmission d'un immense savoir, au moment même où l'action combinée des missionnaires et des commerçants visait à remplacer le savoir inuit par un savoir importé.

27. En particulier au poste de la Grande rivière à la Baleine (ou Poste de la Baleine) et à la Petite rivière à la Baleine (Little Whale River) où était installée la Mission anglicane. Les familles apparentées à Naujaaluk y trouvèrent protection non seulement contre le meurtrier mais aussi contre d'éventuelles vengeances de la part des familles des victimes.

Dessin de Davidialuk

Mebire de Angutialuguluk par son beau-frère Naujaaluk à Niaqunnguut

À la fin de l'hiver 1910 les chasseurs de phoques de Nunagiirniraq rassemblent leurs bagages et partent pour le continent en traîneau à chiens. Ils vont s'installer à Nauligarvik. De là ils iront l'hiver à Kuugaaluk rejoindre Pamiurtuq, Aupaluktaq et Papatsi, les fils d'Alasuaraaluk. Et c'est là, à l'embouchure de la rivière Kuugaaluk, que grandira le petit Davidialuk - déménageant au gré des saisons, suivant l'accessibilité des ressources naturelles, et les choix de sa famille: voyage de la côte aux îles pour la chasse d'hiver au phoque, voyage de la côte vers l'intérieur pour la chasse d'été au caribou, voyage le long de la côte, au nord ou au sud pour rendre visite ou se procurer des produits manquants dans la région, voyage enfin au comptoir et à la mission.

Sa famille vécut principalement alentour des rivières Kuugaaluk et Puvirnituuq. L'été elle remontait le cours de ces deux rivières jusqu'aux abords de Tasirjuaq (lac Payne) pour chasser le caribou dont la peau est la plus valorisée à la fin de l'été, c'est le matériau le plus prisé pour la confection des vêtements d'hiver[28].

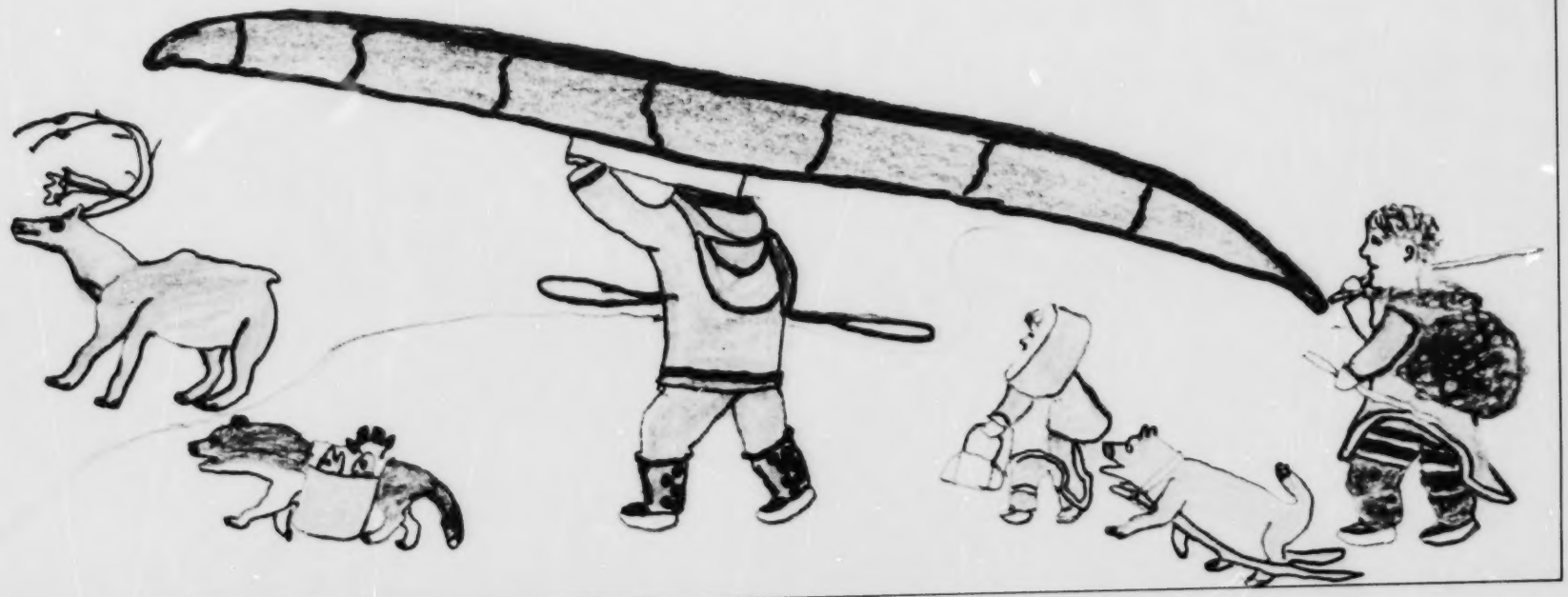
Davidialuk conserva jusqu'à l'âge adulte un souvenir très précis de ces randonnées de chasse, longues équipées familiales où les hommes se déplacaient en qajaq et les femmes et enfants à pied accompagnés de chiens bâtés. On quittait la côte durant le mois de juillet, après la débâcle, et l'on remontait lentement le long des rivières chassant le caribou et pêchant la truite en chemin. Lors des portages Amittuq transportait son qajaq sur ses épaules avec parfois en plus le petit Alasuaq (voir la carte p. 50). On ne revenait sur la côte qu'à la fin de l'été en traîneau à chiens. On démontait pour cela le qajaq et on en faisait un traîneau auquel on attelait les chiens de bât[29].

28. Seules les peaux de caribou de la fin de l'été et du début de l'automne sont utilisables pour la confection des vêtements (cf. B. Saladin d'anglure et M. Vézinet 1977).

29. Cet exemple illustre la très grande maléabilité des ensembles techniques inuit; un même objet pouvait souvent, moyennant des transformations mineures, servir à des usages divers.

Dessin de Davidialuk

Remontée dans les terres au début de l'été pour la chasse au caribou



Les premières années de l'enfant furent des années heureuses en dépit des drames qui avaient coïncidé avec sa naissance. On se nourrissait du pays qui fournissait des produits variés, phoques, caribous, poissons, etc. Entouré qu'il était par ses proches parents il reçut un entraînement comme on en donnait aux garçons autrefois. Il ne fallait ni trop manger ni être trop habillé, de peur d'affaiblir la résistance de l'enfant qui aurait à affronter des conditions difficiles plus tard dans sa vie de chasseur. Il devait toujours avoir un peu faim et un peu froid pour être capable de survivre dans le rude hiver, les tempêtes et la famine[30]. On lui faisait porter de lourdes charges pour développer ses muscles, on l'entraînait aussi à la course et au saut. Un bon chasseur devait être capable de forcer un caribou ou un ours à la course. On citait en exemple Sanikiluaq un ancien compagnon de camp du vieil Alasuaq qui courait plus vite que les loups[31]. On apprit à Davidi à sauter à la corde de plus en plus haut, jusque par-dessus des buissons de plusieurs pieds de haut. On lui enseigna aussi peu à peu les nombreuses prescriptions et prohibitions auxquelles étaient soumis les garçons. Il ne devait pas lécher son écuelle après avoir mangé de la viande ou du bouillon sinon il ne trouverait pas de phoque en chassant aux trous de respiration sur la banquise.

On lui apprit qu'il était un «*Mangittaq*» cette vieille peau sur laquelle on déposait les morceaux de viande pour les repas. Il devait se laisser tacher du sang des animaux tués à la chasse, comme cela les animaux l'aimeraient et se laisseraient facilement tuer. Il lui était interdit de manger les yeux des animaux sinon lorsqu'il voudrait chasser il serait vu de loin par son gibier qui s'enfuirait. Quand il fut un peu plus grand on lui fit souvent porter dans un manteau féminin un de ses jeunes frère ou soeur afin que plus tard il tue des femelles gravides. Il aimait la nature; il apprit à connaître les animaux jusque dans les plus petits détails de leur vie. Il apprit en particulier à reconnaître et à imiter leurs cris suivant l'âge, le sexe ou la condition de l'animal[32] leurs traces n'eurent bientôt plus de secrets pour lui. Les voyages lui plaisaient beaucoup et au gré des visites et des rencontres qu'ils occasionnaient, il entendit et mémorisa de très nombreux récits attachés à la région ou au groupe dans lequel il vivait. Il entendit aussi parfois parler des Blancs qui s'entre-tuaient en grand nombre, très loin à l'est au-delà de la terre et de l'océan. Mais les Blancs qu'on avait au pays semblaient paisibles.

30. On voit par cet exemple comment dès la naissance on formait le jeune garçon et on le déterminait pour sa vie future de producteur, créant de la sorte un écart croissant entre lui et le monde féminin plus orienté vers la procréation, l'élevage des enfants et les tâches domestiques (cf. Saladin d'Anglure 1978).

31. Il s'agit de l'aïeul de plusieurs familles des îles Belcher; son nom a d'ailleurs été donné au principal établissement de ces îles.

32. Un enregistrement de Davidialuk a été réalisé par Carmen Montpetit où il exprime son très grand talent d'imitateur des cris animaux (cf. la cassette de musique inuit du Québec artique éditée par B. Saladin d'Anglure, C. Montpetit et C. Veillet, en préparation).

Dessin de Davidialuk:

L'entraînement au saut à la corde des jeunes garçons.

On lui avait raconté que deux ans après sa naissance on avait retrouvé à Saputiligaap au sud de Kuugaaluk la petite Ningiurvilaaq dans le plus complet dénuement, affamée et les vêtements en lambeaux, elle avait survécu à Naujaaluk mort depuis plusieurs mois à la suite d'un repas de poisson. Elle fut recueillie et emmenée à Qikiqtait. Et voilà qu'on reparlait d'elle là-bas, elle était très belle et très désirée, un homme venait de tuer à nouveau pour l'avoir.

Et peu après, alors que Davidi avait un peu plus de dix ans, des rumeurs étranges parvinrent d'Inujjuaq où le comptoir de Revillon commerçait depuis 1910 avec les Inuit. Igaujaq le mari d'Ivitaaruq devenait dangereux dans le camp de Kingittuq. C'était le gendre du compagnon de dérive d'Amittuq, Qumaq. Ses voisins effrayés avaient fui son camp et étaient venus chercher l'aide d'Amittuq pour l'exécuter. Les Blancs d'Inujjuaq prévenus avaient répondu, paraît-il, qu'ils n'avaient pas de moyens de transport pour s'y rendre mais que ce serait une bonne chose si les Inuit le supprimaient[33].

33. Les premiers résidents blancs de l'Arctique eurent parfois des comportements très ambigus lors des conflits entre Inuit; plusieurs témoignages confirment qu'il y eut, en plusieurs circonstances, de leur part des encouragements au meurtre, assurés qu'ils étaient de l'impunité en raison de l'absence de forces policières dans le nord.

Dessin de Davidialuk:

L'embuscade tendue à Igaujaq, sur l'île de Kingittuq.

Aullaq l'entreprenante grand-mère de Davidi, était morte peu de temps auparavant. Amittuq laissa sa famille sur l'île de Pattaviik et suivit ses amis pour réaliser leur funeste dessein. On craignait pour la fille et les petits-enfants de Qumaq. Quatre hommes, dont Qumaq et Amittuq, partirent donc de nuit et se mirent à l'affût près de l'iglou d'Igaujaq. Lorsqu'il sortit au petit matin pour aller chercher de l'eau, ne se doutant de rien, des coups de feu claquèrent sèchement et il s'écroula mortellement atteint. On recueillit sa femme et ses enfants et des femmes vinrent enterrer le cadavre. Et bientôt toute la région commenta ce triste incident.

Dans ces temps où il n'y avait ni radio ni courrier véritable ni moyens de transport rapides, le moindre incident ou accident prenait un relief plus grand qu'actuellement et donnait lieu à toutes sortes de commentaires et d'évocations du passé: meurtres, enlèvements, cannibalisme et autres évènements, qui n'étaient pas rares à l'époque où les Inuit devaient se faire justice eux-mêmes. Tout exploit, toute mort accidentelle, tout évènement insolite, tout désordre dans l'ordre naturel des choses ou l'ordre social des hommes était sujet à discussion et à explication. Il fallait comprendre et classer l'insolite, célébrer la performance, neutraliser la folie humaine.

Dessin de Davidialuk:

l'exécution d'Igaujaq à Kingittuq près d'Inujjuaq.

Quand Maqijuq et Nuvalingaq coulèrent avec leur bateau, au retour d'une chasse au caribou, après avoir quitté Papatsi l'oncle de Davidi, plusieurs prétendirent les avoir vus par la suite, naviguant dans leur vaisseau fantôme[34]. C'est qu'ils étaient morts avant que leur temps de vie ne fut achevé. Quand Nuvalingaq vit disparaître sa mère Qinngataaq, il suivit ses traces qui étaient prolongées par des traces de loup... on en conclut qu'elle s'était métamorphosée en loup comme cela arrivait parfois, disait-on, dans les temps anciens. Plusieurs chasseurs affirmaient avoir rencontré des hommes et des femmes-poissons lors de leur randonnées en mer et on en avait peur, encore que Nujarlutuq fût largement récompensé pour en avoir secouru une[35]. Certains animaux en particulier se prêtaient aux constructions imaginaires en raison de leur place de choix dans les mythes ou les croyances traditionnelles.

C'est le cas du tuulliq (grand huart) qui indique au chasseur la présence du caribou à l'intérieur des terres en pointant sa patte dans la bonne direction. Il ne fallait pas mécontenter cet oiseau à la vue si perçante, à qui le fils aveugle de la légende fit appel pour recouvrer la vue; il ne fallait surtout pas s'attaquer à ses petits ou voler ses oeufs, sinon il pouvait empoisonner le voleur ou percer avec son bec effilé le qajaq de l'importun. Ainsi moururent empoisonnés trois cousins germains de Davidi, trois fils de Pamiuqtuq et de Miqittaq, sur le bord de la rivière Kuugaaluk[36].

L'ours blanc était aussi un sujet qui revenait souvent dans les récits des longues veillées d'hiver, c'était un animal qui abondait près des îles et dont on appréciait la chair, la peau, et les os longs pour faire des pointes de lance; mais on craignait aussi beaucoup l'animal, cet égal de l'homme, qui sait marcher sur deux pattes, se faire une maison de neige, et chasser le phoque ou le morse. On racontait que les ours aimaient se métamorphoser en humains et qu'on les reconnaissait alors à leurs canines acérées et à leur habitude de ne se nourrir que de graisse de mammifères marins. Les femmes les craignaient particulièrement, et pour cause: plusieurs d'entre elles furent attaquées et mutilées ou dévorées par des ours dans la région de Kuugaaluk, du vivant de Davidi.

34. Les Inuit pensaient qu'à la naissance un individu avait une durée de vie programmée et que s'il mourait avant l'écoulement de cette durée il pouvait réapparaître sur terre pour achever sa vie. Les revenants se manifestaient aussi après une mort accidentelle ou un meurtre pour exprimer leur insatisfaction. Il fallait alors procéder à des rites propitiatoires pour les calmer et les encourager à partir dans l'au-delà. (cf. la sculpture p. 74).

35. C'est l'histoire de l'Inuk qui secourut une sirène échouée et reçut en récompense un fusil, une machine à coudre et un grammophone... (cf. la sculpture p. 80).

36. Ils mangèrent des oeufs couvés de huart et moururent empoisonnés. Le huart est un oiseau que l'on croit doué de grands pouvoirs surnaturels comme l'illustre son rôle dans le mythe du fils aveugle qui recouvra la vue grâce à des huarts.

ᓴᓪᓗ ᐅᓂᒃᑐᓄ ᑕᓪᓕ ᐊᔪᓂᐅ ᓄᓇᖏᑦ ᓴᓪᓗᒍ ᓴᓐ ᐱᓕᓐ ᐊᓂᓕᕆᓂᖅᓴᓐ ᓴᓐᓂᐊᓕᒥ ᓂᕆᑎᓂᓕᓐ ᑐᑭᓯᐊᓂᖅ
ᐊᓂᓕᓂᓐ ᐊᓂᒥᒥ ᓄᐃᓂᓗᒃ ᓄᔪᓂᑎᑦᓴᓐ ᑎᑭᓐᓄᑦᓯᐊᓂᖅᓴᓐ ᓄᐃᑕᒪ ᑕᓪᓕᐊᓪᓚ ᑕᑯᑎᐃᓚᓐ ᐱᓱᓂᑦᑐᓐᓄᑦ 4
ᖃᐅᒪ ᐅᐃᒪᑕ ᑭᓐᓇᐊᓂᑕᐱᓐᓂᒃ ᐃᓄ ᑐᒥᓂᑎᑦᓂᒪᖃᑎᓐᓄᔪᑦ ᑐᖅᑕᒃ ᐊᔪᓂᒥᒃ ᑎᓐ ᐃᓚᓂᓐ ᑭᒥᒃᑐᓐ ᐃᑕᒥᓐ
ᐃᓄᓐᓄᔪᑦ ᐃᓄᐊ ᐃᓄᐊ ᑭᒥᐅᔪᓂᓐ ᑐᒥᒥ ᐊᔪᓂᓐ ᑐᖅᑕᓂᒃ ᔪᓂ ᑐᖃᒥᐅ ᑕᒪᒥ ᐃᑕᒪᒥ ᑭᒥᐅ ᐃᓄᐊ
ᐊᒐᓄ ᐊᒪᑭ ᐃᑕᒪᑕ ᐃᓄᐊ ᑐᖅᑕᒃ ᔪᓂ ᐃᔪᓂᓕᒥᐅ ᐅᑎᔪᑐᐃᓄᓂᐅᔪᓂᓐ ᐊᒪᑭᑭᑐᓐᓄᑦ ᓄᐃᓕᓐ
ᑌᒪ ᐃᔪᒪᓕᒥᒥ ᐅᑎᔪᓂᑐᓐᓄᓐ ᑕᓓ ᐅᓂᒃᑐᓄ ᐃᔪᐊ

Dessin de Davidialuk:

Nuvalingaq voit disparaître sa mère Qinngataaq métamorphosée en loup...

28

L'une d'entre elles si fit un jour arracher un bras alors qu'elle était à la pêche. Davidialuk la connut dans sa vieillesse[37]. Une autre femme Imialuapik fut attaquée près de Sungaqsuvik par un ours blanc et dévorée; on retrouva son corps dont la peau avait été enlevée par l'ours et la graisse mangée.

L'enfance de Davidialuk fut une quotidienne confrontation avec la naissance de la vie, avec la maladie et avec la mort. Il apprit très jeune toutes les nuances de la faim et du froid, de la peur et aussi de la joie. La vie était une continuelle tension pour survivre et pour reproduire ce que le passé avait légué aux Inuit. Et la parole était avec la vie l'instrument de cette reproduction culturelle et sociale. Jusqu'en 1921, avant le nouveau grand développement du capitalisme marchand dans le nord et la compétition aiguë des compagnies rivales qui se traduisit cette année-là par l'installation de la Compagnie de la Baie d'Hudson à Inujjuaq (Port Harrison) à côté de Revillon et celle des deux Compagnies à Kangiqsujaq (le vieux Povungnituk), la jeunesse de Davidi fut consacrée à l'apprentissage de l'environnement naturel et de l'environnement social.

Il apprit les relations qu'il devait entretenir avec chacun; il apprit à distinguer puis à contrôler ses gestes, ses paroles et ses conduites; il apprit aussi le rôle qu'il devrait normalement jouer plus tard comme producteur de gibier et père de famille. Cet apprentissage se fit sous l'oeil vigilant de son grand-père et de ses parents et sous le contrôle de son «*Sanaji*» (celui qui l'avait fabriqué) Aullaluk, celui qui après sa naissance lui avait offert son premier vêtement. Suivant la coutume des Inuit Aullaluk était en quelque sorte devenu son guide, son père culturel. On l'avertissait de chaque première performance de l'enfant, on le récompensait pour chaque première production. Il recevait la meilleure part de chacun de ses premiers gibiers. En contrepartie Aullaluk l'encourageait et le célébrait dans le groupe[38].

Quand Davidi allait rendre visite à son Sanaji et que celui-ci recevait un cadeau pour une des premières performances de l'enfant, il lui disait: «Frappe-moi». Davidi devait obéir et l'homme s'écroulait alors sur la plateforme, comme un gibier atteint de plein fouet... Ainsi l'enfant serait-il plus tard un heureux chasseur.

Lorsqu'il apporta sa première morue à son Sanaji, ce dernier s'écria «Venez voir, il a tué une baleine blanche!» et il invita ses compagnons de camp à venir partager l'animal comme s'il s'agissait vraiment d'une baleine blanche. Comme dans les mythes où l'orphelin devient géant à l'aide des esprits, pour se venger de ceux qui l'on maltraité, l'enfant était ainsi grandi, surévalué, hissé symboliquement au statut d'adulte pour que plus tard il aime partager ses prises avec le groupe des adultes qui le célébrait aujourd'hui.

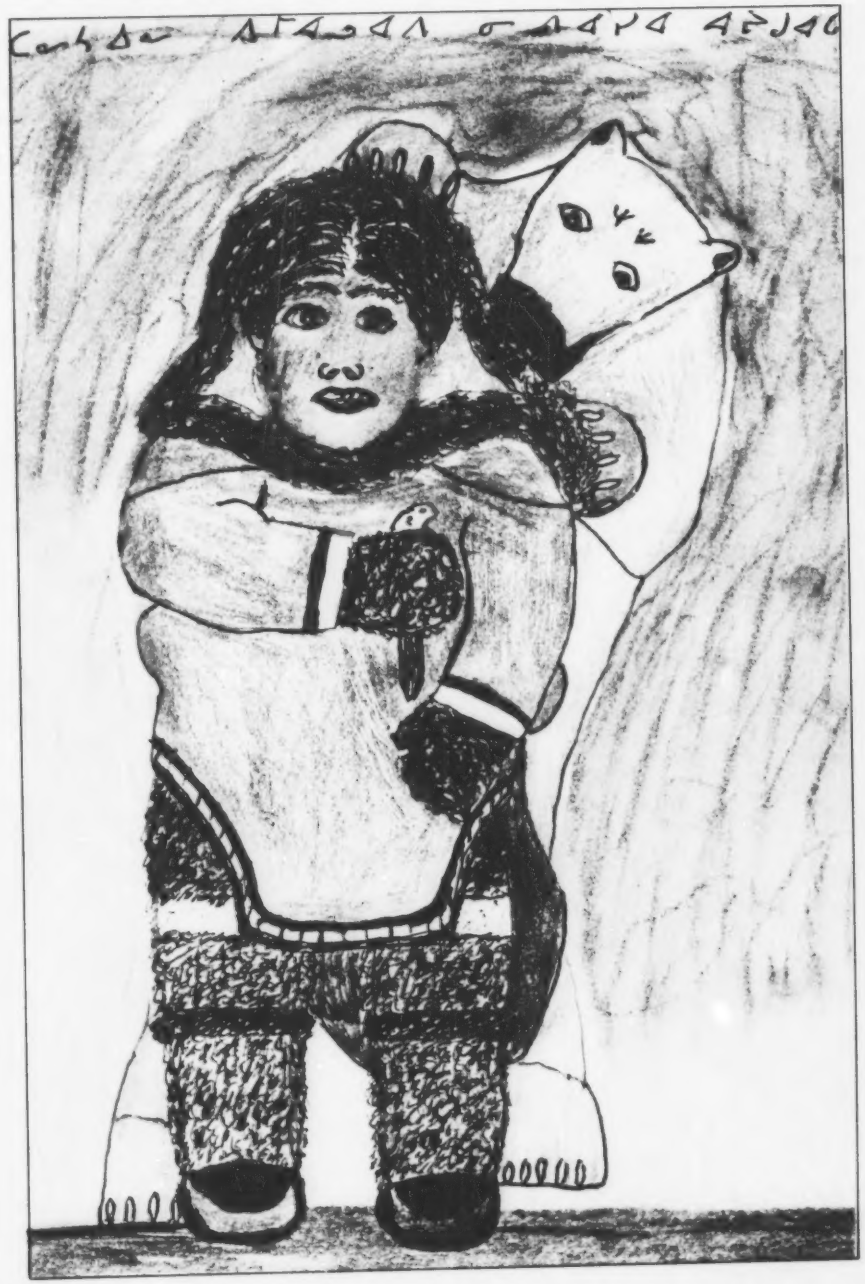
À partir de 1921 Davidi découvrit le monde des Blancs, du moins celui qui filtrait à travers l'exemple des commerçants, puis des missionnaires, des policiers et puis plus tard de tous les autres. Ce monde qui pendant longtemps l'écrasa par sa rationalité, sa technicité, sa compétitivité. Il apprit en même temps à évaluer la vie à travers la mort de ses proches. Il découvrit la réalité sociale qui l'entourait, autrement que par des récits ou des mythes. Coup sur coup la mort frappa sa famille. D'abord son cousin Ipiksauti qui se tua accidentellement en allant à la trappe. Puis Arnataaq, sa grande-mère maternelle, Pamiuqtuq, Aupaluttaq et Sanguviaq ses oncles et tante maternels. Amittuq disparut un jour lui aussi entraîné par les glaces de dérives jusque près des îles Arviliit quinze ans après la première grande dérive... une fois encore la chance lui sourit et il parvint, épuisé, à regagner le continent.

37. cf. la sculpture p. 91.

38. Cette relation était très importante dans la culture traditionnelle des Inuit; l'accoucheur ou l'accoucheuse étaient véritablement considérés comme les représentants de la collectivité auprès de l'enfant qui devait leur donner toutes sortes de prestations, à chaque étape importante de sa vie. Dans la région de Puvirnituuq le rôle qui ailleurs était dévolu à l'accoucheur revenait à la personne choisie pour donner au nouveau-né ses premiers vêtements.

Dessin de Davidialuk

Imialuk attaquée par un ours blanc.



On se mit aussi à nouveau à parler de religion et un an avant qu'un missionnaire anglican ne vienne s'installer en permanence à Inujjuaq, Taqqiq fit des rêves étranges. Elles convoqua tous les Inuit de la région dans son camp de Tikirarjuaq près de la Kuugaaluk. Davidi y passa avec sa famille. On les fit prier et on leur dit toutes sortes de choses étranges[39].

Un peu plus tard on apprit la mort de Natsingajaq près de Qikiqtajuaq (Cap Smith), fusillé par ses frères parce qu'il était devenu dangereux. C'est alors que mourut Alasuaq, grand-père et homonyme de Davidi, malade des poumons. Ce fut un des premiers grands chocs pour le jeune homme, qui commençait son deuxième grand apprentissage, celui de la mobilité, du contrôle des moyens de transport, traîneau et qajaq essentiels à tout chasseur.

C'était la condition pour accéder au statut d'adulte, pour avoir accès au mariage, pour être inséré dans la catégorie des producteurs. Cette mobilité allait ouvrir un monde nouveau de connaissances, celui de l'espace physique avec ses catégories, ses contraintes, ses possibilités et son histoire inscrite dans les toponymes. Celui de l'espace culturel aussi où l'individu livré à lui-même n'a plus d'autres frontières que celles de sa culture et de son imaginaire individuel.

Son grand homonyme était mort, le jeune homme héritait de son identité, de son savoir, de sa capacité productive et reproductive, c'était une lourde responsabilité, Davidi allait avoir besoin de toute la puissane de ce lien symbolique pour surmonter les années difficiles qui l'attendaient. De mauvaises nouvelles venaient encore du Nord: les Pujjunarmiut (habitants de l'île Mansel) ces lointains cousins de Davidi venaient d'assassiner Usuarjuk, fils d'Alamaq l'un des derniers grands chamanes du nord, mari de Silaqqiq née presqu'en même temps que Davidi, sur les îles Arviliit[40]. C'était les parents de Silaqqiq qui avaient accueilli les rescapés de la banquise, Quiksaq et Qinnuajuaq. La Police Montée était au Cap Wolstenholme pour enquêter.

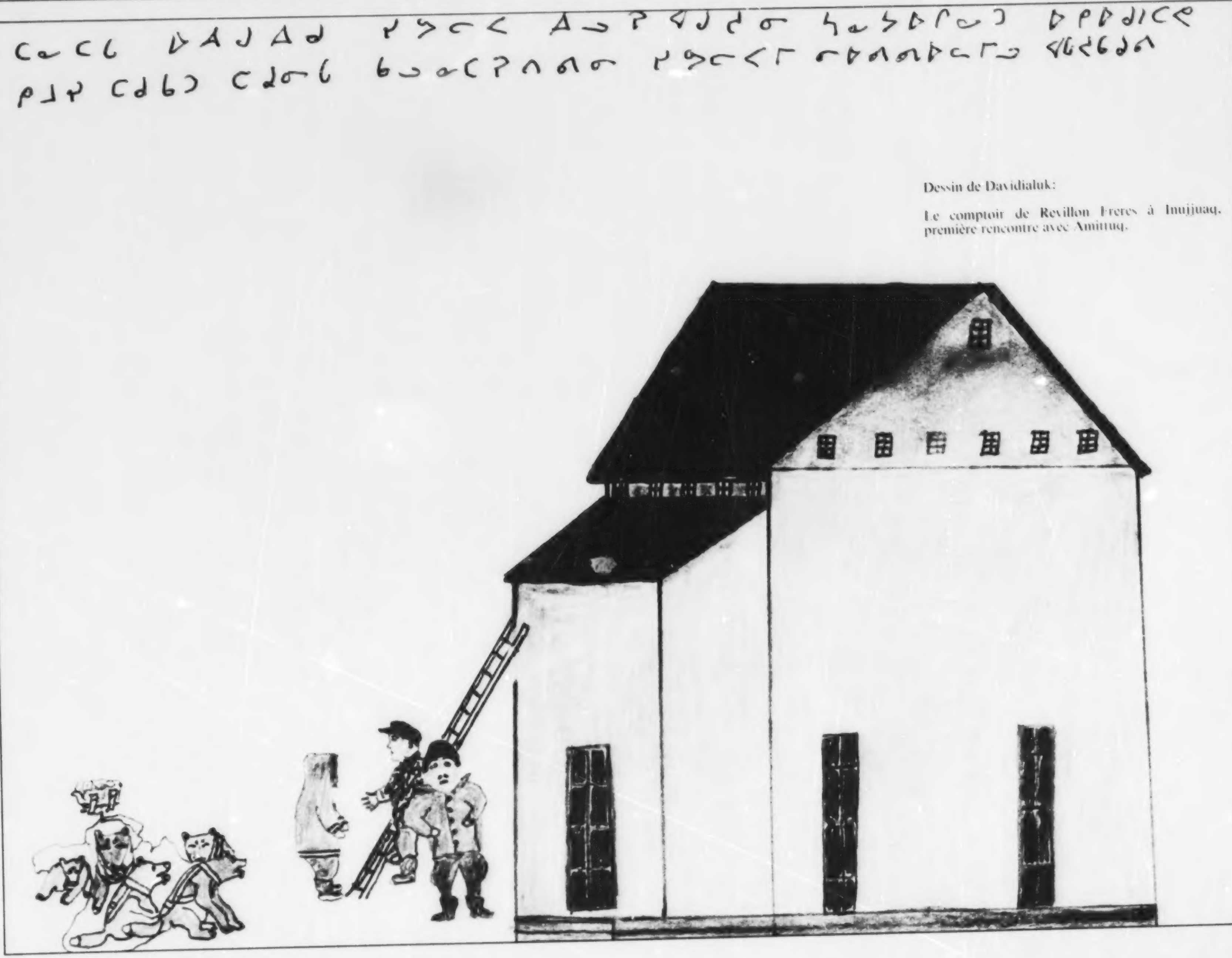
Une certaine nervosité se développait aussi dans les comptoirs marchands, les affaires étaient mauvaises. Les prix des fourrures baissaient de saison en saison, le caribou se faisait de plus en plus rare, le gibier marin lui aussi diminuait... et voilà qu'en 1936 la grande nouvelle se répand d'un camp à l'autre, les Français s'en vont, la Compagnie Revillon a perdu la partie au profit de sa concurrente, la Compagnie de la Baie d'Hudson... On prétend même que cette dernière va fermer plusieurs de ses magasins[41].

Les Inuit commencent à avoir faim, à manquer de munitions faute de crédit pour en acheter; à manquer de chiens faute de pouvoir les nourrir... dénués des moyens de transport, car il faut des peaux de phoque pour recouvrir un qajaq, ils marchent de plus en plus... leur résistance diminue, ... des épidémie font des hécatombes. Putuguq, l'oncle de Davidi meurt à Pattaviik, suivi de peu par Amittuq le père de Davidi qui est plus seul que jamais, avec sa mère et son jeune frère... Il hérite de son père la carcasse d'un qajaq qu'il va faire recouvrir en une seule journée, suivant la coutume, afin que par la suite, à chaque jour de chasse il rapporte du gibier; mais même les vieux charmes n'ont plus d'effet.

39. À la suite des premiers essais d'évangélisation dans le Québec arctique des Inuit se chargèrent de répandre le christianisme dans les régions les plus spetentrionnales; il s'en suivit un développement spectaculaire de syncrétismes et même, dans les périodes de crise, des mouvements de messianisme qui n'épargnèrent aucune région.

40. Silaqqiq et son mari sont les parents de Qinnuajuaq, la jeune et célèbre artiste de Cap Dorset.

41. Dès la fin de la guerre 14-18, en fait, la Compagnie Révillon avait subie de fortes pressions politiques pour céder à sa rivale, la Compagnie de la Baie d'Hudson, sa filiale canadienne. La transaction s'effectua vers 1926, mais elle resta plus ou moins secrète ce qui fait que sur le terrain la clientèle inuit fut encore longtemps abusée, jusqu'en 1936, date à laquelle elle apprit la fermeture pure et simple des magasin de Révilion.



Dessin de Davidialuk:

Le comptoir de Revillon Freres à Inujjuaq, première rencontre avec Amittuq.

Au loin les Blancs ont recommencé à se faire la guerre, à s'entre-tuer. Plus près un nouveau gérant du magasin Nuvvusiaraaluk est d'une extrême dureté avec les Inuit refusant toute aide aux affamés, à ceux qui n'apportent pas de peaux de renard; la concurrence ayant disparu, le capitalisme marchand se montre sous son vrai jour. Le jeune frère de Davidi meurt d'inanition en cherchant à se rendre à pied au magasin. Le moral est au plus bas, la force physique aussi. Davidi a pris femme dans ces temps difficiles, il a épousé la fille d'Aqsapaaq le vieux compagnon de camp. Elle est veuve d'un premier mari..., sa famille est originaire de Qikiqtait (îles Belcher) où un grand trouble règne à nouveau. On dit que Dieu le Père y est apparu sous les traits d'un Inuk, Jésus aussi et Marie et d'autres... des conflits sont survenus entre croyants et non-croyants au nouveau Messie et des morts encore... on en dénombrera neuf... La police intervient mais trop tard. Et dans presque chaque village des groupes inuit désemparés par la trahison des hommes blancs et par la rupture de l'équilibre écologique, cherchent à se réinventer une raison de vivre, à se recréer une idéologie à leur mesure[42].

À Milliit une femme commence à son tour à prophétiser aux gens qui accourent de partout pour l'écouter: elle a le don de clairvoyance et dit à chacun ses fautes cachées. Elle annonce le retour de Jésus pour un jour de beau temps, vers le mois de juin à la débâcle des glaces... Elle incite les célibataires à se marier et l'on construit un grand iglou de cérémonie pour danser et prier...[43]. C'est alors qu'un catéchiste inuit, puis le pasteur anglican, et enfin la Police Montée viennent menacer la prophétesse de déportation dans le Sud... Les familles se dispersent et retournent dans leurs camps respectifs.

Aqsapaaq disparaît à son tour mais ce deuil marque la fin des épreuves. Davidi et Maina sa femme ont leur premier enfant vivant, une fille, après deux garçons morts en bas âge. Puis Aqpatuq la mère de Davidi est demandée en mariage par Qinnuajuaq veuf lui aussi... elle acquiesce. On apprend aussi que le gouvernement va distribuer chaque mois des secours aux familles avec enfants. Par ailleurs, un Blanc est passé dans la région incitant les Inuit à sculpter la stéalite[44].

Une nouvelle ère commence en 1947 avec les allocations familiales et en 1951 avec le déménagement du magasin sur un nouveau site. De Qinnuajuaq son beau-père, Davidi recueillit de nouveaux récits qui vinrent enrichir les connaissances qu'il avait déjà et, s'essayant dans la sculpture, il manifesta un talent qui fut très vite apprécié. Davidi avait un goût inné pour les légendes, pour les mythes, l'imaginaire et l'insolite. Il fit ses premières sculptures dans du bois, de l'ivoire et de vieux morceaux de lampe à l'huile, son talent se révélant de plus en plus, au rythme des saisons et de ses productions.

Il se mit à chercher les pierres qu'il désirait sculpter sans jamais pour autant s'arrêter de chasser ou de pêcher. L'École du Blanc avait pris le relais de la tradition orale; missionnaires, instituteurs, médecins et policiers encadraient maintenant la vie, les activités et les croyances des Inuit. Et par un mystérieux retour des choses cet orphelin de la culture inuit, cet enfant inadapté de la culture des Blancs, allait fixer dans la pierre les récits, les pensées et les rêves qui avaient bercé son enfance et la première partie de sa vie d'«Inuk libre». Son immense talent allait lui faire produire une des oeuvres les plus remarquales et les plus remarquées de l'art inuit contemporain: c'est la revanche de la parole, non la parole légère des sans-crédit qui le faisait chasser des magasins des Blancs dans les années dures. Mais la parole lourde de sens et fixée à tout jamais dans la pierre, léguée par une tradition millénaire.[45].

42. Il est frappant de constater que les épisodes les plus dramatiques des mouvements de messianisme sont survenus dans des moments de grandes difficultés économiques; la foi au surnaturel comme recours ultime pour trouver une solution au problèmes de survie semble être en liaison directe avec les croyances traditionnelles des Inuit.

43. Le *qaggiq* ou iglou cérémoniel était en usage dans certaines régions du Québec arctique jusque vers les années 1910. Il servait au chamane pour réaliser ses performances publiques et à la collectivité pour célébrer les importantes fêtes solsticielles.

44. D'après la description de Davidi nous pensons qu'il pouvait s'agir de l'ethnologue français Jean Michéa qui accompagna l'expédition de Jacques Rousseau dans l'intérieur du Québec arctique en 1947. J. Houston quelque temps après devait être le premier promoteur officiel de l'art Inuit contemporain.

45. La préhistoire du Québec arctique est encore très mal connue mais les fouilles archéologiques attestent une présence humaine sur les côtes et les îles arctiques qui remonte à plusieurs milliers d'années. La culture dite de Thulé qui semble être la plus proche de celle des Inuit de l'époque historique y a laissé des traces depuis le quatorzième siècle au moins.

Tableau généalogique A

La descendance de Davidialuk et de Maina sa femme.

Données recueillies à Povungnituk en 1969 par L.J. Dorais

informateur: **Davidialuk Alasuaq.**

Explication des symboles

- femme
- homme
- lien de frère ou soeur
- lien de filiation
- décès avant 1969
- ordre de naissance
- ordre des alliances
- enfant donné en adoption
- alliance rompue

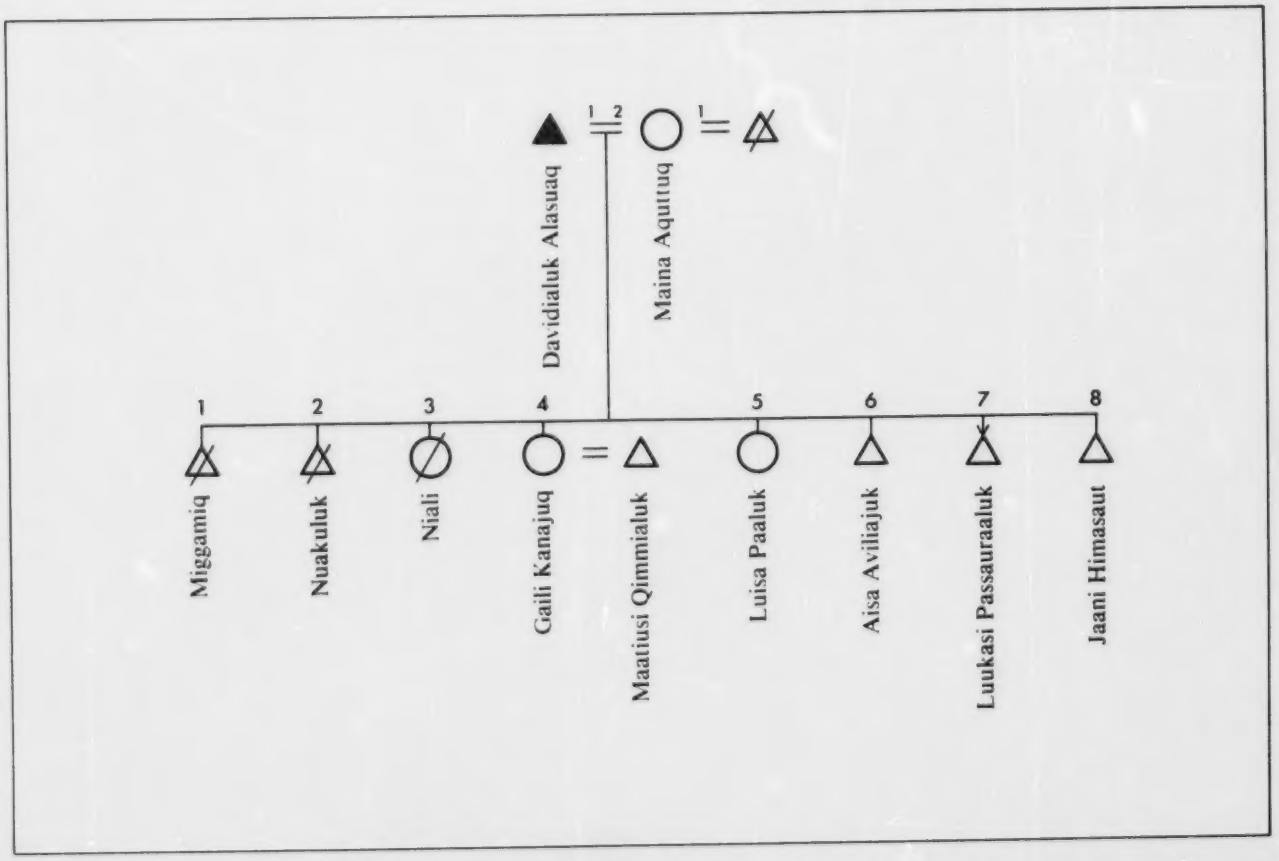


Tableau généalogique B

Les frères et soeurs de Davidialuk

Données recueillies à Povungnituk en 1969 par L.J. Dorais

informateur: Davidialuk Alasuaq.

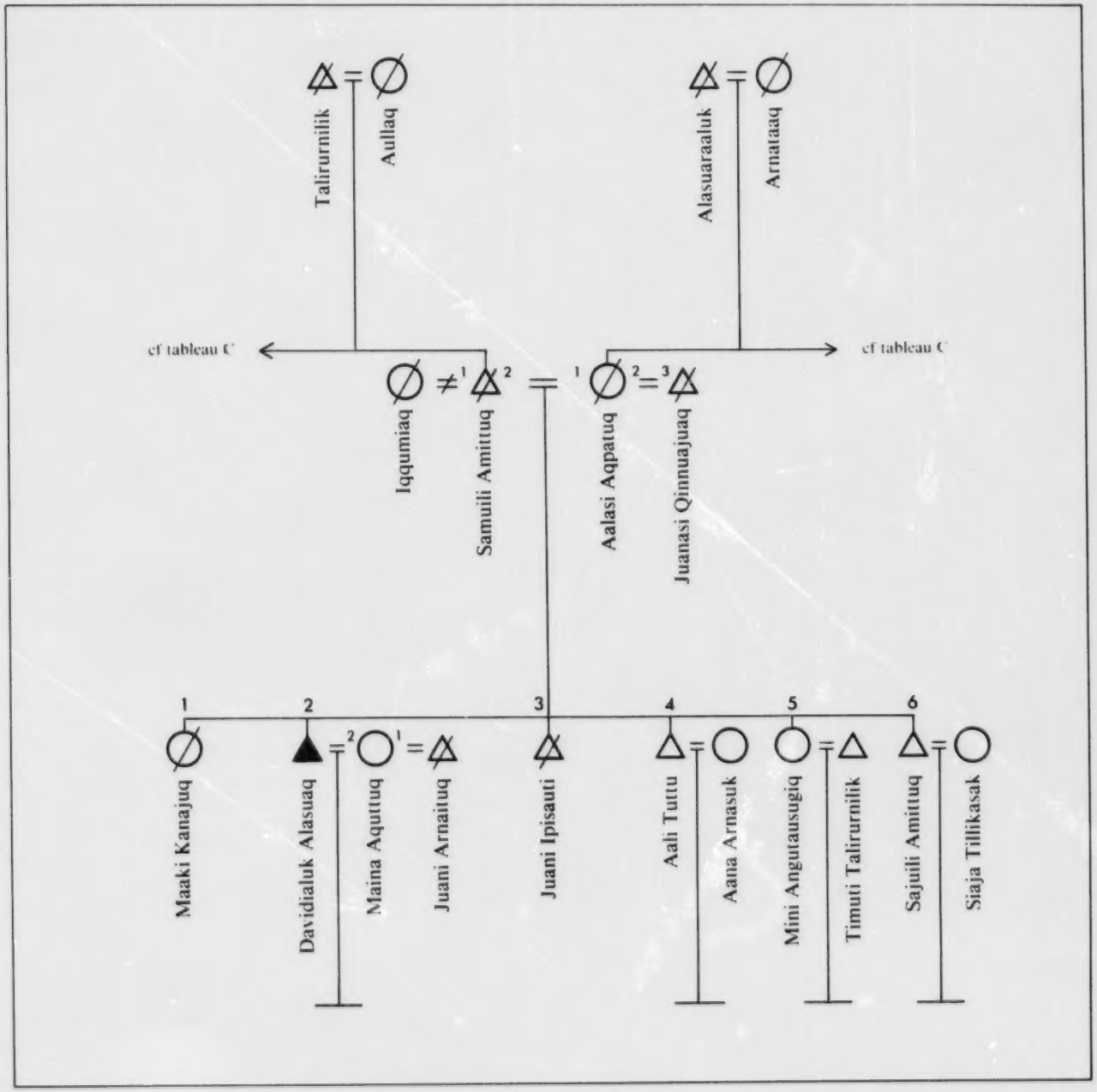
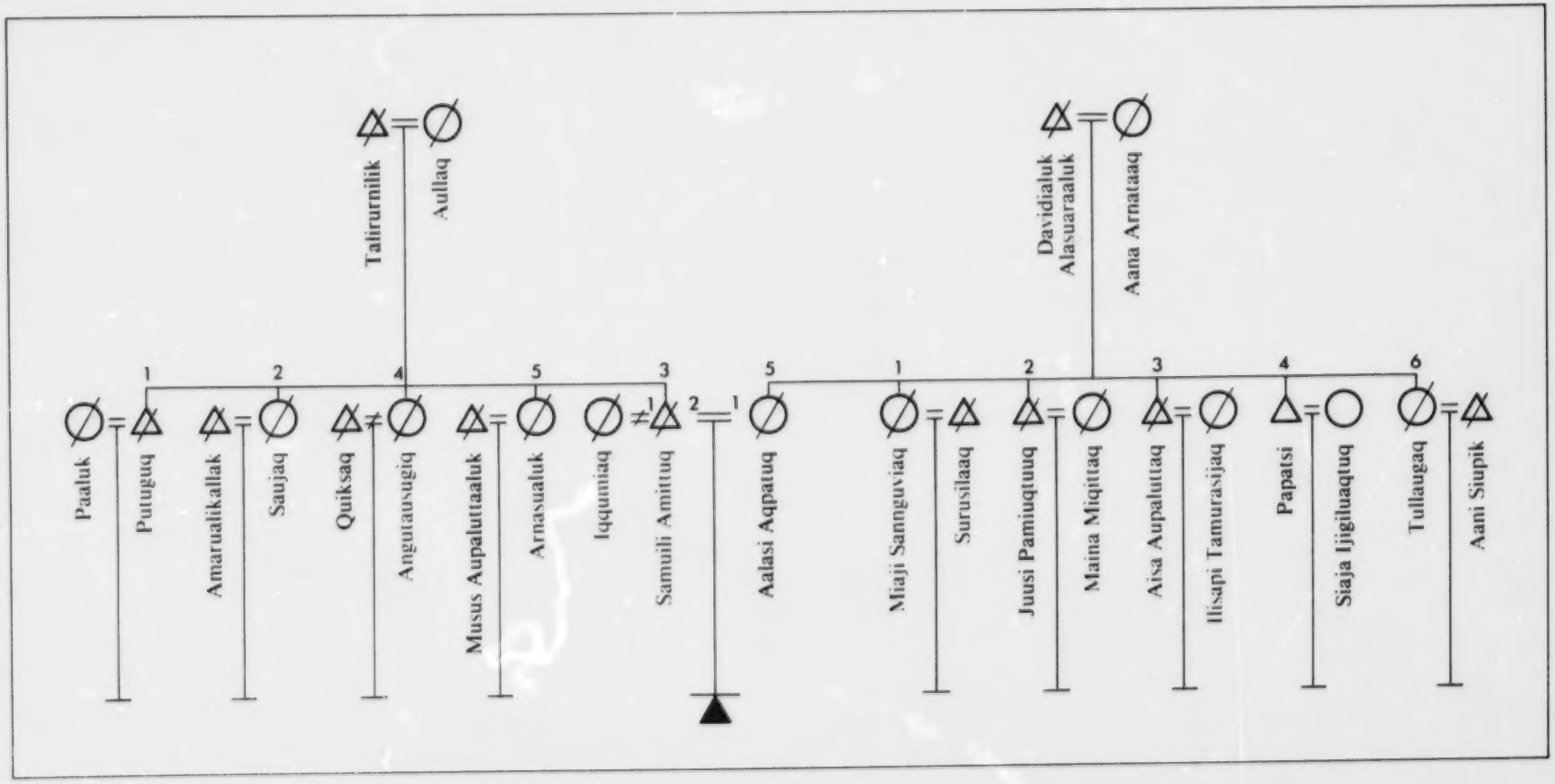


Tableau généalogique C

La parenté paternelle et maternelle de Davidialuk Alasuaq.

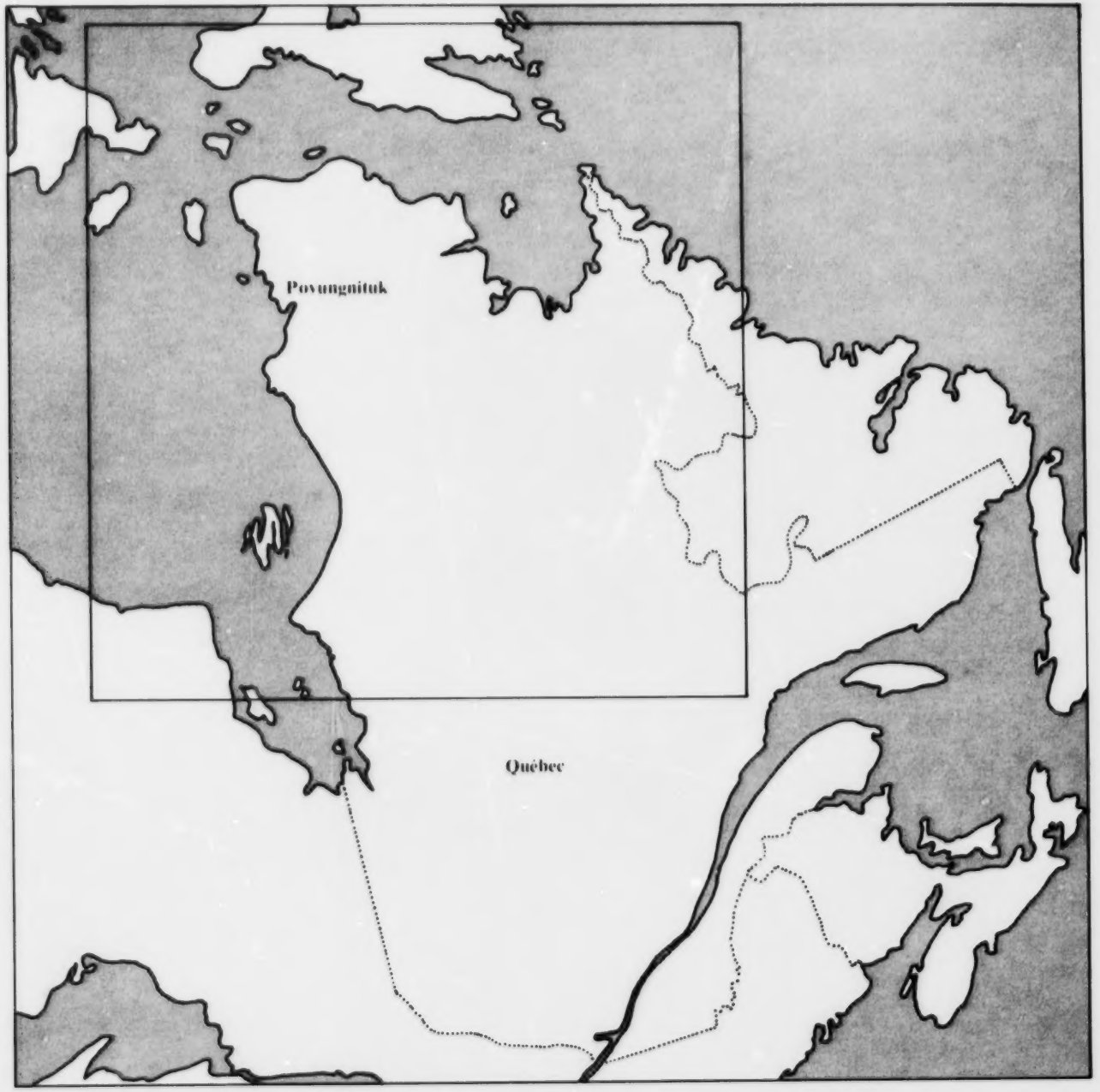
Données recueillies à Povungnituk en 1969 par L.J. Dorais

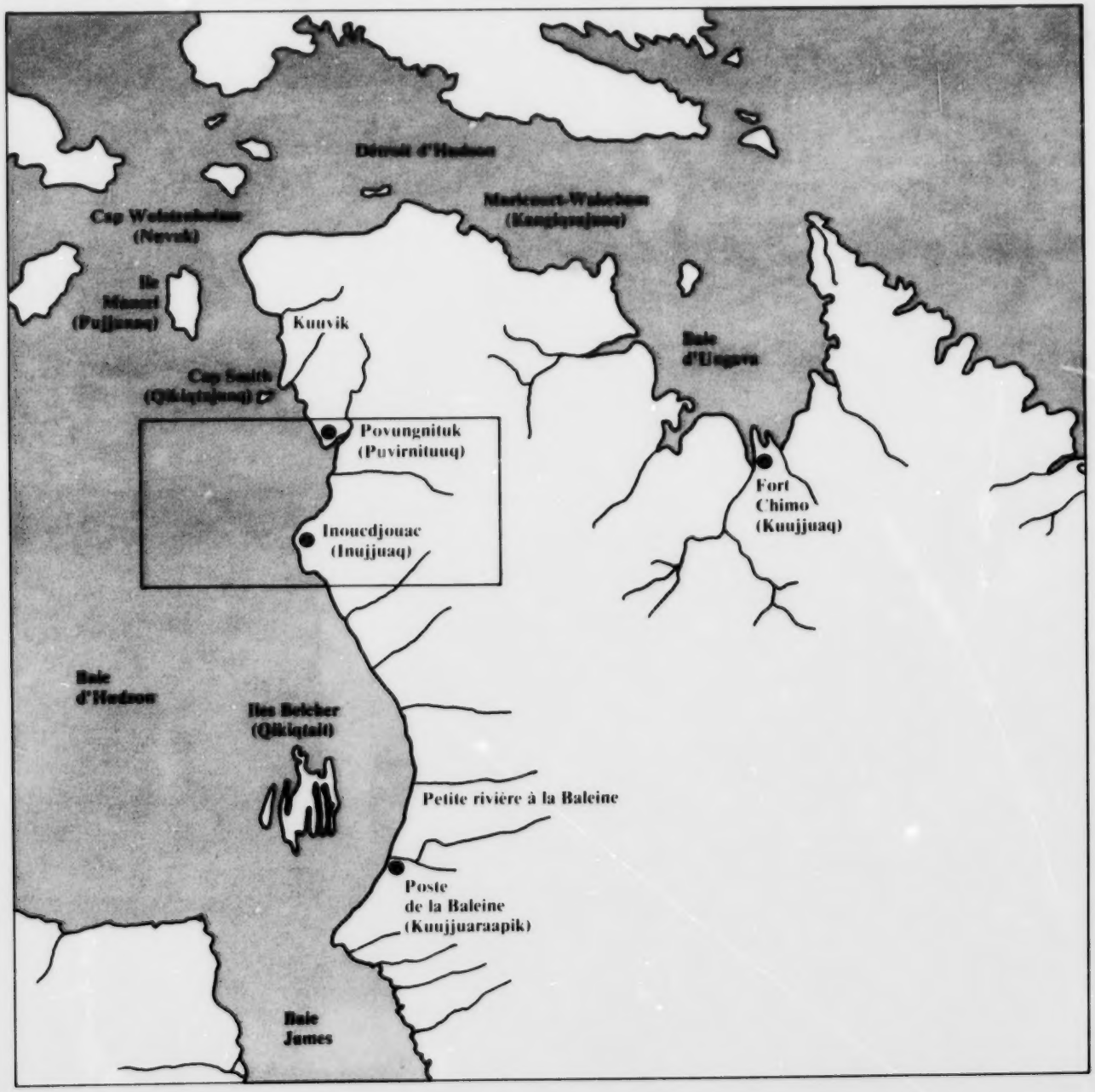
informateur: Davidialuk Alasuaq.



Le Québec

Le Québec arctique



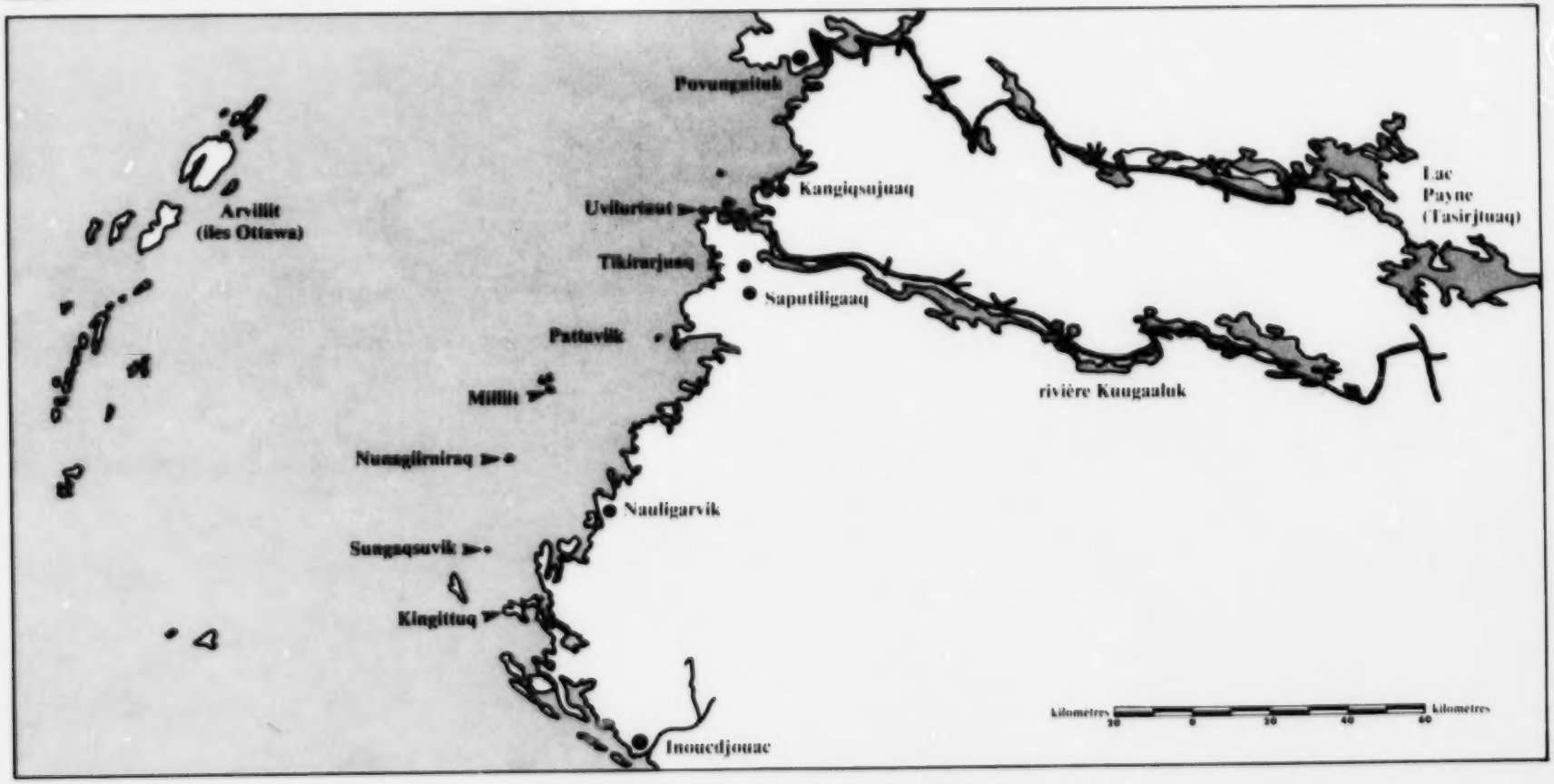


Povungnituk au Québec arctique

Territoire où vécut Davidialuk

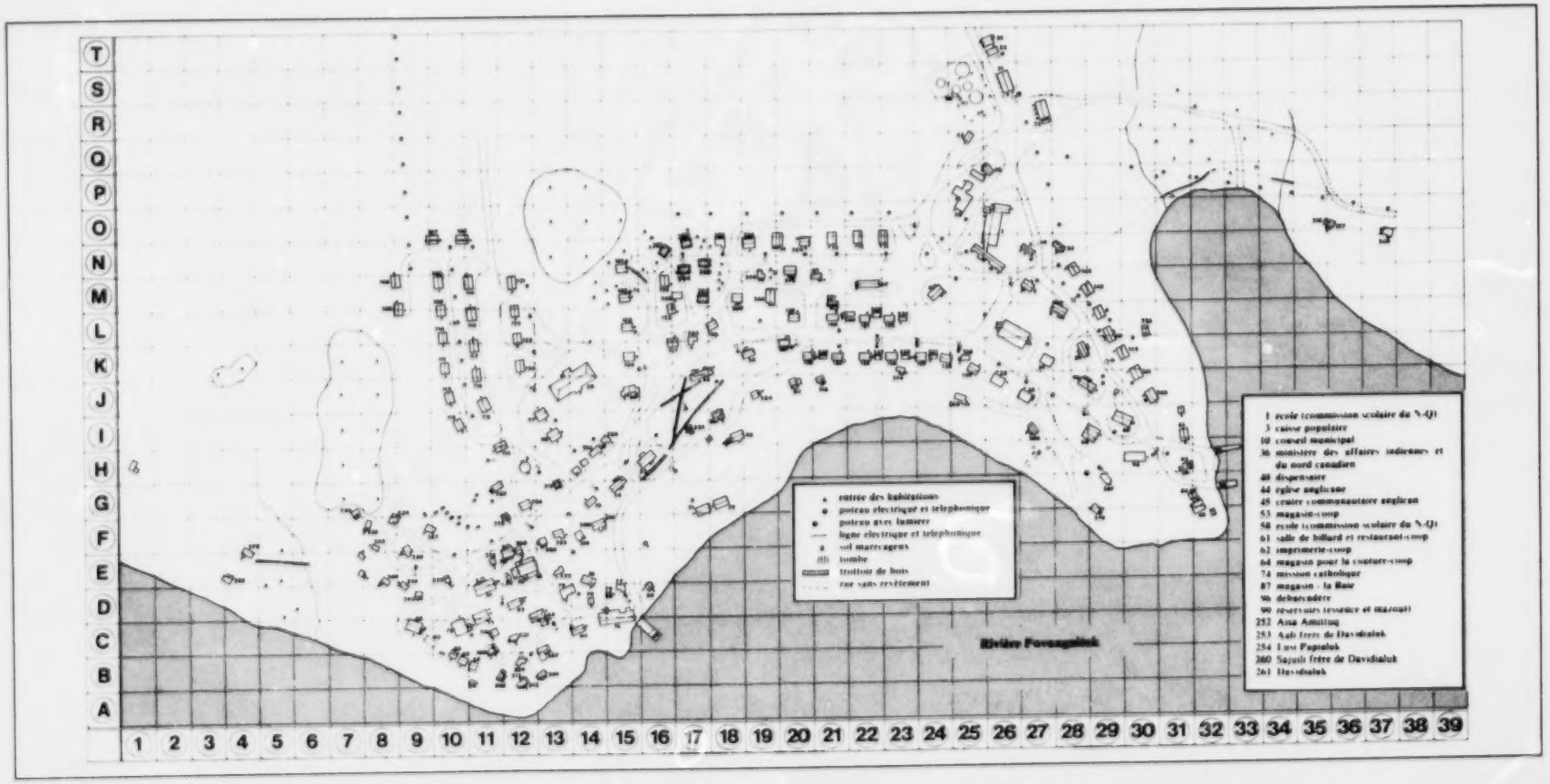
Povungnituk et le territoire où vécut Davidialuk

Itinéraire de chasse au caribou



Povungnituk

extrait de: Projet Nunaturliq, rapport de la phase 1.
Association Inuksiukiit Katimajit, université Laval, 1973.



Chapitre 2

Histoire d'une sculpture: les Tunnituarruk ou Têtes volantes

Ce chapitre est basé sur les observations, dessins et photographies réalisées en 1974 par Richard Baillargeon à Povungnituk. Nous les avons entrecoupés de témoignages de Davidialuk lui-même, recueillis au cours de la même mission avec l'aide de Jimmy Mark qui en fit la première traduction anglaise.

Table des photographies

56 Vue générale de la carrière.

57 Quelques outils servant à l'extraction.
Dégagement du puits d'extraction.
Davidi teste la solidité d'un bloc de pierre.
Dégagement d'un bloc à la hachette.
Enfoncement du premier coin.

58 Blocs extraits de la carrière.
Transport de la pierre.

60 Épannelage de la pierre.
Taille du plan du dos de la sculpture.
Taille des plans antérieurs.
Hachette de taille.

61 Début du dégrossissage.
L'ujjiutiapik ou «petite hache».
Fin du dégrossissage.
L'ulimentiapiguluk ou «petite hachette».

62 L'ébauche des plans principaux.
L'ébauche des plans intermédiaires.
Râpes et limes utilisées pour le rendu du modelé.
Les burins fabriqués par Davidi.
Taille par percussion.
Égalisation manuelle des surfaces planes.

63 Première étape de la finition à la râpe.
Deuxième étape de la finition.
Troisième étape de la finition.
Fins ciseaux de finition.
Couteau à gratter.
Étape finale de la finition.
Étape finale de la finition (détail).

64 Abrasifs.
Polissage de la sculpture.

Table des illustrations

56 Carte des sites d'exploitation passée et actuelle de stéatite.

59 Plan d'aménagement de l'habitation de Davidialuk.

61 Détail de l'ujjiutiapik.
Détail de l'ulimantiapiguluk.

Pour mieux pénétrer dans la vie quotidienne du sculpteur nous avons voulu observer la chaîne de production d'une sculpture depuis le choix de la pierre jusqu'au polissage final. C'est ainsi qu'avec l'accord de Davidialuk, Richard Baillargeon observa les diverses étapes de la sculpture Tunnituarruk que nous avions commandée à Davidi en 1971. Il s'agit de têtes volantes, figures mythiques des Inuit du Québec arctique.

1. Choix de la pierre et extraction

Les connaissances qu'ont les Inuit de la stéatite, de sa localisation et de ses propriétés remontent à la préhistoire puisque déjà elle était utilisée pour les lampes et les marmites. À l'heure actuelle un certain nombre de carrières sont connues et utilisées dont plusieurs ont été découvertes récemment, à la suite de l'épuisement des anciennes carrières. Il n'est pas rare qu'à l'occasion de déplacements ou d'expéditions de chasse, les Inuit prospectent de nouveaux sites, mais laissons parler Davidialuk sur ce sujet:

«Au début, nous ne savions pas comment découvrir la stéatite mais maintenant nous sommes devenus experts. Nous avons appris et nous découvrons beaucoup de nouvelles carrières. Ce que nous recherchons en premier, ce sont des rochers bruns. La pierre brune est toujours le signe qu'il y a de la stéatite tout près. Pour découvrir les sites de stéatite, il faut rechercher les collines où la foudre est tombée. Quand la foudre est tombée sur un rocher et que celui-ci devient brun après avoir été brûlé par la foudre, c'est le signe qu'il y a de la stéatite. Peut-être que la stéatite attire la foudre car c'est seulement sur elle que l'on observe ce phénomène. C'est un fait que j'ai constaté. La foudre m'aide. Il n'y a que deux ans que j'ai découvert ce fait. Peut-être qu'il y a dans la stéatite quelque chose comme le quartz qui attire la foudre. J'ai d'ailleurs plusieurs fois vu la foudre frapper la stéatite...

Il n'y a pas d'appropriation personnelle des endroits où quelqu'un a trouvé de la stéatite. Quiconque veut aller chercher de la stéatite à un endroit précis peut y aller. C'est accessible à tout le monde et celui qui trouve un site en avertit les autres. Le site profite ainsi à tout le monde et tous les sculpteurs peuvent se rendre à cette carrière...

Il faut toujours creuser pour obtenir de la stéatite et la dégager du massif rocheux. Certains creusent selon leurs besoins mais ils peuvent aussi découper des blocs pour quelqu'un d'autre. Et si une autre personne se rend par la suite au même endroit elle peut s'approprier les blocs découpés qui restent. Parfois aussi la stéatite peut être vendue. Ainsi, quelqu'un qui n'a pas le moyen d'aller en extraire peut en acheter d'un autre ou de la coopérative.

Quelques groupes ont déjà été chercher de la stéatite en Peterhead, mais, je ne l'ai jamais fait moi-même; ils avaient un petit Peterhead et allaient assez loin au Nord pour chercher la pierre dont ils rapportaient une grande quantité à leur camp. Habituellement, il y en avait assez pour tous les gens du campement mais la provision de pierre à sculpter ne pouvait pas durer très longtemps car le Peterhead était petit...

Il y eut aussi quelques gros Peterhead et avec ceux-là, certains allèrent chercher des blocs de stéatite de dimension impressionnante. Ces blocs étaient d'ailleurs plutôt destinés à la gravure. Saali Sivuaraapik faisait de telles expéditions. Il reste encore quelques Peterhead mais on ne les emploie plus jamais pour aller chercher de la stéatite. C'était quand même bien ce temps où on allait chercher la pierre en bateau.

Les stocks que rapportaient ces expéditions duraient assez longtemps. La cargaison était vendue à la coop qui elle-même la revendait à ceux qui en voulaient. Mais il y eut beaucoup de problèmes avec cette sorte de transaction. Beaucoup de gens ne payaient pas; il fallait alors comptabiliser leurs dettes. Enfin une foule de petits problèmes. La pierre était vendue au poids comme on le fait encore...

Il y a encore quelques personnes qui vont vendre de la pierre à la coop et moi-même lorsque j'ai assez d'argent, j'achète ma pierre de la coop. Mais quand je n'en n'ai pas, je vais chercher moi-même ce dont j'ai besoin, comme c'est le cas actuellement. Ce n'est pas tout le temps comme ça. Le plus souvent, je ne paie pas comptant pour la pierre et la fais facturer à mon compte.

Il y a de grandes différences entre les diverses sortes de stéatite. Il y a une pierre à sculpter qui est très rare et que j'aimerais beaucoup sculpter. C'est la pierre verte. Sa couleur est belle, et la pierre est de bonne qualité, mais personne n'en a vraiment cherché parce qu'elle est très rare. Quand la pierre est foncée, elle est dure et difficile à sculpter, de même que la pierre qui contient du sable. On ne trouve du sable que dans la pierre dure. La pierre verte est très dure, mais c'est de la très bonne pierre parce qu'elle est douce. Cette pierre est sans impuretés. Elle fait partie de la catégorie des pierres dures qui sont habituellement foncées, alors que les pierres plus pâles sont des pierres tendres. Ce qui rend la pierre dure, ce sont les impuretés qui s'y trouvent comme le quartz et cela peut briser les outils. Lorsqu'on cherche de la stéatite et qu'elle est douce et poudreuse au toucher, cela veut dire que la pierre est tendre. Quand elle est ainsi, il n'y a pas de sable dedans.

Dans la stéatite, il peut y avoir aussi des noyaux de pierre plus durs que la stéatite, ce qui brise les outils. On trouve aussi du sable qui rend difficile le travail de la pierre. Enfin il faut surveiller le lieu précis où l'on creuse sur un site, car la stéatite est souvent de moindre qualité au centre du gisement.

Quand on voit qu'il y a d'autres sortes de pierres dans la stéatite, c'est un signe certain qu'il s'agit de pierre dure. De toute façon, on la creuse un peu afin de bien se rendre compte si elle est dure.

Il y a très souvent différentes qualités de pierre sur le même site; lorsque l'on trouve une pierre relativement dure qui recouvre une pierre tendre, on ne peut jamais dire avec précision où finit l'une et où commence l'autre. Elles sont parfois à des endroits différents et les couches ne se suivent pas. On peut déterminer aisément que l'on est dans la stéatite dure losque l'on voit apparaître des pierres de différentes natures: Comme du quartz ou d'autres. Il faut beaucoup d'attention pour trouver de la pierre tendre».

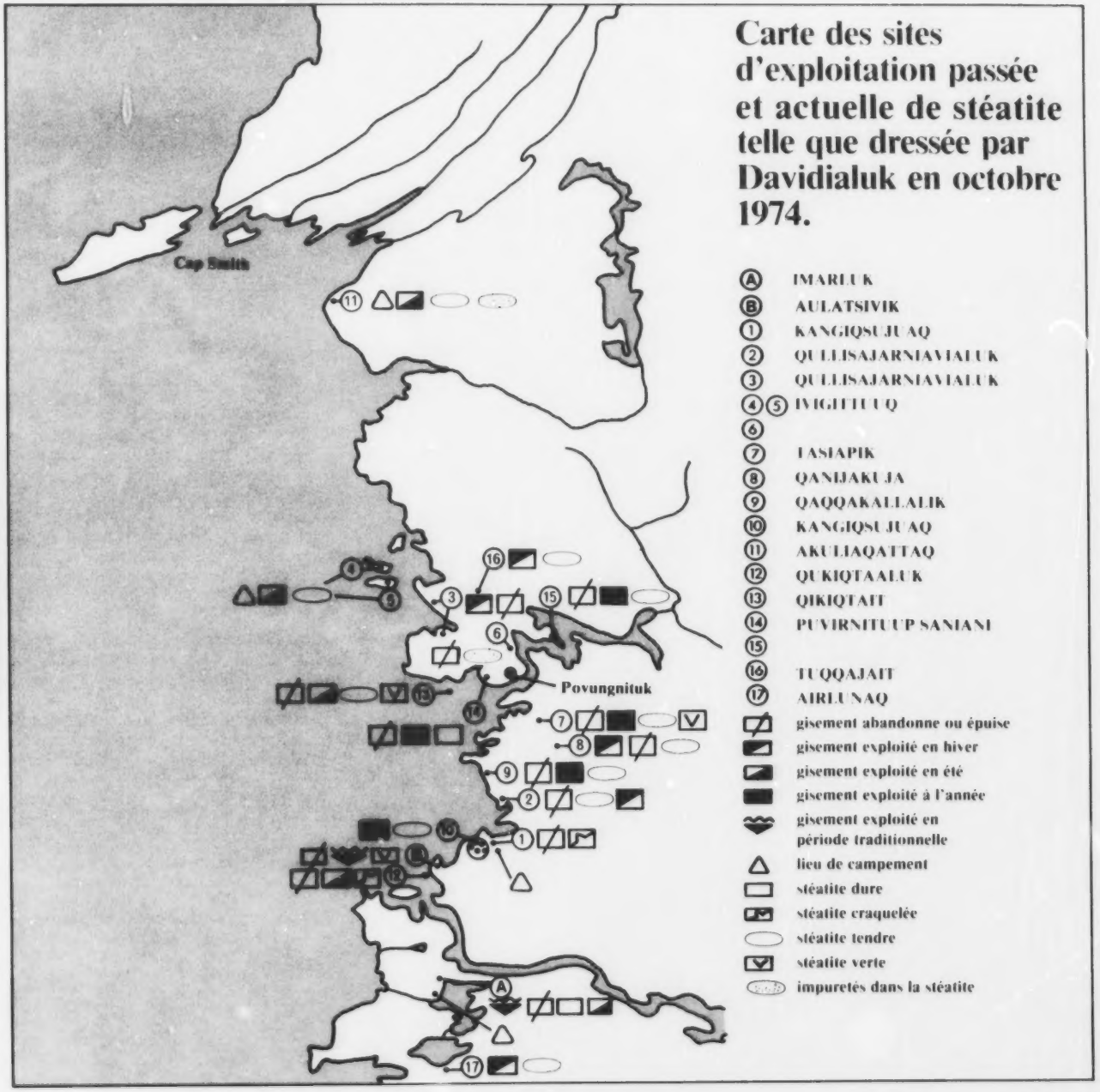
On comprend mieux à travers ces remarques de Davidialuk l'importance que revêt le choix d'un site et dans le site le choix de la pierre.

Nous décrirons maintenant les opérations d'extraction à partir des notes d'observation faites lors d'un voyage réalisé à l'été 1974 par Davidialuk et ses aides, à une carrière de pierre afin de rapporter des blocs de stéatite pour la sculpture projetée: Tunnituarruk.

La carrière d'où provient cette pierre (voir no 10 sur la carte des sites) est tout près de l'ancien poste de traite de Kangiqsujuaq (ancien Povungnituk). On y trouve plusieurs petites carrières toujours exploitées et on y découvre souvent de nouveaux sites. La pierre y est de très bonne qualité ce qui explique le choix de Davidialuk.

Vue générale de la carrière

Un autre facteur joua en faveur de ce choix: c'est la relative proximité du village de Povungnituk (trois heures de canot à moteur). Lorsque la possibilité leur en est offerte, les Inuit aiment en général revenir à leur point de départ la même journée quand leurs activités de production leur imposent des voyages. Parfois cependant, les voyages d'extraction s'échelonnent sur plusieurs jours surtout s'ils se combinent avec des activités de chasse et pêche.



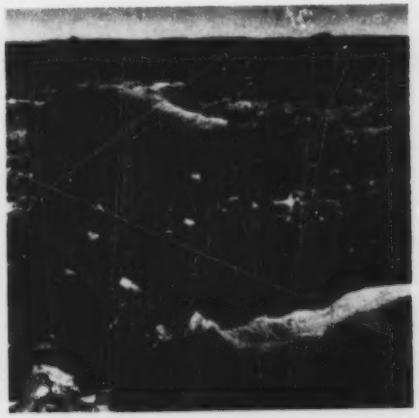
Carte des sites d'exploitation passée et actuelle de stéatite telle que dressée par Davidialuk en octobre 1974.

Ⓐ IMARLUK
Ⓑ AULATSIVIK
① KANGIQSUJUAQ
② QULLISAJARNIAVIALUK
③ QULLISAJARNIAVIALUK
④ ⑤ IVIGITTUUQ
⑥
⑦ TASIAPIK
⑧ QANIJAKUJA
⑨ QAQQAKALLALIK
⑩ KANGIQSUJUAQ
⑪ AKULIAQATTAQ
⑫ QUKIQTAALUK
⑬ QIKIQTAIT
⑭ PUVIRNITUUP SANIANI
⑮
⑯ TUQQAJAIT
⑰ AIRLUNAQ

gisement abandonne ou épuise
gisement exploité en hiver
gisement exploité en été
gisement exploité à l'année
gisement exploité en période traditionnelle
lieu de campement
stéatite dure
stéatite craquelée
stéatite tendre
stéatite verte
impuretés dans la stéatite

Quelques outils servant à l'extraction

Dégagement du puits d'extraction



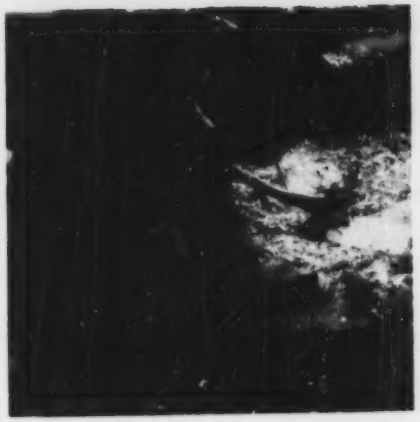
Enfoncement du premier coin (un fer de hache)

Le départ en canot eut lieu un matin vers 9 heures; Il y avait Davidialuk, son fils Aisa, son beau-frère Timuti, son neveu Alasuaq et un jeune aide. On se rendit à un point de la côte qui est à dix minutes de marche de la carrière. Rien ne distingue le site si ce n'est quelques outils traînant sur le sol, et un trou béant dans le roc. Tout autour de ce rocher, la mousse avait été dégagée découvrant ainsi la veine de stéatite. La carrière semble assez riche puisque le filon avait à l'époque deux à trois cents pieds. Il avait été découvert par Aisa au cours du même été (1974); sa pierre, très peu fissurée, avait la qualité requise.

Les outils utilisés pour l'extraction sont pour la plupart de fabrication artisanale: avec de vieux fers de hache et une lame de ciseau à glace servant de coin on fend les blocs, et avec des haches emmanchées on les dégage de la veine et on les taille grossièrement; avec un manche de ciseau à glace on improvise un levier pour certaines opérations, et une pelle ronde sert à dégager la terre qui recouvre la pierre, ou à vider l'eau qui s'est accumulée dans le trou d'extraction. On utilise une masse pour enfoncer les coins dans la pierre, et de vieilles limes, ainsi que de vieux ciseaux à bois pour sortir les blocs du filon. Un puisoir fait d'une vieille boîte de conserve et la carabine 22 dont un chasseur ne se départit jamais complètaient l'équipement de Daviti.

Aussitôt arrivée, l'équipe se dirigea vers le trou, discutant quelque temps, afin de répartir les tâches et se mit au travail: Aisa et Alasuaq commencèrent à détacher des blocs dans la brèche, pendant que Timuti et Davidi s'affairaient alentour, cherchant les bonnes pierres à sculpter parmi celles qui étaient dégagées. Hache à la main, ils examinaient chaque pierre, en appliquant de légers coups de hache sur les fissures et les arêtes afin d'en tester la qualité. Quand la pierre est trop friable ou qu'elle est fêlée, elle se fend sous le coup; quand elle est de bonne qualité, seuls de petits éclats s'en détachent.

Timuti et Davidi s'arrêtent de temps à autre pour aller voir ce que font les jeunes, ils bavardent quelques instants avec eux puis repartent à la recherche de nouveaux blocs.



Davidi teste la solidité d'un bloc de pierre

Dégagement d'un bloc à la hachette

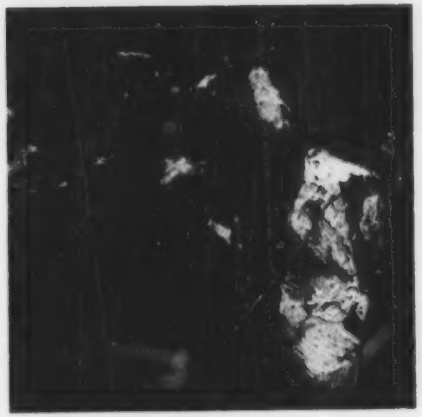
Aisa et Alasuaq se relayent de temps à autre car le travail de dégagement est fort harassant. Voici comment Davidialuk le décrit:

«Avec une grande hache, on circonscrit un bloc de stéatite sur le rocher, puis on le dégage et on le détache avec une masse et des coins».

Au fur et à mesure du déroulement de ces opérations, des fentes apparaissent dans la pierre et s'élargissent; elles déterminent les dimensions finales des biocs extraits.

Il faut compter de 30 à 45 minutes de travail continu pour dégager un bloc d'environ trente centimètres de côté. Après deux heures et demie de travail sur le site, les compagnons de Davidi avaient dégagé trois morceaux de cette taille. Mais le plus gros (40 cm de côté), se fendit en deux au moment où on le détacha.

Vers 16 heures, on arrêta l'extraction pour commencer le transport. Chacun aida à rassembler les pierres que l'on devait rapporter. Timuti et Davidi se confectionnèrent chacun un sac à dos avec un sac de jute et une lanière qu'ils passèrent sur leur poitrine; puis on plaça un bloc de pierre dans chacun des sacs. Le reste des pierres fut rassemblé en un tas compact sur le sommet duquel on plaça un gros galet afin d'en indiquer l'appropriation aux autres visiteurs. Davidi avait sur le dos une pierre de 30 à 40 kilos.



Blocs extraits de la carrière

Transport de la pierre

Aisa arriva le premier à l'embarcation, et revint en arrière pour aider son père qui était à peu près à la moitié du trajet.

On embarqua les pierres puis les passagers, et le canot démara, ramenant l'expédition au village où elle arriva vers 18 heures. À propos de l'extraction de la stéatite Davidialuk nous apporte les détails suivants:

«En hiver, la pierre est toujours plus fragile qu'en été. Lorsqu'on va aux carrières, il n'y a jamais plus de deux ou trois personnes qui peuvent travailler en même temps à l'extraction. Lorsqu'elles ont terminé, elles doivent partager les pierres entre tous les présents. C'est un spectacle amusant lorsqu'il y a beaucoup de gens. L'hiver, pendant que certains coupent la pierre, d'autres font un abri de neige, d'autres encore préparent du thé ou aiguisent les outils.

Il arrive que sans s'être concertés, beaucoup de gens se rencontrent sur un site. C'est alors qu'il faut se répartir les tâches. Tout le monde voudrait tailler de la pierre pour avoir chaud mais seules quelques personnes peuvent le faire en même temps. Ce n'est que lorsque tous les blocs ont été dégagés qu'on procède à leur distribution, les meilleurs en premier et les moins bons ensuite.

Certains jours, des carrières dégagées la veille sont recouvertes de neige le lendemain, ce qui oblige les hommes à pelleter pour atteindre la veine».

2. L'inspiration du sculpteur

Quand Davidialuk eut rassemblé les pierres dont il avait besoin il put alors donner libre cours à son imagination et à son talent pour la sculpture projetée; voici, selon lui, comment il procède habituellement pour trouver ses sujets:

«Je tire mes sujets des légendes mais aussi de certaines idées que je développe en détail et que j'élabore ici et là. Certains sujets de la vie courante peuvent me donner des idées qui seront très bonnes à représenter.

Je n'ai jamais eu comme source d'inspiration mes rêves parce que les rêves sont difficiles à concrétiser.

Quand j'ai terminé une sculpture et qu'il me reste de la pierre, je choisis de représenter une autre légende selon la forme de la pierre encore disponible.

Quand j'ai une idée, je prends une pierre qui se rapproche de cette idée. Quelquefois, il est difficile de faire «vivre» la pierre à cause de sa qualité. La plupart du temps, cela tient surtout à la pierre, et pas aux sujets que l'on veut représenter. Si l'on me demande de faire tel sujet, je le ferai indépendamment de ce qu'est la pierre. Mais si c'est une de mes idées, je vais sculpter selon la pierre.

Ceux qui ne sculptent pas de légendes ont beaucoup plus de facilité. Ils peuvent sculpter comme bon leur semble. Mais lorsqu'on sculpte une légende, il faut faire exactement ce que dit la légende. Ce que le personnage de la légende fait, il faut le reproduire. Il faut beaucoup plus de réflexion, ce qui rend le travail plus difficile.

Toutes mes sculptures ou à peu près toutes sont faites à partir de légendes. Sculpter des oiseaux ou des phoques est plus facile; on peut façonner les animaux dans n'importe quelle position. Dans le cas d'une légende, on peut la représenter de la façon que l'on souhaite mais il faut tout de même exécuter ce que dit la légende. D'autant plus que les oiseaux et les phoques n'ont pas la même valeur commerciale que les légendes. On m'a déjà suggéré d'écrire la légende avant de la sculpter, et c'est ainsi que je procède maintenant.

Il faut que je pense à une histoire ou une légende avant de sculpter».

3. Le temps de travail

Davidialuk a fait de la sculpture une de ses principales activités: voici comment il décrit son emploi du temps:

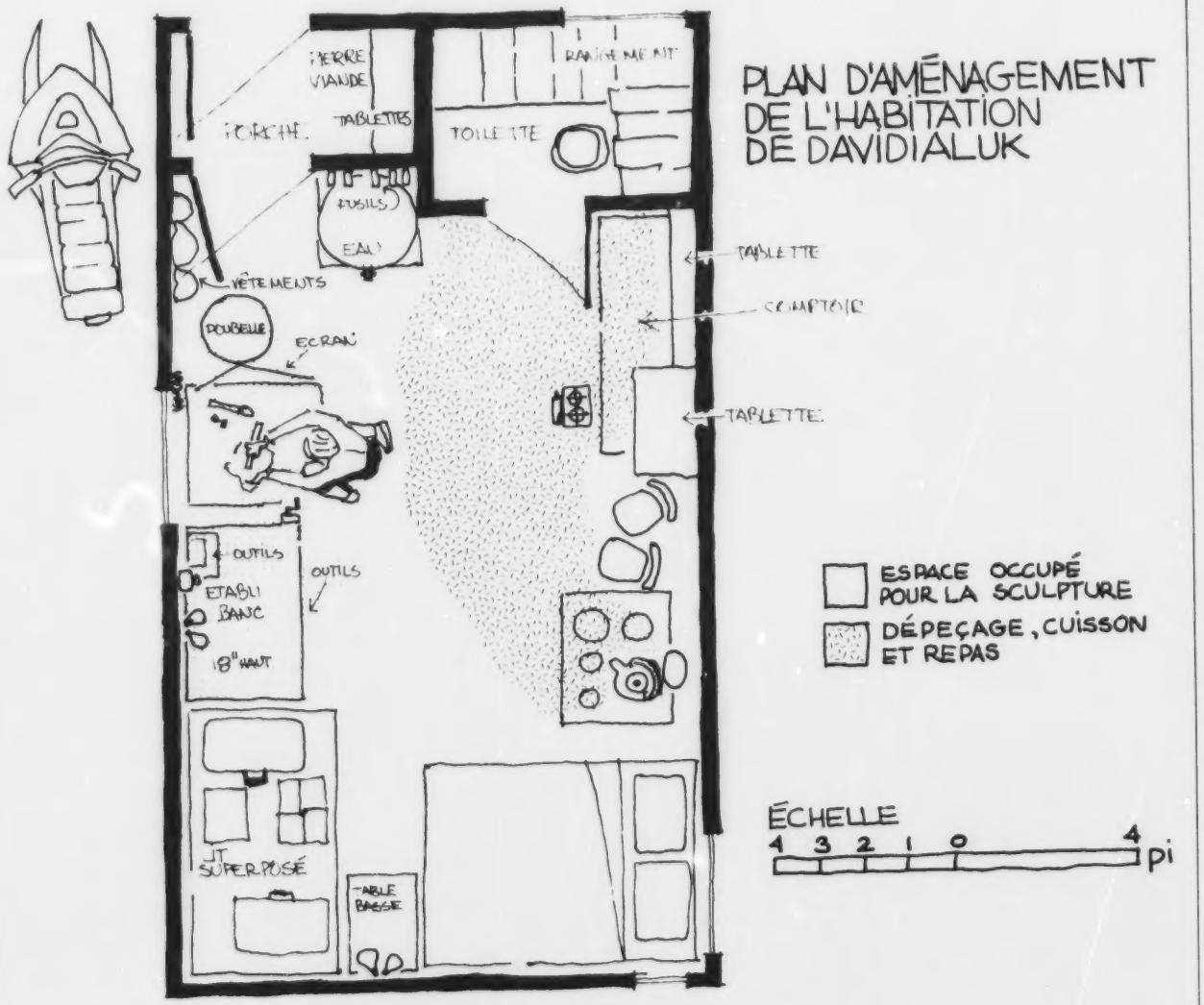
«Je n'ai pas tellement d'horaire précis. Je commence à sculpter le plus tôt possible (six - sept heures du matin) et je termine tard dans l'après-midi. Mais il faut dire que je n'en ai pas toujours le goût, que je ne suis pas toujours d'humeur à sculpter. Il vient souvent des visiteurs le soir et je peux difficilement travailler; lorsque ces visiteurs quittent la maison à une heure du matin, cela ne me facilite pas tellement la tâche pour le lendemain.

Ce n'est pas tellement que j'aime sculpter le matin mais c'est une nécessité car la maison est beaucoup plus calme à cette heure de la journée. Je sculpte, la plupart du temps, cinq jours par semaine excepté lorsque le temps est beau; alors, je vais chasser.

Certaines fois aussi, je voudrais sculpter mais je ne peux pas parce qu'on fait le ménage dans la maison et qu'on ne veut pas que je fasse de la poussière partout.

En été, lorsqu'il fait beau, je sculpte à l'extérieur; je n'ai pas de tente spécialement réservée à cette fin. J'ai déjà sculpté dans une tente, il y a bien longtemps de cela, mais plus maintenant. J'ai une tente neuve et si j'y sculptais, la poussière de stéatite pourrait l'endommager sérieusement.

En hiver, je n'ai pas le choix, c'est à l'intérieur. Lorsque pour la première fois, j'ai loué cette maison du gouvernement fédéral, j'ai demandé à l'administrateur si je pouvais sculpter à l'intérieur de la maison. L'administrateur m'a alors répondu par l'affirmative; depuis ce temps j'y sculpte, toujours au même endroit, sous la fenêtre. C'est la seule place lumineuse de la maison, donc le seul endroit propice pour cette tâche».



4. L'espace de travail

Pour mieux comprendre l'espace de travail de Davidialuk, nous avons reproduit ici le plan de sa résidence. Davidialuk habite cette maison depuis vingt ans et en a aménagé l'intérieur en fonction de son travail de sculpteur. Les meubles sont très simples: un lit double, deux lits simples superposés, une table basse qui sert d'établi et de rangement pour les outils, quelques chaises, un fourneau à huile et quelques vieilles valises.

C'est sur le lit inférieur des lits superposés que dessine habituellement Davidialuk. C'est en quelque sorte son bureau, on y retrouve toutes sortes de papiers et d'objets attachés aux ressorts du lit supérieur. Par un habile système de cordes reliées aux commutateurs Davidialuk peut sans se déranger allumer ou éteindre les lumières de la maison.

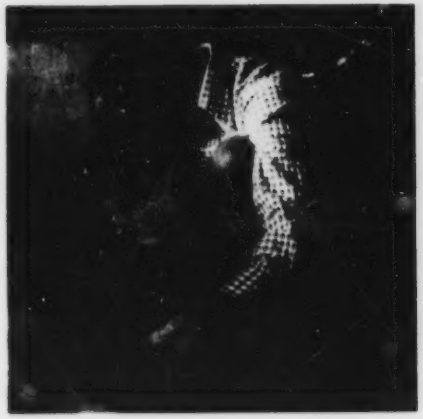
L'endroit où sculpte Davidialuk est près de la fenêtre, c'est le même depuis qu'il habite cette maison. Le matin, il étend sur le sol une couverture de laine sur laquelle il pose ensuite une plaque de contreplaqué (1 mètre x 60 cms) où il pourra sculpter. La couverture sert à amortir les coups. Il dispose ensuite à sa droite un écran de carton pour arrêter les éclats de pierre et à sa gauche son coffre d'outils. Davidialuk est droitier et il travaille au sol les jambes repliées sous lui.

Il n'aime pas être dérangé ni se lever lorsqu'il travaille. Quand il lui manque quelque chose, il le demande à sa femme. Après chaque séance l'endroit où il a sculpté est nettoyé et rien ne permet plus alors de savoir que c'est la maison d'un grand sculpteur, si ce n'est la présence de quelques sculptures en chantier sous le fourneau.

Mais revenons aux différentes étapes de la sculpture qu'entreprit Davidi, au retour du voyage d'extraction, en commençant par l'épannelage pour aller jusqu'au polissage.

5. L'épannelage (ou dégrossissage par une taille en plans.

Dans cette étape, Davidialuk effectue à la hache une première taille en plans qui dégage la forme générale du sujet. Il s'agit d'enlever les aspérités de la pierre et de circonscrire plus précisément les plans où seront situés les éléments de la sculpture. De larges éclats se détachent de la pierre à mesure que



Épannelage de la pierre

Taille du plan du dos de la sculpture

Taille des plans antérieurs

Hachette de taille
(échelle en centimètres)

progresse la mise en forme. Le sculpteur sait d'ores et déjà le mouvement qu'il veut donner à son oeuvre. Lentement, la pierre acquiert son unité et sa forme.

La photo ci-dessus prise au tout début de l'épannelage permet de voir l'aspect premier de la pierre. On peut remarquer aussi la position typique du sculpteur accroupi sur le sol à côté de l'écran de carton servant à retenir les éclats de pierre.

La photo du haut montre Davidialuk préparant le plan de ce qui sera le dos de la sculpture. Il tient sa hache de façon à contrôler au maximum la force des coups qu'il applique; coups qu'il dirige avec une grande régularité ce qui rend son travail très égal. Le sculpteur fait ainsi disparaître peu à peu les cavités de la pierre et aplanit chacun des plans de la masse en passant de l'un à l'autre tout en cherchant à visualiser leurs rapports avec le sujet à traiter. La photo du bas montre le sculpteur s'attaquant à l'une des faces de la pierre. Il dirige toujours son mouvement de percussion dans le même sens. Il protège ses yeux par des lunettes car les éclats se font plus fins.

Cette étape de l'épannelage dura deux heures environ pendant lesquelles Davidialuk n'utilisa que la hache pour cette étape du dégrossisage. Il fit les commentaires suivants sur cet outil:

«Cette hache est beaucoup plus résistante que celle qu'on emploie à la carrière; le métal est de meilleure qualité. D'ailleurs, elle ne m'a jamais fait défaut depuis plus de deux ans que je l'utilise alors que pendant la même période, j'ai peut-être usé une centaine de haches de l'autre type en extrayant de la pierre à la carrière. Son nom est ulimauti, «la hache» alors que l'autre hache est appelée ulimautialuk, «la grosse hache». Pour la garder en bonne condition, il faut bien sûr l'affûter très régulièrement et surtout avec une meule plutôt qu'avec une lime car cela va plus vite.

Cela fait très longtemps qu'on utilise la hache pour la sculpture. Quand j'étais encore enfant, je me souviens avoir vu fabriquer des lampes à l'huile (qulliq) à la hache. Pour faire des qulliq, le seul instrument que l'on utilisait était la hache. Ces lampes à l'huile pouvaient être de toutes les dimensions. Tout ce qu'il leur fallait c'était une cavité en leur milieu; ce genre de travail s'exécute aisément avec une hache. Elles n'étaient pas polies; la seule chose qui les «adoucissait» était le feu. Il ne s'agissait pas d'en faire des objets très soignés; elles n'avaient donc pas besoin d'être polies car elles servaient à notre propre usage seulement.

On ne devait pas se presser pour faire ces lampes car la sculpture de leurs extrémités était une opération délicate. Il arrivait que les extrémités se brisent. Nous avions coutume de dire que si l'on frappait le même endroit deux fois de suite, la lampe allait se briser. Il fallait donc frapper des coups à divers endroits. Cela nous prenait jusqu'à cinq jours pour en fabriquer une, tellement elles étaient fragiles».

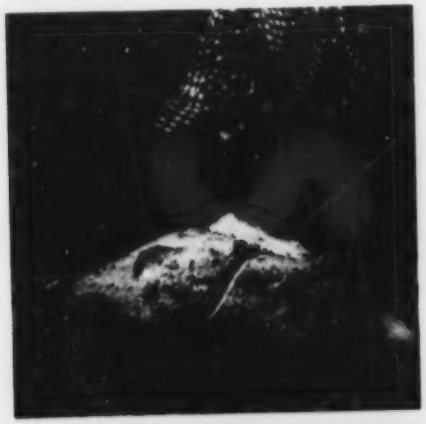
6. Le dégrossissage

Le sculpteur commence alors le dégrossissage à proprement parler, avec deux nouveaux outils de sa fabrication. À partir de ce moment, il situe exactement l'emplacement de chaque figure et a une bonne idée de la forme. Le travail devient plus minutieux et suit un rythme précis où les instruments doivent porter par petits coups.

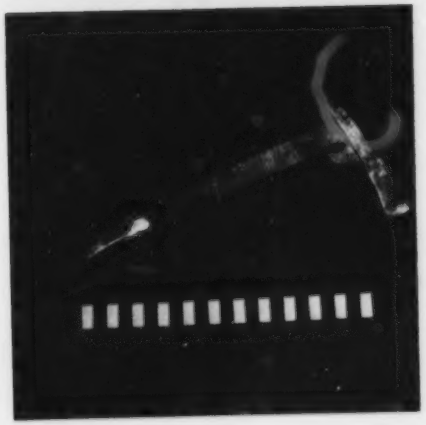
Après avoir tracé de fines lignes avec sa hache pour délimiter la surface allouée à chaque personnage de son sujet, il commence à creuser des lignes.

L'outil qu'il utilise nous l'avons dit est de sa confection. Davidialuk l'a conçu et fabriqué parce qu'il ne trouvait rien d'équivalent dans les magasins locaux, comme il l'explique ci-dessous:

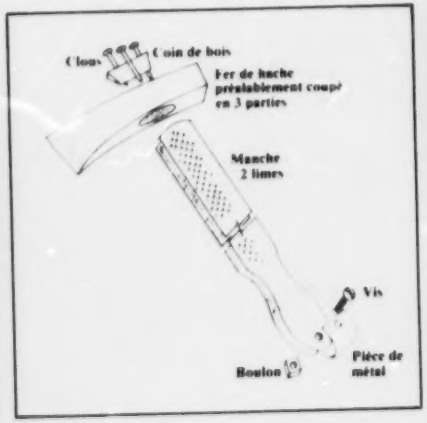
«Cette petite hache est un outil que j'ai moi-même fabriqué. Ce n'est pas la



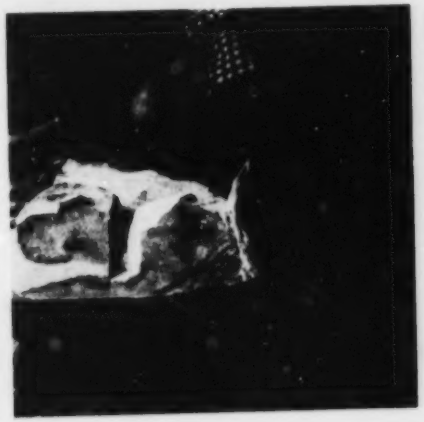
Début du dégrossissage



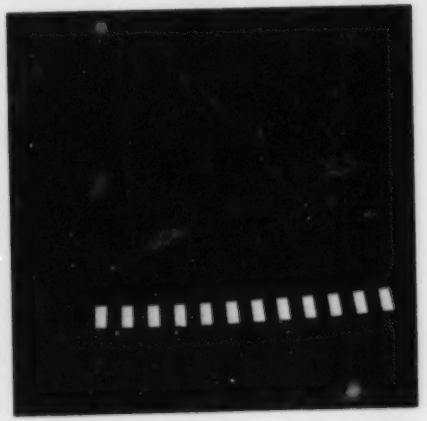
l'ujjiutiapik ou «petite hache» fabriquée par Davidi

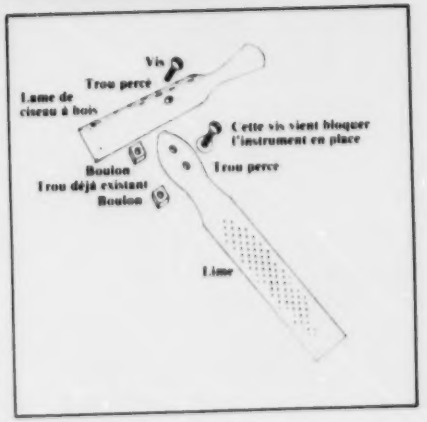


Détails de l'ujjiutiapik



Fin du dégrossissage





l'ulimautiapiguluk ou «petite hachette» fabriquée par Davidi

Détail de l'ulinautiapiguluk

première que je fabrique. J'en ai fabriquées des douzaines que souvent j'ai données à mes parents. Je crois avoir été le premier à fabriquer cette sorte de hache.

Le manche est fabriqué à partir de deux limes attachées ensemble (à la base une petite pièce de métal retient les deux limes) qui sont coincées avec des clous et de menus morceaux de bois dans le fer de hache. Le fer de hache est le résultat de la découpe en trois parties égales d'un fer du même type que la hache précédente.

J'utilise de vieilles limes pour le manche parce que les limes serrées l'une contre l'autre tiennent bien en place; de plus, le bois et les clous maintiennent le manche. Ce manche de métal est beaucoup plus solide que ne le serait un manche de bois. Ce dernier se détacherait très facilement de la hache étant donné les coups répétés sur la pierre. D'ailleurs, j'ai déjà essayé des manches de bois sur ce type de hache et cela n'a rien donné de bon.

Dans les premiers temps où nous sculptions, nous fabriquions un autre type d'outils. Il s'agissait d'un morceau de trappe à renard que nous coupions et que nous aiguisions; on l'attachait avec un lien après un manche de bois. C'était un outil qui n'était pas très résistant. Au début de la sculpture, nous n'avions que des instruments de fortune fabriqués à partir de rebuts».

Le dégrossissage est maintenant achevé, le sculpteur a localisé sur la pierre les principaux détails de la composition. Il va devoir travailler ensuite à l'ébauche et à la taille des plans principaux puis des autres plans. Il doit aussi redoubler de prudence car un coup brusque pourrait briser la pierre ou l'amputer d'un morceau important pour son sujet.

7. L'ébauche des plans principaux et intermédiaires

Il a fallu une heure et demie de travail à Davidialuk pour réaliser l'ébauche des plans principaux de la première figure, avec des outils rustiques et peu nombreux; le sculpteur en utilise maintenant un qu'il a conçu et fabriqué:

«Cet outil a à peu près la même fonction de dégrossissage que le précédent. Il permet cependant d'atteindre mieux les endroits difficiles surtout sur les grosses sculptures. D'ailleurs, je vais bientôt en fabriquer un autre car celui-ci est très usé (il s'agit d'un ciseau à bois standard avec une lame de deux cms qui porte la marque d'un usage intensif et des nombreux affûtages). Plus le ciseau est long, plus il peut pénétrer loin dans les creux de la sculpture. Pour fabriquer cet outil, j'utilise toujours un ciseau neuf...

Depuis que j'ai commencé à fabriquer l'outil de type I, plusieurs sculpteurs l'ont adopté, mais je suis le seul à posséder l'outil de type II. Pour le fabriquer je prends une râpe à bois comme manche et un ciseau à bois comme lame; je les assemble à l'aide de deux vis après avoir perforé les trous nécessaires. J'ai cet outil depuis deux ans et j'y apporte beaucoup d'attention. J'essaie autant que possible de ne l'utiliser que sur la stéatite tendre».

L'ébauche des plans principaux

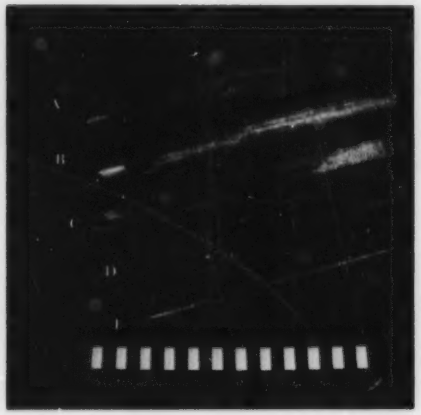
L'ébauche des plans intermédiaires

Davidialuk devait ce jour-là s'arrêter après les opérations d'ébauche. Il était 18 heures et depuis 9h30 du matin il sculptait les Tunnituarruk avec juste une pause de 20 minutes, à midi pour manger. Au terme de cette journée, la sculpture avait révélé ses formes premières.

8. Le rendu du modelé

Le lendemain il commença vers 8 heures du matin, le travail de rendu du modelé avec les deux outils décrits plus haut puis il passa rapidement à l'utilisation des râpes et limes (voir photo ci-dessous):

«Lorsque j'ai fini d'utiliser les haches, je me sers de cette râpe (A) pour enlever les rugosités de la sculpture. J'utilise d'abord le côté concave de la râpe et ensuite, le côté plat. Si la râpe n'est pas emmanchée, il faut un gant pour la manipuler parce que c'est un outil dont les aspérités pénètrent dans la peau. La durée de ce genre de râpe est presqu'illimitée parce que l'outil n'est pas employé longtemps.



Râpes et limes utilisées pour le rendu du modelé

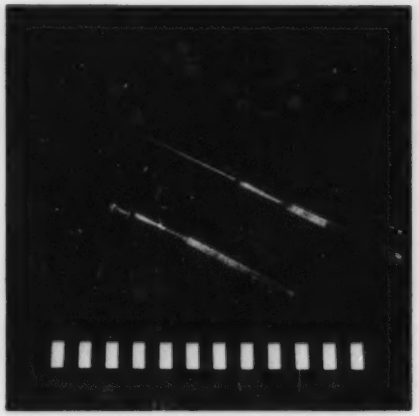
Quant à la râpe (B), elle a à peu près la même utilité que la première. Mais je m'en sers après la râpe (A) parce qu'elle est moins rugueuse et qu'elle fait disparaître les rayures causées par la première. Les côtés des râpes (A) et (B) sont aussi utilisés pour aplanir le dessous de la sculpture.

Le dessous n'est pas une partie importante de la sculpture et habituellement son travail est une des dernières opérations que je fais avant de procéder à la finition.

L'usage de la râpe (C) est assez proche de celui des deux précédentes. Cependant, comme elle est moins longue que les autres, elle peut être utilisée plus facilement pour les parties difficiles d'accès. Elle me sert aussi beaucoup lorsque je sculpte des pierres moins volumineuses».

Quant aux deux limes, elles serviront ultérieurement lors de la finition.

La matinée se poursuivit donc à travailler au modelé. Après un arrêt d'environ une heure - vers midi - Davidialuk se remit au travail. Il sortit



Les burins fabriqués par Davidi

alors de son coffre deux ciseaux (voir photo ci-dessus). Ces ciseaux ont été modifiés par lui, leur manche original en bois a été remplacé dans un cas par une grande vis et dans l'autre par un grand clou (environ 20 cms). Ces deux ciseaux servent de burins et peuvent être utilisés soit par percussion, avec un marteau, soit par poussée, à la main.

Les photos ci-après en illustrent l'usage. Précisons cependant que hachettes et râpes et ciseaux sont utilisées concurremment pour parfaire le modelé de la scupture.

Taille par percussion

Égalisation manuelle des surfaces planes

9. La finition

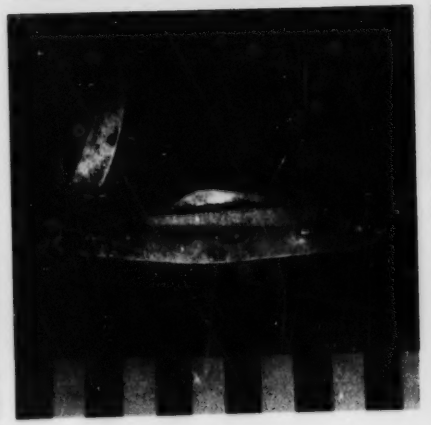
Après avoir obtenu le modelé recherché, le sculpteur procède à la finition avec les râpes. Pour ce travail, il utilise d'abord la râpe de type (B) qui efface rapidement les traces laissées sur la pierre par la râpe (A). Il peut ensuite utiliser les limes (D) ou (E).

Ce fut là l'essentiel de son travail de l'après-midi. Peu à peu, mais avec un rythme plus rapide, les détails de la sculpture apparaissaient. Les traits des visages se faisaient plus précis et déjà les expressions étaient fixées dans la pierre. Il ne restait plus qu'à affiner

Première étape de la finition à la râpe

Deuxième étape de la finition

Troisième étape de la finition



Fins ciseaux de finition

Couteau à gratter

Étape finale de la finition

Étape finale de la finition (détail)

les contours et les formes. Davidialuk interrompit son travail à 18 heures.

Le lendemain, il commença à la même heure que les jours précédents. Les opérations de finition entraient dans leur phase terminale. Davidialuk n'utilisait plus que de fins ciseaux (voir photo plus loin) qui allaient très précisément enlever les dernières parcelles de pierre. Ces ciseaux sont des tournevis adroitement affûtés à la meule. Alors que le ciseau (A) le plus fin, servira à tracer les détails (nez, yeux, dents, etc), le ciseau (B), le plus court, sera utilisé pour gratter la pierre et lui donner un arrondi des formes, typique de la sculpture inuit. Le ciseau (C) enfin sera utilisé pour les endroits difficiles d'accès.

La sculpture est maintenant presque terminée. Avant de passer au polissage, il ne reste plus qu'à faire disparaître les dernières traces de limes et de ciseaux, à l'aide d'un couteau de poche. C'est un véritable «grattage» de la pierre.

10. Le polissage

C'est avec le polissage que la pierre subira sa dernière transformation. De blanche qu'elle était devenue, par le travail des outils, elle deviendra noire.

Pour procéder au polissage, Davidialuk utilise trois types de toile ou de papier abrasifs. Il se sert en premier d'un papier de verre assez rugueux, destiné normalement aux métaux; il convient bien au début du polissage. Il passe ensuite à un autre papier de verre plus fin, habituellement employé pour le bois. Enfin, pour le polissage final il utilise une toile émeri à grain extra-fin. L'opération s'effectue dans une cuvette d'eau où la sculpture a été préalablement plongée. Après ce dernier polissage, la pierre reprend alors sa couleur originale: noire pour certaines stéatites dures, grise pour d'autres plus tendres, etc.

Abrasifs

Polissage de la sculpture par la femme de Davidi.

Certains sculpteurs se servent de cirage à chaussure noir pour rehausser la couleur de leur pierre lorsque celle-ci manque d'intensité. Pour sa part, Davidialuk n'aime pas avoir recours à cet article et préférera choisir une stéatite plus foncée.

Lorsqu'il s'agit d'une petite sculpture, il arrive souvent que Davidialuk fasse appelà un membre de sa famille pour faire le polissage. Dans le cas des Tunnituarruk, ce fut sa femme qui s'y appliqua. Il nous affirma toutefois, qu'il exécutait toujours le travail lui-même lorsqu'il s'agissait d'une sculpture de grande taille.

La sculpture est maintenant achevée la main de l'artiste a fait revivre dans la pierre les petits Tunnituarruk qui depuis des générations hantent l'imaginaire des Inuit du Québec arctique, animent leurs rêves et leurs récits, petits êtres fantastiques qui évoluent à la marge de la nature et de la culture.

Chapitre 3

Principaux thèmes sculptés par Davidialuk

Ce dernier chapitre présente une partie de la collection de sculptures de Davidialuk acquise en 1971 par le ministère des Affaires culturelles. Les commentaires qui accompagnent les sculptures ont été enregistrés par nous-même en 1971 de la bouche de l'auteur. Ils ont été traduits avec l'aide de Jimmy Innaarulik Mark et de Louis-Jacques Dorais et complétés par des informations tirées des cahiers de textes que nous avait remis Davidi.

Contenu du chapitre

69 Thèmes en rapport avec les mythes et les croyances: le fantastique et l'insolite

69 Les relations entre le monde des humains et celui des animaux

82 L'humanité et ses limites
- l'au-delà de la vie
- le gigantesque et le minuscule

88 Thèmes en rapport avec le destin de l'homme: le tragique et l'insolite

88 Humains victimes d'animaux

96 Humains victimes des éléments naturels

100 Humains victimes d'autres humains

105 À la marge de l'humanité

108 Thèmes en rapport avec la vie quotidienne

108 L'environnement naturel et son ambivalence

113 Les activités de chasse et pêche: la coutume, l'exploit, l'insolite

118 Les nouvelles croyances religieuses: le bien et le mal

Table des photographies

70 Histoire de la jeune fille qui fut prise comme épouse par un aigle

72 Histoire de la femme qui adopta une chenille

73 Histoire du corbeau qui se métamorphosa en homme

74 Mythe d'origine des goélands

75 Histoire de l'ours blanc qui perdit sa queue en voulant pêcher sous la glace

76 Mythe du fils aveugle qui se vengea de sa mère en la noyant

78 Les têtes volantes tatouées: Tunnituarruk

80 La sirène prodigue

81 L'homme-poisson pris au filet

83 Les aurores boréales décapitent un jeune homme

84 La mort du chien de Maqijuq, présage funeste

85 Histoire de deux «revenants» Maqijuq et Nuvalingaq

86 Le fantôme de Quviqsalualuk poursuit son fils assasin

87 Histoire du géant qui prit son pénis pour une baleine

89 Histoire de l'homme qui se fit dévorer une joue par un goéland pendant son sommeil

90 Un aigle cherche à enlever Piita Qumaaluk pendant son sommeil

91 Histoire de la femme qui se fit arracher un bras par un ours blanc

92 Histoire du bébé qui fut dévoré par les chiens

94 Histoire du chien qui déchiqueta le pied du bébé qu'il portait

95 La fille adoptive d'Imialuk est dévorée par un ours blanc

97 Histoire de Qullialuk qui trouva une femme noyée

98 Amarualikallaapik se noie en qajaq

99 Histoire de Nirivviluk qui fut emporté par les glaces sur la mer et mourut de froid

101 Histoire de Matsaujaq qui étrangla son nouveau-né

102 Naingajualuk abandonne son dernier-né

103 Un iqsinaruti pour se défendre

104 Feu Qaunnaaluk jette sa femme dehors

106 Amarualiapik folle à lier

107 Ipiksauti retombe en enfance

109 Tuulliq (grand huart) nageant avec son petit sur son dos

110 Iqalukpik (omble arctique) remontant le cours d'une rivière à la fin de l'été

111 Nirliq (outarde) couvant ses oeufs

112 Ukpialuk (harfang des neiges) nourrissant ses petits

114 La pêche avec écran (taalitaq), une coutume ancienne

115 Un exploit de Sanikiluaq

116 Putugualuk frappe à coups de poing sur un rat musqué

117 La truite grise mortelle (isuuq)

119 Satanasinnguaq, représentation de Satan

120 Piulissijunnguaq, figure d'ange gardien

Thèmes en rapport avec les mythes et les croyances: le fantastique et l'insolite.

Les relations entre le monde des humains et celui des animaux

D'après les mythes et croyances des Inuit de l'arctique central, humains et animaux n'étaient pas séparés par des frontières fixes dans les temps primordiaux. Les métamorphoses étaient fréquentes (voir l'histoire des voyageurs métamorphosés en goélands et des corbeaux changés en hommes), humains et animaux pouvaient aussi se marier entre eux (voir l'histoire de l'aigle qui épousa une jeune fille) bien que ces alliances fussent souvent instables.

Il arrivait aussi fréquemment que des femmes soient stériles et partent à la recherche d'enfants de la terre ou de bébés animaux qu'elles adoptaient (voir l'histoire de la femme stérile qui adopta une chenille).

Les animaux avaient en général des coutumes assez proches de celles des hommes, ils chassaient et pêchaient (voir l'histoire de l'ours blanc qui perdit sa queue en pêchant). Enfin toutes sortes de monstres à composantes humaine et animale peuplaient l'univers et constituaient une classe intermédiaire entre eux (voir l'histoire des sirènes et des têtes volantes).

Histoire de la jeune fille qui fut prise comme épouse par un aigle

Une jeune fille jouait seule à l'extérieur de sa tente (elle jouait avec un os d'aigle disant que c'était son fiancé); un aigle survint et l'emporta à l'insu des siens, de ses frères et de sa mère, qui étaient dans la tente, elle n'avait plus son père. L'aigle la déposa sur une aspérité de falaise au flanc d'une grande montagne à une journée de marche de chez elle. Sa mère et ses frères partirent à sa recherche, sans succès. Ils passèrent plusieurs fois au pied de la grande montagne sans la voir et sans qu'elle puisse les voir d'ailleurs.

L'aigle la prit donc comme épouse et chaque matin quand le jour se levait il partait au loin pour tuer des animaux de toutes sortes. L'aigle peut en effet tuer la plupart des animaux qu'il désire mis à part les caribous adultes.

Sa femme mit de côté les peaux de ses gibiers répondant à son mari qu'elle les avait mangées, lorsqu'il demandait ce qu'elles étaient devenues et il la croyait. Quand il était parti elle se mettait à travailler les peaux, les grattant, les assouplissant, les découpant et les tressant et continuait toute la journée jusqu'à son retour. Quand elle eut achevé ce dont elle avait besoin (une lanière tressée), elle l'attacha et voulut descendre en bas. Elle descendit pendant que l'aigle était à la chasse. Elle marcha toute la journée et arriva le soir chez sa mère et ses frères. Elle avait été absente tout l'été et on la croyait perdue. Comme elle arrivait et qu'elle entrait, l'aigle survint.

Elle raconta ce qui lui était arrivé et comment l'aigle l'avait prise comme épouse. Celui-ci se posa et dit: «Je viens chercher mon épouse». Il était tout près, à l'extérieur de la tente mais il ne pouvait pas entrer. Les deux frères cherchaient en vain comment ils pourraient le tuer. Conseillés par leur soeur, les frères tuèrent alors l'aigle de l'intérieur, il fut transpercé d'une flèche sans même avoir vu ses assaillants.

Histoire de la femme qui adopta une chenille

Un couple n'avait pas d'enfants. La femme décida un jour d'adopter une chenille à l'insu de son mari et de la nourrir en lui faisant sucer son sang.

Elle confectionna pour son adoptée un vêtement lacé en peau de grand huart mais un jour le mari découvrit l'insecte, fut saisi de frayeur et le jeta aux chiens qui le dévorèrent.

Histoire du corbeau qui se métamorphosa en homme

«J'ai sculpté une histoire racontée par Liivai Qumaaluk, l'histoire d'un grand corbeau qui avec sa femme et ses enfants s'est métamorphosé en homme. Il tient entre ses serres l'os de la cuisse d'un être humain».

Mythe d'origine des goélands

Les hommes étaient partis en qajaq avec les bagages pendant que leurs femmes marchaient avec leurs enfants sur le rivage, au pied des falaises. Puis les hommes attendirent que les marcheuses les rejoignent.

À cette époque il n'y avait pas d'oiseaux. Mais voilà que les femmes et les enfants se perdirent et que sans ressources elles passèrent la nuit sur place. Mais la nuit était longue; elles se transformèrent peu à peu en goélands et s'envolèrent en direction des qajaq en criant: «qauq qauq» (lumière, lumière).

Les hommes qui attendaient furent surpris d'entendre ces cris pour la première fois, ils n'avaient jamais vu de tels oiseaux. C'était en fait leurs anciennes compagnes qui les appelaient. Elles voulaient dire «venez! venez!» mais elles ne parvenaient à dire que «qauq! qauq!».

C'est depuis ce temps qu'il y a des goélands, en particulier à Naujaaluit. Elles étaient heureuses d'être devenues des oiseaux, elles pouvaient ainsi s'approcher des qajaq, bien que leurs hommes ne les reconnaissaient pas. Elles retournaient ensuite au lieu d'où elles s'étaient envolées afin d'y retrouver leurs enfants. Les hommes se changèrent à leur tour en goélands et c'est ainsi que ces oiseaux devinrent très nombreux.

Ils se déplacent toujours beaucoup la nuit en criant sans arrêt, comme s'ils pleuraient. C'est une histoire qui s'est passée en face d'ici dans un endroit montagneux près de l'île de Baffin.

(Résumé de plusieurs histoires écrites et racontées sur ce sujet par Davidialuk qui les tenait de Kaajualuk).

Histoire de l'ours blanc qui perdit sa queue en voulant pêcher sous la glace

Autrefois l'ours blanc avait une longue queue. Il voulut un jour pêcher à la ligne avec sa queue sous la glace comme le renard prétendait savoir le faire. Il plongea sa queue dans un trou pratiqué à travers la glace et il attendit que le poisson morde mais la glace prit, sa queue gela et il la perdit.

C'est pour cela que les ours blancs n'ont plus de queue. Les anciens Inuit racontaient souvent cette histoire, nous l'avons ainsi tous entendue.

Mythe du fils aveugle qui se vengea de sa mère en la noyant

Un jeune garçon souffrant d'ophtalmie des neiges, vivait avec sa vieille mère et sa soeur plus âgée sur l'île Arviliit (îles Ottawa, cf carte 3 page 50); leur père était mort et leurs compagnons de camp les avaient laissés seuls durant l'hiver disant qu'ils reviendraient au printemps. Mais à cause de la débâcle ils ne purent revenir. La vieille femme n'était pas aimée car elle voulait toujours commander aux autres. Ils avaient peu de ressources et vivaient de charité.

Au printemps les oiseaux migrateurs commencèrent à arriver et le toit de l'iglou fondit; la vitre de la glace tomba sur le sol. On entendit alors les jappements de leur chien; il avait aperçu un ours blanc. La vieille femme appela le chien qui apparut dans l'embrasure de la fenêtre en même temps que l'ours blanc. La mère donna alors à son fils son arc et ses flèches et elle dirigea son coup sur l'ours qui fut atteint et se mit à grogner. Mais elle prétendit que c'était le chien qui avait été blessé, et elle sortit avec sa fille pour dépecer l'ours.

La mère lui fit porter plus tard un peu de viande du chien qu'elle avait tué pour donner le change. Mais la fillette lui apporta en même temps de la viande d'ours qu'elle avait cachée. La vieille femme voulait laisser son fils mourir de faim. Mais l'aveugle se doutait de ce qui s'était passé. Il devait rester couché dans ce qui restait du vieil iglou pendant que les deux femmes étaient parties à l'intérieur des terres.

Quand il entendit les cris des oiseaux migrateurs qui passaient au-dessus de lui il s'écria: «Faites-moi recouvrer la vue!» et un grand huart vint se poser auprès de lui et lui dit: «Auras-tu

peur si tu es plongé dans l'eau?». «Je n'aurai pas peur si cela me redonne la vue». Le huart le conduisit alors au bord de l'eau et le plongea la tête la première dans l'eau en disant: «Tu bougeras lorsque tu seras complètement à court d'air». Mais il bougea avant d'être à court d'air. Lorsqu'il ouvrit les yeux il aperçu un lemming qui courait sur le sol.

La deuxième fois qu'il fut plongé dans l'eau et y resta plus longtemps et faillit mourir asphysié. Sa vue était maintenant excellente. Le huart lui dit de rentrer chez lui sans dire aux siens qu'il était guéri. Il découvrit ainsi la peau et la carcasse de l'ours blanc qu'il avait tué.

Un peu plus tard dans la saison lorsqu'arrivèrent les bélugas il alla chasser avec sa mère. Attachée au bout de la ligne du harpon elle devait retenir l'animal harponné. Elle montra à son fils un petit béluga pour qu'il le harponne mais il harponna le plus gros qu'il vit et sa mère fut entraînée dans les flots à la suite de l'animal; à chaque fois qu'elle réapparaît on l'entend dire «Lumaaq! Lumaaq!» et il arrive encore actuellement qu'on l'aperçoive.

Les têtes volantes tatouées:
Tunnituarruk

Tamurasijaaluk et sa femme Iggialuk découvrirent un jour une famille de Tunnituarruk, un mâle, une femelle et un jeune. Ils n'avaient ni bras ni corps seulement deux jambes avec trois doigts - leurs joues portaient des seins et leur menton des organes sexuels. Lorsqu'ils furent découverts ils disparurent aussitôt à travers la paroi de l'iglou. Les deux Inuit ne purent pas trouver l'endroit où ils s'étaient cachés.

Ces êtres étaient doués de pouvoirs magiques, ils pouvaient se déplacer à travers le sol ou la neige. Ils pouvaient marcher ou voler par-dessus les collines ou les buttes de neige. On raconte qu'ils étaient très puissants mais qu'ils s'enfuyaient au moindre bruit de pas sur la neige, tout comme les renards blancs. Ils n'avaient pas de langage à eux mais chantaient des chants haletés (*katajjait*). Ils étaient très habiles dans ce genre de chants car c'était leur seule façon de s'exprimer.

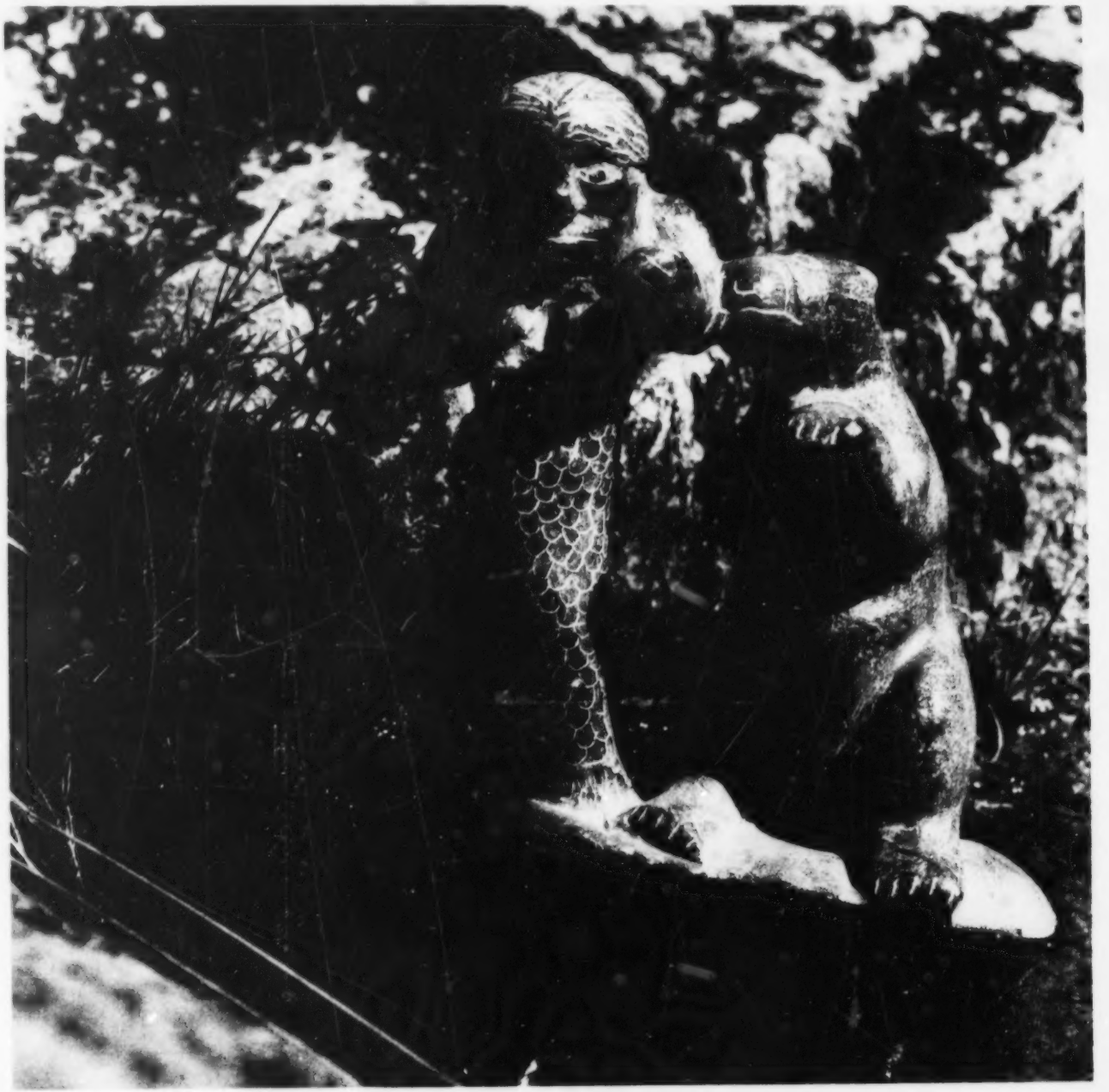
C'est d'eux que les Inuit apprirent cette façon de chanter. Les Tunnituarruk demeuraient dans les endroits sombres des iglous abandonnés. On pouvait entendre leurs chants à l'extérieur, les Inuit éprouvaient une certaine peur en les entendant chanter.

La sirène prodigue

Un chasseur, Nujarlutuq, marchait un jour sur la plage, à la recherche de bois de flottage lorsqu'il vit une forme qui bougeait. Cette forme était une sirène qui avait besoin d'aide. Il s'approcha et elle lui demanda de l'aider à rejoindre l'eau mais sans la toucher, en la poussant avec un bâton. S'il la touchait il resterait collé. Il la poussa donc dans l'eau avec un morceau de bois. Elle lui demanda alors ce qu'il aimerait recevoir comme récompense, elle possédait tout ce qu'il y avait dans le monde. Il choisit donc un fusil, une machine à coudre et un tourne-disque. Elle le remercia et lui demanda de revenir au même endroit le lendemain matin.

Le lendemain il revint et trouva sur la plage les trois cadeaux. Il devint ainsi très riche car ces biens étaient très précieux. Ceci se passa à Uviluqtuuq près de Kuugaaluk. Les gens disent que la sirène a une maison qui ressemble à un grand magasin rempli de toutes sortes de choses. Les hommes blancs doivent avoir rencontré eux aussi cette sirène c'est pourquoi ils possèdent tant de choses.

Il y a longtemps les sirènes possédaient tout, elles étaient dangereuses et tuaient parfois les chasseurs lorsqu'ils sortaient en qajaq. Mais elles ne le sont plus aujourd'hui.



L'homme-poisson pris au filet

Les Inuit pensaient qu'aux sirènes (femmes-poissons) correspondaient des hommes-poissons et qu'ils avaient une progéniture composite elle aussi. Ces humains-poissons étaient craints; on raconte que l'un d'entre eux fut pris au filet par des Indiens et mangé.

Quand il se prit dans le filet il fit surface en criant: «Taliq!» (le bras). Sa partie postérieure était prise dans le filet. Il parlait en inuit aux gens qui étaient sur la rive.

À cette époque les Indiens faisaient souvent des incursions vers le nord en territoire inuit. Ils mangèrent l'homme-poisson et paraît-il lui trouvèrent bon goût.

Depuis lors il arrive que des Inuit aperçoivent un humain-poisson sur la mer; on se garde alors de sortir en qajaq car il pourrait renverser le qajaq. Les parents d'Amittuq virent de telles créatures durant leur vie, dans la région d'Inujjuaq.

L'humanité et les limites.

- L'au-delà de la vie
- Le gigantesque et le minuscule.

La mort chez les Inuit ne fut jamais considérée comme une fin ou comme un commencement mais plutôt comme un passage, comme le passage d'un cycle à un autre, le passage de l'âme d'un corps à un autre et aussi le lieu où s'opérait la reproduction de la vie et de la culture. Chaque individu avait comme une durée de vie programmée, des signes pouvaient annoncer le terme de cette période et si l'individu mourait avant que son temps de vie soit achevé, il pouvait alors revenir pour l'achever. On pensait que l'âme-nom du vivant se réincarnait dans un homonyme alors que l'âme-double partait dans l'au-delà où elle participait à la communauté éternelle des ayant-vécus.

Le monde était conçu comme un tout constitué lui aussi de cycles analogues les uns aux autres, sorte de grande construction de miroirs en abîme. Les échelles pouvaient varier de l'infiniment petit à l'infiniment grand, on avait toujours affaire à la même structure. Les humains étaient des géants pour les nains et les enfants, mais ils étaient des nains pour les géants. Le renard était un ours pour les nains, l'ours était un renard pour les géants et l'homme essayait de vivre à son échelle en tâchant d'éviter les malentendus que ne manquaient pas de susciter la coexistence de réalités à des échelles différentes, celle de la vie utérine, de la vie culturelle ou de la vie cosmique.

L'au-delà de la vie:
Les aurores boréales décapitent un jeune homme

Trois jeunes gens allaient en visite le soir, s'amusant à qui entrerait le premier dans les iglous. Il faisait noir, c'était la nuit et ils avaient peur dehors; le troisième du groupe se mit à siffler.

Et voilà qu'on entendit le bruit de l'aurore boréale et des grands vents qui l'accompagnent là-haut. «Ne siffle pas, tu vas te faire arracher la tête» lui dit l'un de ses compagnons mais il ne voulut pas obéir et continua de siffler.

Les aurores boréales s'approchèrent alors de plus en plus avec un grand bruit de vent, sans qu'il y ait de poudrerie. Le siffleur fut tout à coup décapité par les aurores boréales qui prirent sa tête pour jouer au football.

Depuis ce jour on s'abstint de siffler la nuit et on prit peur au moindre sifflement de bateau sur l'eau.

L'au-delà de la vie:
la mort du chien de Maqijuq,
présage funeste

Maqijuq, Nuvalingaq Papatsi et Siupik étaient partis un été, du vivant de Davidialuk, à la chasse au caribou à l'intérieur des terres. Ils tuèrent 14 caribous, les mirent en cache et redescendirent à pied vers la mer. Ils avaient avec eux leur chien de bât qui portait sur son dos un sac rempli de poissons, leur provision de route, et de munitions.

Les chasseurs marchaient le long de la rivière Kuugaaluk lorsque leur chien qui marchait devant eux se perdit. Le chien défonça son sac de bât et en mangea le contenu puis, en tentant de traverser une rivière, il se noya avec toutes les munitions.

Le chien se noya car ses maîtres allaient se noyer à l'automne de la même année.

L'au-delà de la vie:
histoire de deux «revenants»
Maqijuq et Nuvalingaq

Ces deux chasseurs sombrèrent avec leur bateau dans la région de Kuugaluk du vivant de Davidialuk; ils se noyèrent un automne après une fructueuse chasse au caribou comme le récit précédent le raconte.

Mais voilà qu'un jour un bateau conduit par des Blancs et ayant à son bord quelques Inuit croisa le bateau fantôme des deux disparus. Ils étaient tout à fait reconnaissables, l'un à l'avant l'autre à l'arrière.

Note: Ce drame survint vers 1929 alors que les deux chasseurs travaillaient pour la Compagnie Révillon Frères.

L'au-delà de la vie:
Le fantôme de Quviqsalualuk poursuit son fils assasin

Quviqsalualuk avait été assassiné par son fils et un complice. Et voilà qu'après sa mort son âme réapparut sous une forme humaine.

Lorsque son fils l'aperçut il tenta de s'en approcher mais le fantôme s'éloignait à chaque fois. Le fils se mit à courir dans sa direction mais le fantôme s'éloignait à toute vitesse riant de son poursuivant. Lorsqu'il s'arrêtait, le fantôme s'arrêtait aussi.

Note: Quviqsaluk s'intéressait à la femme de son fils, ce qui provoqua le drame.

Le gigantesque et le minuscule: histoire du géant qui prit son pénis pour une baleine

Deux Inuit qui chassaient un jour en qajaq aperçurent un immense géant qui marchait sur le fond de la mer et, cachant un gourdin derrière son dos, guettait la surface de la mer, attendant qu'une baleine franche émerge.

Les géants lorsqu'ils chassent la baleine franche disent qu'ils chassent le scorpion de mer.

Tout à coup une forme arrondie apparut à la surface de l'eau, le géant brandit son gourdin et assomma ce qu'il pensait être un scorpion de mer (une baleine franche). Mais c'était en fait le gland de son pénis en érection qu'il venait de frapper. il tomba raide mort.

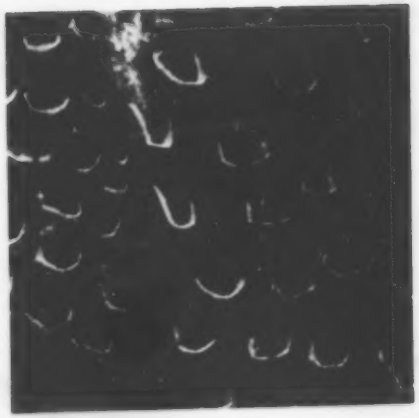
Thèmes en rapport avec le destin de l'homme: le tragique et l'insolite

Humains victimes d'animaux

La fragilité de la vie fut toujours pour les Inuit une source de préoccupation et de réflexion. On cherchait à comprendre l'ordre caché des choses et des groupes. Celui des éléments du monde physique, celui du monde animal, celui des relations sociales. On tâchait de le préserver grâce à un système complexe de prescriptions et de prohibitions. Mais les esprits qui régissaient cet ordre étaient ambivalents et versatiles, comme les humains. Les éléments physiques pouvaient parfois se liguer contre l'homme, les gibiers pouvaient se transformer en chasseurs et les hommes s'entretuer quand ils ne décolaient pas de la réalité en s'excluant de la normalité, de l'équilibre, de l'ordre et de sa reproduction.

Histoire de l'homme qui se fit dévorer une joue par un goéland pendant son sommeil

La sculpture illustre une histoire que Davidialuk a entendue raconter par son père, celle d'un Inuk (dont il a oublié le nom) qui se fit dévorer la joue pendant son sommeil par un goéland.



Un aigle cherche à enlever Piita Qumaaluk pendant son sommeil

«Cette histoire s'est passée après ma naissance, il n'y a pas si longtemps. Le père de Liivai, Piita Qumaaluk campait une nuit lorsqu'un aigle vint pour se poser sur lui. Nous habitions alors à Kuugaaluk, il était notre compagnon de camp. Il y avait déjà des Blancs dans la région mais pas encore à Povungnituk.

Piita voyageait à pied et, pendant qu'il était couché, une nuit, il vit s'approcher, dit-on, un grand oiseau. S'efforçant de ne pas bouger pour ne pas être vu, il se dressa cependant lorsque l'oiseau approcha tout près de lui.

Lorsqu'il se dressa, l'oiseau s'enfuit sans plus l'importuner. Sans doute l'oiseau l'aurait-il saisi s'il était resté étendu, mais il le délaissa lorsqu'il se dressa. C'est ce que j'ai sculpté». (Davidialuk)

Histoire de la femme qui se fit arracher un bras par un ours blanc

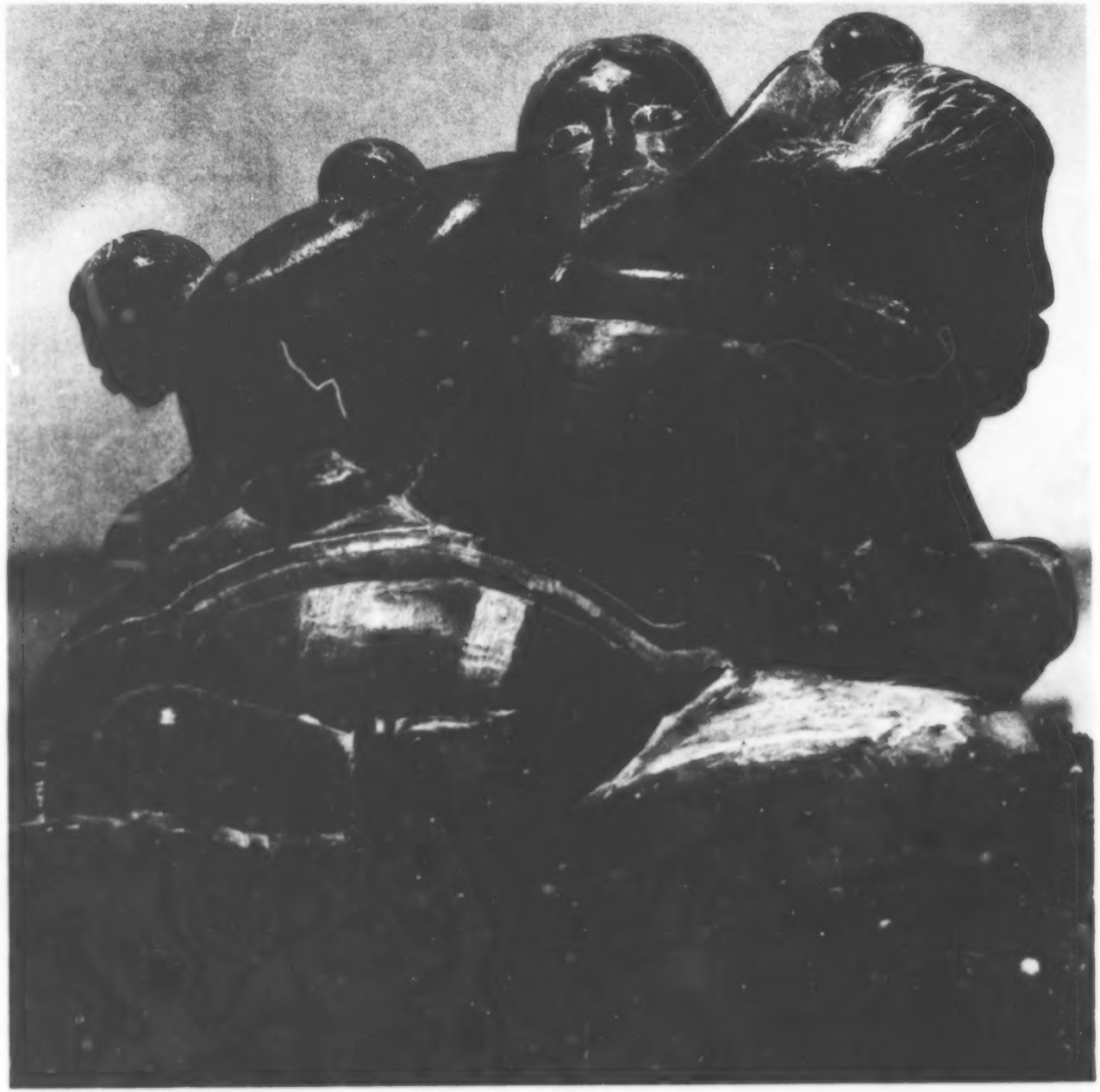
«Cette femme tient à la main un ciseau à glace qui lui sert à pratiquer des trous dans la glace pour pêcher. Elle se fit arracher un bras par un ours blanc alors qu'elle allait pêcher. Elle était allée pêcher à l'hameçon quand un ours l'attaqua et lui arracha un bras, le tranchant net. On dit qu'elle vécut très longtemps sans son bras. Tout le bras fut arraché avec même une partie de l'omoplate. On s'en rendit compte lorsqu'elle s'approcha en criant: «Mon bras!». Elle criait: «Mon bras!» parce qu'elle avait été amputée par l'ours blanc.

Dans le sujet sculpté elle se dirige vers son lieu de pêche, pour pêcher à l'hameçon. Elle se fit arracher le bras avant d'y arriver, près de Kuugaaluk. Je n'ai pas été témoin de son arrivée lorsqu'elle criait; c'est ma tante paternelle qui me l'a racontée. Mais je l'ai bien connue par la suite». (Davidialuk).

Histoire du bébé qui fut dévoré par les chiens

«La soeur de mon père Angutausugiq racontait souvent cette histoire, celle de Qiliqsualuk qui marchait dans les terres avec sa bru. Celle-ci portait son bébé tout nu dans sa poche dorsale, lorsque l'enfant sortit par lui-même de la poche et tomba par terre, où il fut aussitôt attaqué par les chiens qui accompagnaient les deux femmes.

Les chiens étaient nombreux, ils s'enfuirent avec l'enfant qu'ils dévorèrent. Il fut impossible de le leur reprendre». (Davidialuk)



Histoire du chien qui déchiqueta le pied du bébé qu'il portait

Une femme marchait à l'intérieur des terres pendant que les hommes voyageaient en qajaq. Elle avait un chien de bât sur le dos duquel elle avait installé son bébé; elle avançait en tenant le chien en laisse.

Soudain le chien aperçut un caribou et s'échappa à la poursuite de l'animal. La femme le perdit de vue. Le chien avait emporté l'enfant et après une poursuite infructueuse il revint sur ses pas affamé.

Il déchira alors un coin du sac de bât et se mit à déchiqueter le pied du bébé. La mère de l'enfant survint à ce moment saisit le chien et l'étrangla. L'enfant guérit et vécut très longtemps.

La fille adoptive d'Imialuk est dévorée par un ours blanc

«C'est l'histoire de la jeune fille qui fut dévorée à Sungaqsuvik, les hommes étaient partis chasser au loin et n'étaient pas encore rentrés. Le seul homme qui restait de ses compagnons de camp était occupé à guetter un phoque au trou de respiration, non loin de là. Elle alla le voir et au retour fut attaquée et dévorée par un ours blanc, tout près de chez elle.

Mon père et ma tante paternelle furent témoins de ce drame. La jeune fille était la soeur adoptive du grand Lukasi Uittanga, sa soeur aînée. Lorsqu'Asiinnajaaq qui guettait le phoque au trou de respiration fut incité à rentrer il suivit les traces de la jeune fille pour se rendre à l'iglou de son père car leurs iglous étaient presque voisins et il commençait à faire nuit.

Comme il allait arriver, il découvrit les restes de celle qu'il pensait déjà arrivée chez elle. L'ours blanc l'avait complètement écorchée, sauf la tête. Il avait enlevé toute la peau et dévoré la graisse.

L'homme ne vit pas l'ours blanc. Ce dernier avait arraché les vêtements de la jeune fille, c'était des vêtements de caribou, ainsi que sa peau, même celle des bras et des jambes. Il avait cependant laissé les os intacts. On ne put voir l'ours blanc car il faisait nuit, on suivit néanmoins ses traces vers la mer jusqu'à l'eau libre où elles s'arrêtaient. J'ai su le nom de la jeune fille mais je l'ai oublié». (Davidialuk).

Humains victimes des éléments naturels

Histoire de Qullialuk qui trouva une femme noyée

Cela se passa à Sungaqsuvik, au-delà de Inujjuaq. Une jeune fille était morte noyée. Un homme l'aperçut qui flottait dans l'eau sans savoir si elle était morte depuis longtemps.

Un ours blanc s'en était approché et s'apprêtait à la manger quand Qullialuk survint et saisit le corps flottant. Seules la tête et les mains apparaissaient à la surface. L'ours s'éloigna, abandonnant le corps sans y avoir touché.

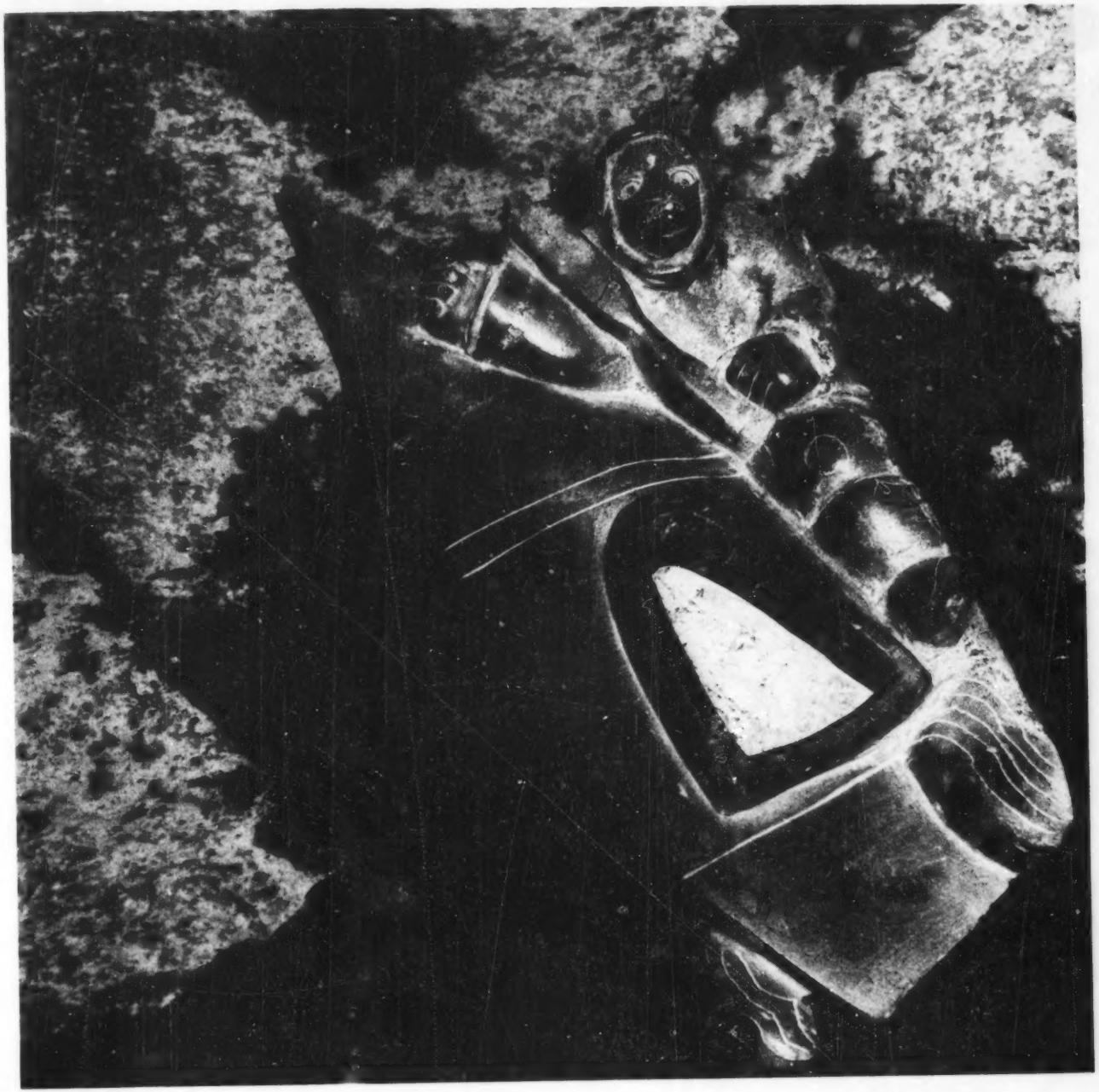
Qullialuk avait déposé sur la glace les phoques qu'il transportait sur ses épaules. Puis il vit la morte se mettre à marcher ce qui le plongea dans une grande frayeur.

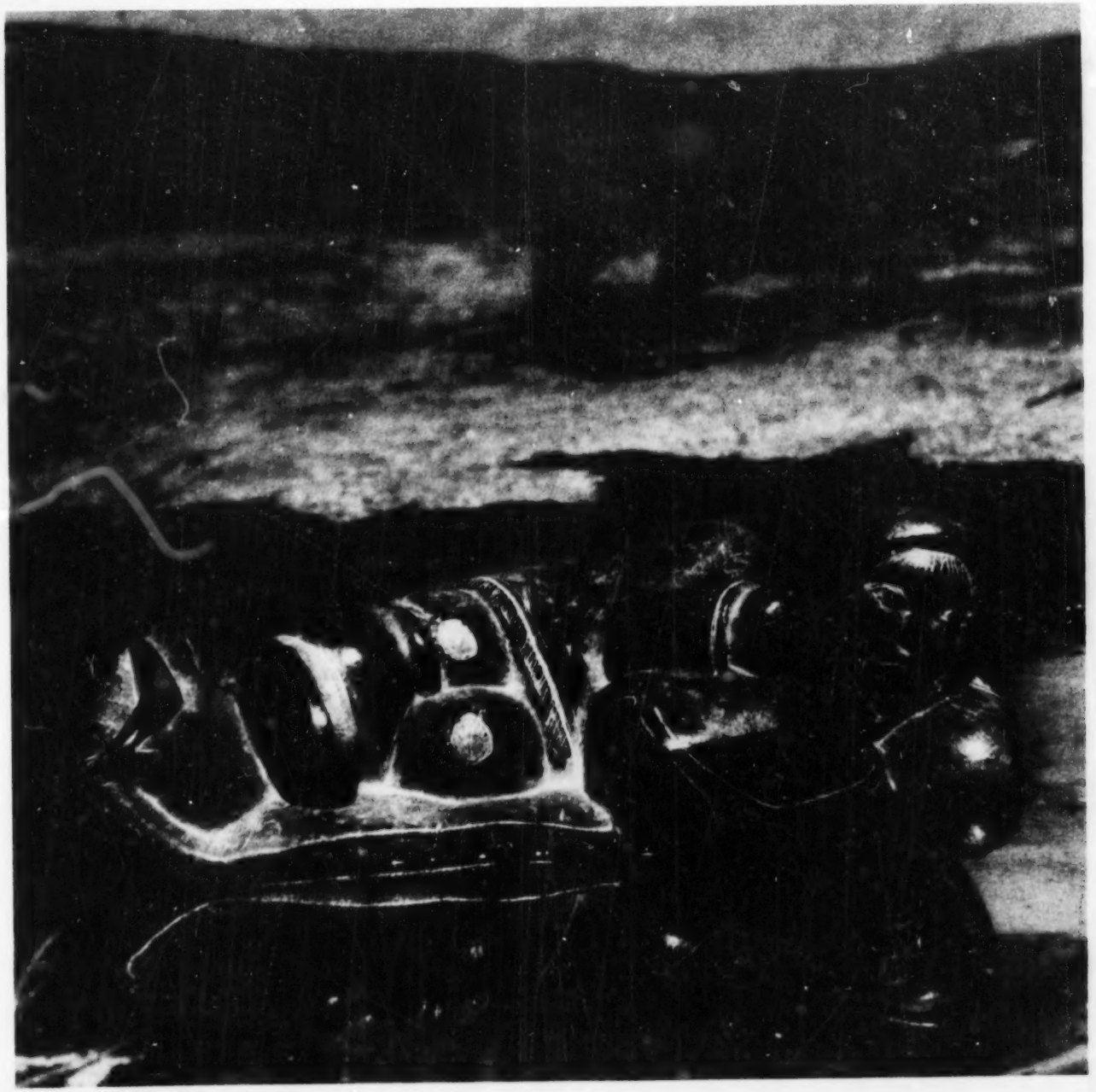
Amarualikallaapik se noie en qajaq

Amarualikallaapik était parti à la chasse au phoque avec un compagnon. Ils étaient sur le rivage d'où ils blessèrent un phoque au fusil. Il prit alors son qajaq pour aller le harponner.

Mais lorsqu'il le harponna l'animal se débattit et chercha à s'éloigner; ce faisant il renversa le qajaq. Amarualikallaapik fut précipité dans l'eau la tête en bas. Il était le seul à avoir apporté un qajaq sur son traîneau ce jour-là.

Ce qui fait que personne ne put le secourir et que les autres chasseurs assistèrent impuissants à sa mort depuis le bord de la banquise; c'était l'hiver et il faisait très froid. Il était marié à Kaajuq.





Histoire de Nirivviluk qui fut emporté par les glaces sur la mer et mourut de froid

Nirivviluk était parti chasser sur la banquise lorsque la glace sur laquelle il se trouvait se détacha du reste de la banquise.

Il fut emporté au large par les courants et mourut gelé.

Humains victimes d'autres humains

Histoire de Matsaujaq qui étrangla son nouveau-né

«Matsaujaq n'avait pas de mari et voilà qu'elle accoucha d'un enfant. Comme elle avait honte, elle sortit dehors et étrangla son nouveau-né, peu après la naissance.

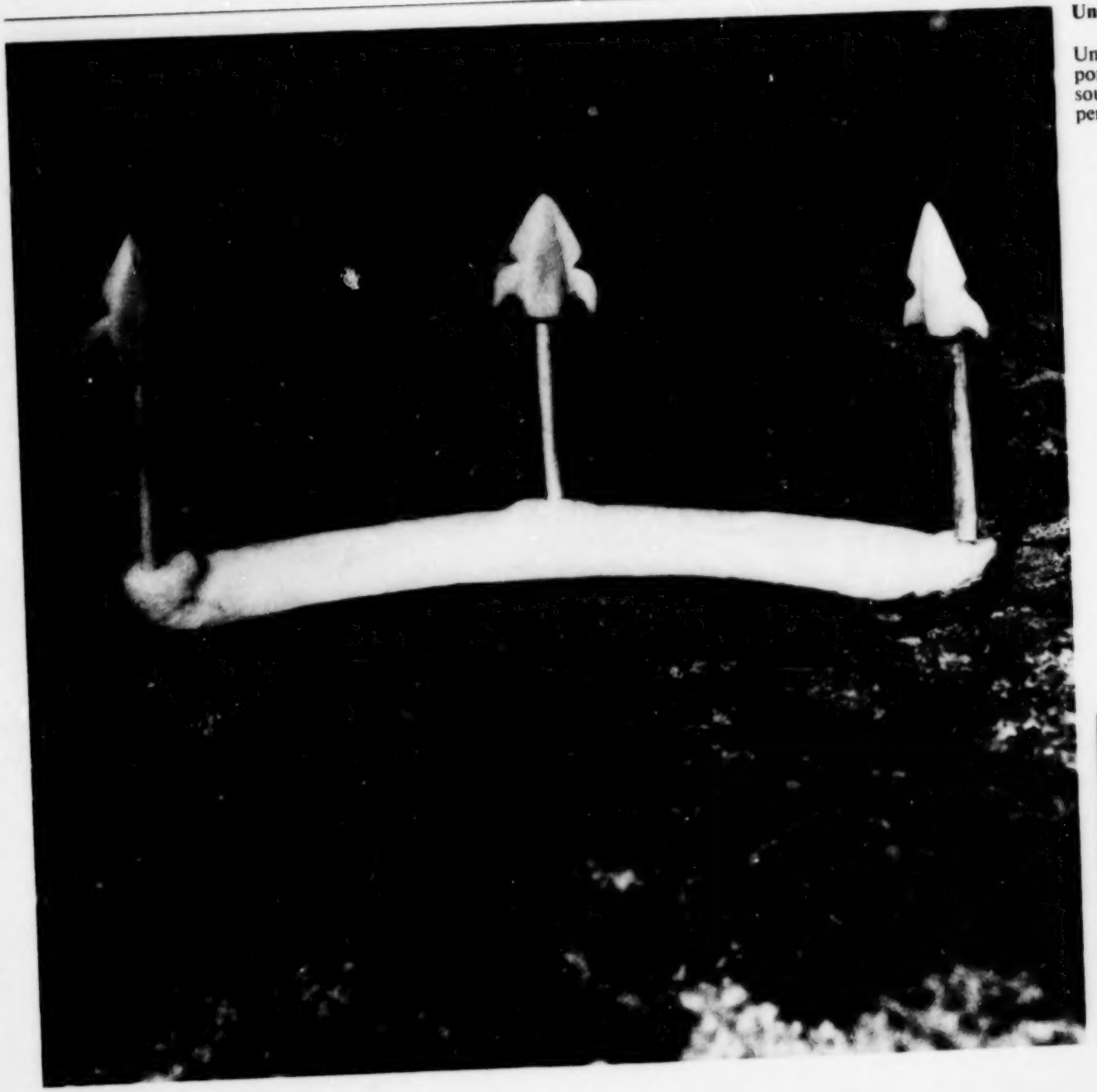
Plus tard, lors de mouvements religieux qui se développèrent dans plusieurs localités inuit, la croyance que les morts pouvaient se manifester aux humains fut remise en valeur ce qui fait qu'on défendit aux gens de tuer les nouveaux-nés.

Ce sont mon père et ma mère qui me recontèrent cette histoire. Elle était leur compagne. Moi je ne l'ai pas connue.» (Davidialuk).

Naingajualuk abandonne son dernier-né

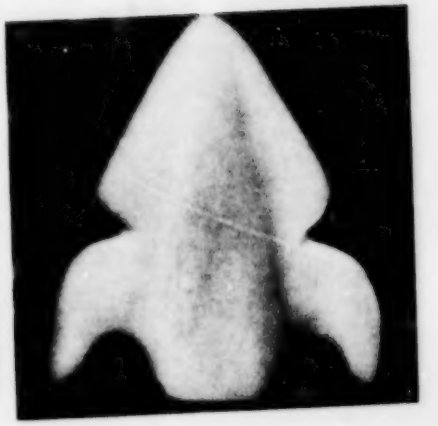
Naingajualuk avait quitté la région de Kuugaaluk avec ses deux enfants et son mari lorsque celui-ci tomba malade et mourut. Elle chercha alors à rejoindre les îles Milliit où il y avait un camp d'hiver, en traversant le pont de glace.

Elle abandonna le plus jeune de ses enfants qui mourut sur la glace car ils manquaient de nourriture et étaient à bout de forces. Elle abandonna le plus jeune car il avait moins conscience de ce qui se passait. Les deux survivants arrivèrent aux Milliit et survécurent.



Un iqsinaruti pour se défendre

Une femme qu'un homme voulait importuner installa ces pointes effilées sous la peau du matelas et il fut transpercé lorsqu'il se coucha.



Feu Qaunnaaluk jette sa femme dehors

Qaunnaaluk se disputait souvent avec sa première femme. Quand il se mettait en colère il la frappait ou la jetait dehors comme faisaient certains Inuit autrefois.

Il venait du Nord et y mourut du vivant du Davidialuk. Il était furieux lorsque sa femme donnait des parts de nourriture aux gens qui avaient faim. Il est torse nu comme l'étaient souvent les hommes quand ils étaient sous l'iglou.

À la marge de l'humanité

Amarualiapik folle à lier

C'est l'histoire de Amarualikallaapik qui avait perdu la raison. Amittuq le père de Davidi l'a connue il y a longtemps. On lui avait lié le haut du corps ainsi qu'une jambe car elle avait l'habitude de se sauver dans n'importe quelle direction, sans vêtements.

On lui offrait souvent à manger de la viande comme ce renard qui a été déposé sur ses jambes, mais elle ne voulait manger que des moustiques qu'elle aspirait. On dit qu'elle réussit un jour à tuer son mari qui l'avait fait ligoter.

Ipiksauti retombe en enfance

Davidialuk connut le vieil Ipiksauti dont le nom a été transmis à son frère cadet. Il courait nu sur les plateforme comme un enfant. Il avait une petite barbe blanche mais ses poils pubiens étaient noirs. C'était le père d'une tante de Davidi.

Thèmes en rapport avec la vie quotidienne

La vie quotidienne enfin était faite d'un ordre apparent qu'il fallait étudier et respecter. C'était l'objet d'un long apprentissage, entrecoupé d'essais et d'erreurs parfois fatales. Il fallait prévoir l'imprévu, répondre à l'insolite. La grande souplesse du système de croyances traditionnelles permettait cette adaptation aux circonstances. L'introduction du christianisme et de ses valeurs rigides, de sa dichotomie radicale entre le bien et le mal, entre Satan et les anges allait perturber l'écologie religieuse des Inuit ou l'ambivalence, ou les forces de la vie parfois positives parfois négatives souvent ambiguës prédominaient. Les nombreux mouvements messianiques survenus dans l'Arctique depuis la christianisation reflètent ce déséquilibre apporté par le Blanc qui croyait pourtant clarifier les choses; la morale de l'Histoire n'est pas toujours une histoire morale...

L'environnement naturel et son ambivalence

Tuulliq (grand huart) nageant avec son petit sur son dos

Le grand huart occupe une grande place dans les récits inuit. C'est un oiseau doué d'une vue remarquable, un excellent pêcheur aussi.

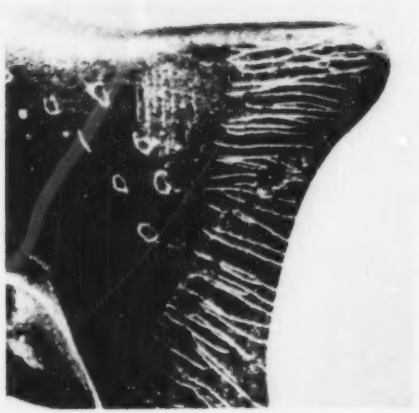
On dit qu'il indique aux chasseurs la présence de caribous. Sa peau avec les plumes est très prisée comme trousse de couture féminine et son bec effilé peut servir de pointe d'hameçon pour la pêche[1].

1. Information orale de Monique Vézinet en provenance de Kangiqsuk (Payne).

Iqalukpik (omble arctique) remontant le cours d'une rivière à la fin de l'été

La remontée des *iqalukpik* donnait lieu à des pêches collectives avec barrage de pierres. On enfermait les poissons dans des sortes de corrals de pierres construits dans le lit des rivières et on les harponnait ensuite.

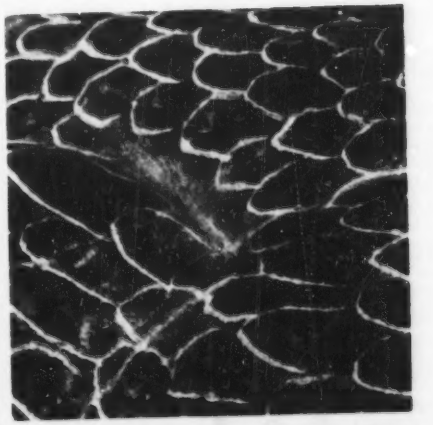
L'omble représentait un très important complément à la viande de mammifère marin ou de caribou.

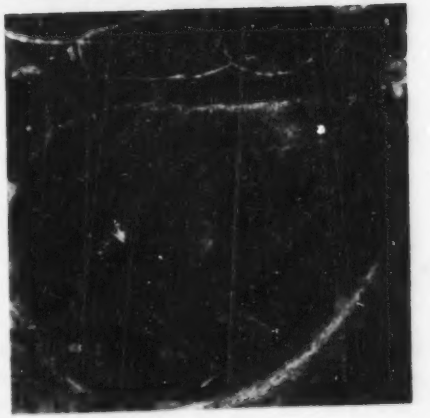


Nirliq (outarde) couvant ses oeufs

Les outardes viennent à chaque été nicher dans la région de Kuugaaluk et de Puvirnituuq. On peut en recueillir les oeufs mais avant qu'ils ne soient couvés sinon ils peuvent empoisonner celui qui les mange.

Elles font l'objet de plusieurs légendes. Leurs plumes servaient à empenner les flèches et leurs danses nuptiales ont inspiré aux Inuit plusieurs «chants de gorge».





Ukpialuk (harfang des neiges) nourrissant ses petits

Le harfang des neiges, présent toute l'année en pays inuit, fait l'objet de plusieurs mythes et croyances. On pense qu'il se métamorphose facilement en être humain et qu'il n'a pas d'anus, déféquant par la bouche.

Cette croyance semble reposer sur le fait qu'il avale souvent des lemmings entiers, rejetant ensuite, par déjection, la peau et les os.

Les activités de chasse et pêche la coutume, l'exploit, l'insolite

La pêche avec écran (taalitaq), une coutume ancienne

Lorsqu'on pêchait à travers des trous de glace, au printemps, on construisait un écran avec des perches et des peaux ou des vêtements afin d'empêcher la lumière extérieure d'entrer par le trou de glace et de faire fuir le poisson. On pêchait avec un leure et une foenne ou un harpon comme c'est le cas pour la sculpture.

Un exploit de Sanikiluaq

Sanikiluaq qui vécut dans sa jeunesse dans la région de Kuuvik avec la famille d'Alasuaq, tua un jour un ours avec un petit arc et des flèches à perdrix. Il était réputé le meilleur coureur de la région et partit aux Qikiqtait (îles Belcher) où il mourut.

Putugualuk frappe à coups de poing sur un rat musqué

Putugualuk dormait une nuit dans sa tente lorsqu'il entendit du bruit. Un rat musqué y avait pénétré et en avait sorti toutes sortes de choses en particulier de la nourriture.

Putuguq se mit à l'affût et chercha à l'assommer mais l'animal parvint à lui échapper.

La truite grise mortelle (isuuq)

Cette femme était allée pêcher dans le lac de la Kuugaaluk et avait attrapé une énorme truite grise qu'elle avait installée dans sa poche dorsale comme le faisaient parfois les femmes quand elles allaient à la pêche.

Cette truite cependant empoisonna plusieurs personnes, elle était trop grosse. On ne consommait habituellement pas les trop grosses truites grises.

Les nouvelles croyances religieuses: le bien et le mal

Satanasinnguaq, représentation de Satan

Dès les débuts de la christianisation Satan fut assimilé aux anciens Tuurngaq, esprits auxiliaires des chamanes; il servit ainsi à dévaloriser le chamanisme alors que dans les croyances traditionnelles le Tuurngaq était ambivalent, bon ou méchant selon l'usage que l'on en faisait.

Piulissijunnguaq, figure d'ange gardien

Comme tous les Inuit de la côte est de la baie d'Hudson, Davidialuk subit la double influence de l'action missionnaire: directement à la «Grande rivière à la Baleine» puis à Inujjuaq et à Povungnituk où s'installèrent des missionnaires anglicans, indirectement aussi à travers les catéchistes inuit qui étaient actifs dans les campements et dans les villages.

Conclusion

Sentant sa culture menacée par la lente mais inexorable mainmise des Blancs sur les territoires de chasse inuit, par la dépendance psychologique croissante des petits Inuit à l'école du Blanc et la dépendance économique du capitalisme marchand et industriel, Davidialuk a comme voulu interposer entre cette menace et les siens, un mur de pierres vives, véritable rempart où la parole pétrifiée inquiétera maintenant la bonne conscience du Blanc.

Références

Dorais, L.J.
1977 «La nouvelle ortographe des Inuit canadiens» in *Études/Inuit/Studies*, Vol. 1 no 1: 143-149.

Dufour, R.
1975, «Le phénomène du sipiniq chez les Inuit d'Iglulik» in *Recherches Amérindiennes au Québec*, Vol. V no 3: 65-69.

Dufour, R.
1977 *Les noms de personnes chez les Inuit d'Iglulik*. Thèse de maîtrise, département d'Anthropologie, Université Laval (manuscrit).

Myers, M. (éditeur)
1977 *Joe Talirunili «a grace beyond the reach of art»*. La Fédération des Coopératives du Nouveau-Québec, Montréal.

Price, R.
1970 *The howling arctic*. P. Martin, Ass. Ltd, 284p.

Sadadin d'Anglure, B.
1970 «Nom et parenté chez les Esquimaux Tarramiut du Nouveau-Québec» in *Échanges et Communications* édité par J. Pouillon et P. Maranda, Mouton, pp. 1013-1039.

Saladin d'Anglure, B.
1977a «Iqallijuq ou les réminiscences d'une âme-nom inuit» in *Études/Inuit/Studies*, Vol. 1 no 1: 33-63.

Saladin d'Anglure, B.
1977b «Mythe de la femme et pouvoir de l'homme chez les Inuit de l'Arctique central (Canada)» in *Anthropologie et Sociétés*, Vol. 1 no 3: 79-98.

Saladin d'Anglure, B.
1978 «L'homme (angut), le fils (irniq) et la lumière (qau) ou le cercle du pouvoir masculin chez les Inuit de l'Arctique central» in *Anthropologica*, Vol. XX.

Saladin d'Anglure, B. et M. Vezinet
1978 «Chasses collectives au caribou dans le Québec arctique» in *Études/Inuit/Studies*, Vol. 1 no 2: 97-110.

Numéros d'enregistrement des sculptures de Davidialuk et leurs dimensions

Page	Haut. cm	Larg. cm	
71	17,0	21,6	966-32-1-Pov.
72	16,9	12,0	71-375
73	9,7	11,2	71-360
74	20,0	21,7	71-388
75	12,8	12,8	71-376
76	9,0	17,0	71-460
78	19,0	14,0	71-517
80	14,5	9,5	71-368
81	16,5	12,5	71-354
83	50,0	24,0	71-513
84	6,0	13,5	71-372
85	10,6	13,7	71-370
86	21,3	29,5	71-413
87	9,5	14,0	71-348
89	11,0	11,6	71-387
90	9,5	11,3	71-288
91	17,0	19,0	71-349
92	19,0	24,0	71-373
94	19,14	12,7	71-390
95	27,0	30,0	71-520
97	18,5	26,0	71-279
98	28,0	17,0	71-379
99	24,0	11,0	71-367
101	22,0	16,2	71-353
102	22,5	13,6	71-669
103	10,0	23,0	71-364
104	23,8	20,2	71-382
106	16,0	17,3	71-371
107	15,7	13,4	71-290
109	27,5	14,0	71-383
110	13,3	16,2	71-356
111	11,5	16,3	71-389
112	14,6	18,2	71-374
114	20,6	16,2	966-27-1-Pov.
115	7,3	20,7	71,357
116	15,5	15,5	71-380
117	13,0	13,0	71-516
119	9,0	9,0	71-362
120	12,5	8,5	71-282

Achevé d'imprimer sur les presses
de l'Imprimerie Laflamme Ltée
en décembre 1978
Imprimé au Québec